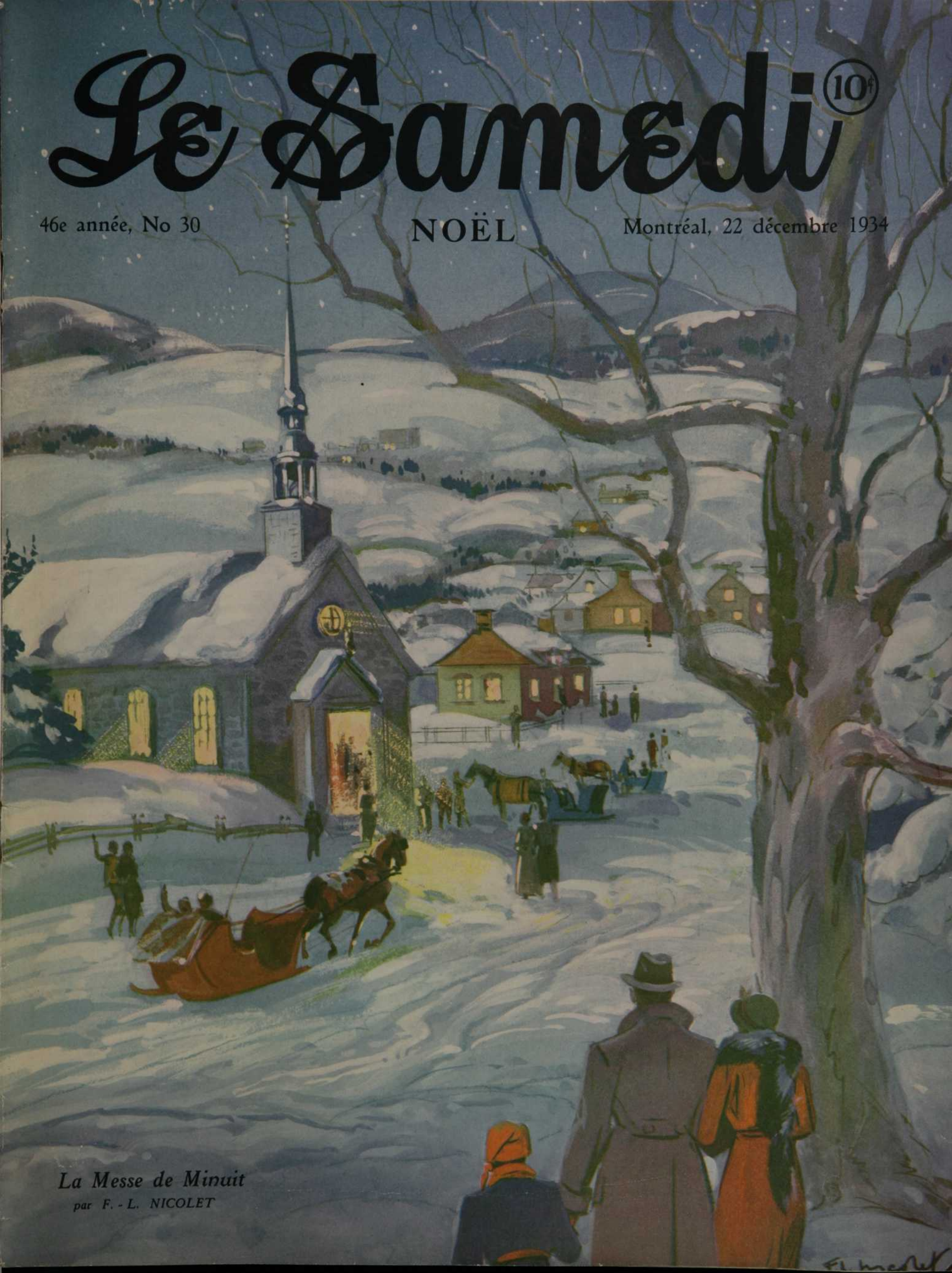
Le Samedi

10¢

46e année, No 30

NOËL

Montréal, 22 décembre 1934



La Messe de Minuit

par F. - L. NICOLET

"Invitons-les à Noël...

et servons-leur ce délicieux jambon que je fais cuire sans bouillage !"

Son mari trouve succulent le jambon qu'elle prépare. Elle *est enchantée à son tour de succès culinaires aussi faciles. Aussi Mme Malcolm Harvey a-t-elle décidé de servir du Jambon Premium Swift à son dîner de famille de Noël.*

Pour votre dîner de Noël un jambon d'un goût merveilleux . . . le Jambon Premium Swift que vous n'avez pas à faire bouillir, ce qui simplifie singulièrement votre besogne! Car le célèbre traitement Premium, ainsi que l'*Ovenizing*—ce mode de fumage dans des fours perfectionné par Swift—rendent le Premium Swift particulièrement doux et tendre. Ils lui confèrent également une saveur d'une *richesse* inouïe—dont vous ferez vos délices avec ce jambon cuit sans bouillage.

Cuisez le Premium Swift de cette simple manière

Mettez dans une rôtissoire un Jambon Premium Swift entier ou un demi-jambon. Ajoutez 2 tasses d'eau et recouvrez la rôtissoire. Cuisez à four lent (325°), à raison de 21 minutes par livre pour un gros jambon entier; et de 25 minutes par livre pour un petit jambon (jusqu'à 12 livres) ou un demi-jambon. Le jambon cuit, retirez-le du fourneau. Enlevez la couenne, incisez-en la surface et parsemez de clous de girofle; frottez d'un mélange fait de ½ tasse de cassonade et de 1c. à soupe de farine. Faites brunir, à découvert, pendant 20 minutes, à four chaud (400°). *Pour lui donner le cachet des fêtes, vous pouvez arroser le jambon—pendant qu'il brunit—avec une gelée de gadelles ou groseilles fondue.*

Pommes Surprise Enlevez le coeur des pommes, coupez-les en deux et faites-les bouillir dans un sirop de cannelle jusqu'à ce qu'elles soient rouges. Recouvrez ces pommes d'une sauce faite de canneberges et d'ananas écrasé et passé. Servez sur lits de persil. Dans l'assiette ci-contre le jambon s'accompagne d'une tranche de dinde. Les deux se servent bien ensemble et sont tout indiqués pour une grosse réunion de famille.

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

Le jambon le plus demandé au monde. Remarquez toujours le nom Swift en pointillé brun, sur le côté du jambon. Il se retrouve sur toutes les tranches.

SE CUIT **PREMIUM SWIFT**
SANS BOUILLAGE *Il est Ovenized!*

Un beau cadeau des Fêtes! Impressionnant et toujours bienvenu—un Jambon Premium Swift entier. Votre fournisseur le livrera pour vous dans un empaquetage spécial.

DISTINCTION

Birks

BAGUES DE FIANÇAILLES et ANNEAUX DE MARIAGE A DIAMANTS MODELES EXQUIS, DE QUALITE INCOMPARABLE.

Bagues de fiançailles . . . . depuis $25.00

Nous reproduisons deux séries de bagues de fiançailles et d'anneaux de mariage assortis, d'une valeur exceptionnelle. Les modèles Rideau, en or blanc, sont à prix modiques; les modèles Coronet, en platine, sont à prix un peu plus élevés.

On trouve aussi chez Birks un choix de bagues extrêmement varié et de tous les prix . . . y compris les bagues de fiançailles du nouveau style Bord-Taillé illustré ci-dessous.

Acheteur direct sur les marchés primaires, la maison Birks fait elle-même la taille de ses diamants: de là, le mérite unique des pierres qu'elle met en vente. L'achat des diamants se fait chez Birks en toute confiance. Les diamants sont tous enregistrés et garantis contre toute imperfection.

Voyez dans le plus prochain magasin Birks la merveilleuse collection de bagues de fiançailles et d'anneaux de mariage qui s'y trouve. Ou demandez un exemplaire de l'annuaire 1935, maintenant disponible, et faites un choix judicieux. Les commandes par la poste sont l'objet de nos meilleurs soins.

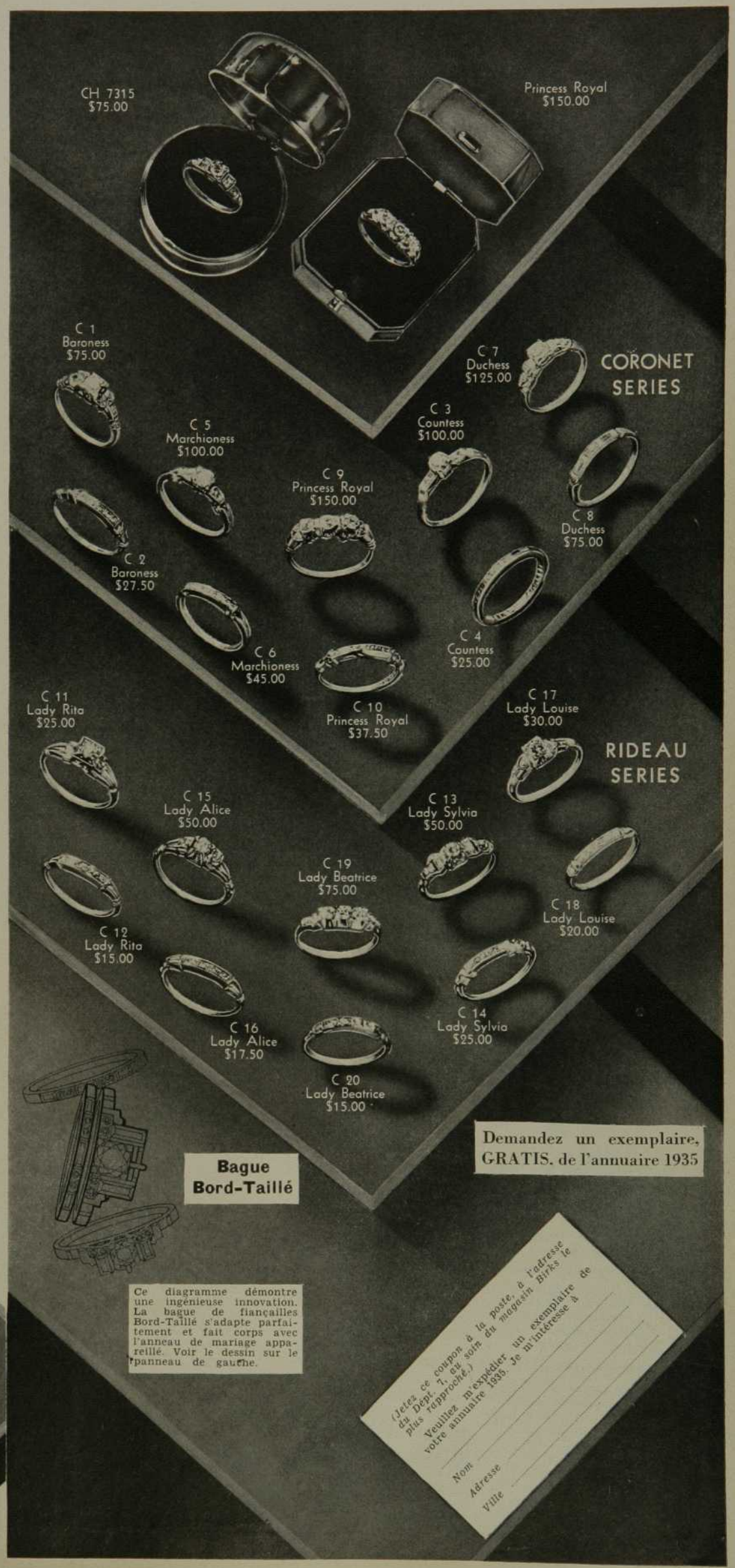
Birks

BIJOUTIERS
MARCHANDS
DE DIAMANTS

CARRE PHILLIPS, MONTREAL.

A QUEBEC
HENRY BIRKS AND SONS, LIMITED
ANCIENNEMENT
G. SEIFERT AND SONS
16, rue de la Fabrique.

A OTTAWA
HENRY BIRKS AND SONS, LIMITED
rue Sparks



"L'action de cette nouvelle Levure est *beaucoup plus rapide* ...elle étonne les médecins!"

Le DR. LEE, autorité en matière de levure pour la santé, est constamment en relation avec les sommités médicales du monde entier.

déclare le Dr. R. E. LEE, directeur du laboratoire de recherches Fleischmann. Corrige beaucoup plus vite constipation, troubles d'estomac et de peau. (Elle est riche en substances pareilles aux hormones*)

"Jamais une levure n'a donné pareils résultats!"... rapportèrent 25 cliniques

LA NOUVELLE Levure "XR" a été mise à l'essai sur des centaines de personnes. "Elle corrigea constipation, mauvaise digestion et affections cutanées *deux fois plus vite*", rapportèrent les médecins. "Elle est étonnante!"

Le secret de l'action rapide de cette nouvelle levure réside dans la présence de substances pareilles aux hormones* qui activent la sécrétion des sucs digestifs (voir illustration).

Le DR LATZEL, chef de clinique réputé, déclare: "La Levure "XR" agit deux fois plus vite à cause de son effet étonnant sur les sucs et les muscles digestifs — c'est le résultat de mes essais."

Une NOUVELLE ET PLUS FORTE VARIETE de Levure découverte par une célèbre faculté de médecine stimule l'action des sucs et muscles digestifs. (La nouvelle vitamine A combat les rhumes!)

ELLE vient à peine d'être révélée au public, et, déjà, elle a étonné partout les médecins et a été accueillie avec enthousiasme par des millions de personnes! On a posé à son sujet toutes sortes de questions; le Dr. Lee répond ci-après à quelques-unes.

1. En quoi, exactement, cette nouvelle levure est-elle différente de l'ancienne levure?

C'est un type de levure fraiche tout à fait nouveau — une variété absolument nouvelle, beaucoup plus forte. Elle agit *beaucoup plus rapidement* dans votre corps!

2. Comment fut-elle découverte?

Par un savant médecin dans une université connue. Il étudiait l'action de la levure depuis des années!

•

"Cette NOUVELLE LEVURE agit plus rapidement," *écrit* Miss Barbara Evans. Il y a quelque temps, j'étais déprimée et nerveuse, et la levure m'aida beaucoup. Dernièrement, je me trouvai dans le même état — essayai la *nouvelle* Levure "XR" Fleischmann — et me sentis et parus mieux en moins de 2 *jours*."

3. Comment fut-elle mise à l'essai?

Elle fut mise à l'essai dans des centaines de cas opiniâtres de constipation, mauvaise digestion, affections cutanées, par des docteurs connus du monde médical entier.

4. Quelle est l'explication des médecins?

Les médecins savent maintenant que la constipation, la mauvaise digestion et les malaises qui s'y rapportent sont causés, chez la plupart des gens, par un *ralentissement* dans la sécrétion des sucs et l'action des muscles digestifs.

*Cette nouvelle Levure "XR" (c'est le nom que lui ont donné les savants) est riche en substances pareilles aux hormones, qui stimulent *remarquablement* l'action des sucs et des muscles du système digestif!

5. Pourquoi corrige-t-elle plus vite constipation et mauvaise digestion?

Parce qu'elle stimule la sécrétion des sucs digestifs et favorise l'action des muscles, *à partir de l'estomac en descendant*. Les aliments sont plus rapidement amollis, digérés et éliminés. Bientôt, vous pouvez manger des choses qui vous étaient défendues auparavant, sans éprouver cette sensation de "gonflement", sans souffrir de mauvaise digestion ni de constipation. C'est mieux que faire usage de cathartiques violents! La Levure "XR" vous "normalise".

6. Eclaircit-elle le teint plus vite?

Oui! Les affections cutanées (ordinairement) sont causées par des poisons non éliminés par l'intestin. La Levure "XR" corrige cette auto-intoxication, purifie le sang, rend la peau *plus saine*. Clous, etc., disparaissent bientôt.

7. La sensation d'épuisement disparaît-elle?

Ordinairement! Souvent, des personnes se sont trouvées mieux presque *tout de suite!* Vous devriez commencer immédiatement à mieux profiter de votre nourriture, à avoir meilleur appétit, plus de vigueur, être moins exposé aux migraines.

Les personnes de plus de 40 ans surtout, ont besoin de la Levure "XR" pour obvier au ralentissement des sécrétions digestives. Elle aide aussi dans les cas de rhumatisme.

8. Aide-t-elle à réduire les rhumes?

Oui, en "nettoyant" l'organisme et en fournissant la vitamine A, nouvellement ajoutée — la vitamine qui empêche l'infection. La Levure "XR" Fleischmann est *aussi* riche en vitamines B, D et G — quatre vitamines importantes.

MANGEZ-EN 2 GATEAUX PAR JOUR:

...nature ou dissous dans le tiers d'un verre d'eau — de préférence une demi-heure avant les repas. Continuez à prendre la Levure "XR" *après* que vous aurez constaté des résultats et jusqu'à ce que vous soyez *parfaitement* bien.

Commencez maintenant!

(Aussi bonne que jamais pour la cuisson!)

Levure XR Fleischmann

POUR LA SANTE

DANS LES EPICERIES, RESTAURANTS, PHARMACIES, COMPTOIRS DE RAFRAICHISSEMENTS

Achetez des produits canadiens

Editorial

46e année, No 30 — *Le Samedi* — *Montréal, 22 décembre 1934*

Le Père Noël

JE CROIS que la vraie sagesse est aujourd'hui réfugiée dans la tête des enfants. Des tout petits; pas de ceux qui s'imaginent être déjà des hommes ou ceux qui ne croient pas encore en être. Au fait, les enfants comptent pour beaucoup plus qu'on ne croit généralement dans la population totale du globe. Il y a les précoces, les attardés et quatre-vingt-quinze, au moins, pour cent des hommes adultes. Seulement ces derniers se classent pour la plupart dans la catégorie des enfants terribles.

Le petit enfant que je veux dire n'est plus un poupon; c'est le bébé à qui l'on donne familièrement le surnom de petit homme ou de petite bonne femme; c'est un être sans méchanceté mais non pas sans malice, un innocent rusé, un craintif audacieux, téméraire à l'occasion; c'est un logicien naïf et poseur de questions à faire damner tout un congrès de ces ânes officiellement bâtés qu'on appelle des diplomates.

Si l'enfant veut tout savoir, il a, d'autre part, le sentiment inné de la justice, doublé de l'attrait du merveilleux; il sent confusément qu'il y a des choses méchantes et laides autour de lui, ce qui impose la nécessité de compensations agréables et belles pour qu'il y ait de l'équilibre dans le monde. Cela le dispose admirablement à croire aux belles légendes, surtout celle où paraît la truculente figure du père Noël avec sa belle barbe blanche.

Heureux âge! . . . Comme tous les bambins, j'ai cru — mais il y a bien longtemps de cela — j'ai cru, dis-je, à la visite annuelle de ce personnage qui me plongeait dans un étonnement fait de beaucoup d'admiration et d'un peu de scepticisme, car je me demandais comment il faisait pour descendre dans les cheminées sans se brûler les pieds ou même simplement roussir ses belles bottes vernies.

J'ai souvent guetté sournoisement sa venue, mais en vain; une malchance persistante voulait que je choisisse toujours la cheminée dans laquelle il venait de remonter à l'instant même; si bien que je finis par le traiter de farceur. On a de ces irrespects-là quand on est jeune . . .

On en a ensuite bien d'autres quand on est grand!

Aujourd'hui, je crois encore au père Noël, mais ce n'est plus le même qu'autrefois; je crois encore à ses cadeaux, mais je sais qu'il est allé les chercher dans le laboratoire des chimistes transformé en dépotoir de l'enfer; je crois encore à ses visites mais il ne se contente plus des cheminées, il entre d'autorité par le toit qu'il écrase en tombant de la région des nuages. Le père Noël est modernisé; il voyage maintenant à cheval sur un obus de gros calibre.

Le père Noël moderne est toujours habillé de rouge mais son costume ressemble singulièrement à celui des bourreaux d'autrefois; il ne le met d'ailleurs que dans les grandes circonstances et, en temps ordinaire il s'habille comme tout le monde, c'est-à-dire en gueux, en financier ou même en ministre de la guerre. Sous un déguisement comme sous un autre, il fait de continuels cadeaux à son entourage. Comme financier, il donne de la jalousie aux masses populaires; comme gueux, il donne ses derniers sous à son gouvernement et, comme ministre de la guerre, il donne des canons au peuple avec la manière de s'en servir.

Il a été particulièrement généreux cette année-ci.

En Europe on est habitué si bien à ses largesses qu'elles ont pris le caractère obligatoire et, pour être sûr qu'elles ne feront pas défaut, on les inscrit d'avance sur la liste des mobiliers nationaux. Pour mieux dire, ce sont les dirigeants de pays qui font eux-mêmes les petits pères Noëls, chacun dans sa sphère et ses attributions.

Le préposé aux choses maritimes ajoute quelques bateaux à sa collection et, pour qu'ils aient meilleure mine, il va chercher des ornements dans les grands bazars où l'on vend des canons; d'autres se spécialisent dans le vol, entre autres les ministres des diverses aviations et ceux des finances qui rappellent étonnamment certain passage de la mythologie, celui du tonneau des Danaïdes, véritable panier percé qui se vidait à mesure qu'on l'emplissait.

L'Europe est une fameuse cliente pour le père Noël moderne; c'est une vieille coquette qui ne demande qu'à danser, et c'est pourquoi toujours elle réclame de la poudre et des balles et n'accorde ses faveurs politiques qu'aux meilleurs danseurs sur la corde. Comme elle est très dépensière, le père Noël est devenu rétif à ses exigences et l'a lâchée tout net. C'est pourquoi elle se fait elle-même ses cadeaux maintenant.

Elle en a le moyen car elle est riche et, précisément parce qu'elle est riche, elle peut emprunter facilement; c'est même l'objet d'opérations extraordinaire que je livre à la sagacité des chercheurs de rebus. Un pays emprunte à son voisin, lequel emprunte d'un troisième pour payer un quatrième, lequel fournira des fonds à un cinquième qui est en dette avec le premier. L'un est riche parce qu'il a des dettes et l'autre est pauvre parce qu'il a trop d'or; alors on cherche l'équilibre en creusant un trou par-ci et en accumulant par-là, après quoi on recommence en sens inverse pour voir si ça ira mieux.

C'est un jeu probablement drôle mais tout de même parfois dangereux; des financiers y attrapent une méningite et d'autres six mois de prison ou bien quelques millions. Simple question de chance.

Il y a des gens sérieux qui appellent ça du gâchis et même de la sale marmelade, mais il faut être indulgent; l'Europe est si vieille qu'elle est retombée en enfance et, comme tous les enfants, il faut bien qu'elle s'amuse.

Elle n'a peut-être pas retrouvé la candeur de l'enfance mais elle semble en avoir la naïveté jusqu'à l'exagération. Dans un de ses pays constituants on accumule les jouets dangereux, ça se sait jusqu'au bout du monde, chez les Samoyèdes, les Botocudos et les Patagons, mais c'est après ça seulement que le voisin s'en aperçoit. Alors il en fait autant . . .

Il y avait bien de quoi, pour le père Noël, d'y perdre la boule.

Malheureusement, les temps sont graves et l'on ne saurait maintenir longtemps, à ce sujet, le ton du badinage; il est hors de doute qu'à l'heure actuelle l'Europe glisse sur la pente savonnée des événements sans se rendre un compte exact de ce qu'il peut bien y avoir au bas. Un cloaque ou bien la fosse commune? c'est plutôt ça qu'un tapis de gazon.

La politique européenne sent le pourri même à grande distance, c'est un tripatouillage malpropre de haines, de jalousies, de vieux préjugés, d'égoïsme dans lequel surnagent des consciences en décomposition et des cerveaux à l'état de récrément. A peine, par-ci, par-là, quelques hommes courageux et intègres essaient d'étayer l'édifice croulant et d'en assainir l'odeur faisandée. Y parviendront-ils?

Non, il n'est pas beau, le père Noël moderne, et j'aimais beaucoup mieux l'autre, celui d'autrefois, bien que je l'aie parfois traité de farceur . . .

F. de Vernueil

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction : JEAN CHAUVIN

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél. : LAncaster 5819—6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada		*Etats-Unis et Europe*	
Un an	$3.50	Un an	$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donne un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

Dans la Peur

Par CHARLES FOLEY

ASSISE, dans son avant-scène de droite, à côté de Mme Blavaine, la duchesse Elise d'Albigny écoutait le pièce avec distraction. Debout, derrière elle, son mari, Lionel d'Albigny, se dressait dans l'ombre de la loge, très svelte en son frac élégant. Le reflet de son plastron éclairait son beau visage immobilisé dans une expression de froideur hautaine. Et, tout en enveloppant cette salle de première, cette salle comble, lumineuse, froufroutante, de son regard clair et furtif, il caressait avec satisfaction sa moustache soyeuse et blonde entre deux de ses doigts longs, minces et lourds de bagues. Sans savoir pourquoi, Elise se sentait triste. Peut-être, en sa robe somptueuse, sous ses diamants trop éclatants, avait-elle conscience de paraître un peu timide, un peu rouge, un peu provinciale, près de cette ravissante Mme Blavaine, dont la tête affinée, le col délicat et les épaules blanches s'élançaient en pistil de chair pâle et précieuse du calice bouffant d'un corsage de plumes et de dentelles noires. Peut-être regrettait-elle cette présence importune qui la privait d'un échange d'impressions intimes avec Lionel, — et cependant c'était elle-même qui, malgré les objections de son mari, avait invité cette jeune et jolie femme à partager leur loge. Peut-être, enfin, en face d'un décor évocateur de paysages bleus, Elise se rappelait-elle les vignes,

Le décor a pris feu! . . . A l'orchestre, les spectateurs escaladaient les fauteuils . . .

les pâturages et les forêts d'Amérique où elle avait vécu son enfance paisible, en fille de fermier, surveillait le travail, servant la soupe aux journaliers, inspectait les laiteries, les étables, les basse-cours. Elle ne se doutait pas alors que son père, le vieillard encore si rude à toutes besognes, pourrait la doter de plusieurs millions. Oui, cependant, elle si humble, un beau jeune seigneur d'outre-mer l'était venue chercher. Quand son père lui avait présenté l'élégant et fier cavalier qui souriait avec condescendance, elle avait ressenti de la crainte, puis de la surprise. Mais, quand on avait prononcé le mot fiançailles, au premier baiser permis par le vieillard, sous la caresse savamment chatouilleuse des moustaches d'or, le coeur aimant et naïf d'Elise s'était subitement grisé d'une tendresse délicieuse. Le mariage, le voyage de noces, l'installation à Paris, ne les avait-elle pas rêvés? Et son bonheur d'épouse avait fait de son amour de fiancée une adoration si pleine de gratitude et d'effusion que son père, en passant par la France, dans son petit tour d'Europe, lui avait conseillé, dans un sourire madré:

— Aime ton mari, ma petite duchesse, mais ne le lui montre pas tant. S'il a le nom, c'est toi qui as l'argent. Souviens-toi que le bonheur t'est dû; je te l'ai payé très cher!

Ces paroles-là, la petite duchesse les avait jugées brutales, grossières, presque cruelles, quoique sorties de la bouche de son père. Elle s'était dépêchée de les oublier. Et gagné à sa tendresse, enveloppé de ses caresses naïves, Lionel d'Albigny se laissait adorer avec condescendance.

— Il m'aime autant qu'il peut aimer, pensait Elise. Sa façon fière, hautaine, d'apparence un peu froide, tient à son caractère même. Quoi de plus naturel? Je suis humble et peu jolie, il est si noble et si beau.

La petite duchesse fut tirée de sa rêverie par un mouvement de Mme Blavaine. La jeune femme venait de faire tomber son éventail et se baissait pour le ramasser. D'Albigny était demeuré immobile, distrait; il lorgnait la salle. L'incident confirma les réflexions d'Elise:

— Comme Lionel montre peu d'empressement, observa-t-elle, pour cette femme, cependant si séduisante! Il la regarde à peine, il ne lui parle pas, tandis qu'il me sourit dès que je le regarde, me répond avec expansion dès que je l'interroge. Je crois qu'ils se déplaisent mutuellement; mais combien chacun d'eux est gracieux pour moi!

Pourquoi, malgré cette remarque de femme heureuse, Elise, dans un malaise de pressentiment, demeurait-elle songeuse, mélancolique?

Tout à coup, couvrant le dialogue de la pièce qu'Elise n'écoutait pas, une rumeur s'éleva dans la salle. Des spectateurs se levèrent; d'autres, encore assis, désignèrent le côté droit du théâtre, d'un geste d'effroi. La petite duchesse, troublée en sa rêverie, tourna ses regards vers la rampe. Elle vit que les acteurs se retiraient précipitamment vers le fond. Du même côté que son avant-scène, un peu de fumée s'échappait des portants sans que la jeune femme pût voir d'où cela provenait. Mme Blavaine se pencha davantage. Aussitôt, frémissante, effarée, elle se rejeta brusquement en arrière et, haletant, siffla entre ses dents qui claquaient:

— Le décor a pris feu!

Lionel n'eut même pas l'idée de vérifier le fait. Un regard dans la salle le convainquit: tout le monde se sauvait. A l'orchestre, les spectateurs escaladaient les fauteuils, se pressaient, se ruaient au pourtour, vers la sortie, dans un grouillement de luttes obscures et sourdes. Dans les loges, des femmes s'élançaient vers le couloir, d'autres tournaient sur elles-mêmes ou heurtaient les cloisons comme pour les abattre; d'autres, enfin, debout, roidies, hypnotisées de frayeur, la bouche tordue de cris qui s'étranglaient, restaient les yeux grands ouverts et fixés sur les balcons déserts, sur la scène balayée et vidée comme sous une rafale de panique. Et le plus poignant, en cette fuite d'épouvante, c'était le silence, — le silence de cette foule oppressée, étouffée, rendue muette par la peur de la mort.

Elise demeura d'abord saisie par ce spectacle d'horreur, puis se retourna sans hâte, avec sang-froid, pour demander à Lionel ce qu'elle devait faire. Elle vit Mme Blavaine qui, livide, éperdue, empêtrée dans sa traîne et son fauteuil renversé, venait de tomber sur la marche qu'elle voulait franchir. Elise lui tendit la main, l'aida du mieux qu'elle put. Debout, Mme Blavaine se précipita vers la porte. La duchesse releva le fauteuil pour passer; puis, à son tour, gagna le fond de la loge, mais avec plus de calme, car cela lui semblait honteux qu'on eût si peur d'un peu de fumée. Elle avait vu, maintes fois, le feu prendre aux granges de son père. Tous les habitants de la ferme, hommes, femmes, enfants, combattaient alors les flammes pas à pas: c'était toujours dur, parfois long; on arrivait toujours à vaincre l'incendie.

Cependant Elise se dépêcha, parce qu'elle était inquiète de Lionel. Elle l'aperçut dans l'ombre, au fond de l'avant-scène. Il lui tournait le dos et

"Mais qu'est-ce que tu attends? Passe, je t'en conjure, passe vite!"

tentait, de ses doigts nerveux et crispés, d'ouvrir les deux battants de la porte pour leur faire le passage plus large. Complètement affolée, ne comprenant plus rien, Mme Blavaine se jeta sur cette porte et tira, tandis que le jeune homme la poussait en sens contraire. *(Suite à la page 54)*

La faim se faisant sentir, Clinfoc sortit son orange.

Illustrations de SAINT-LOUP

LE RESCAPÉ

Par Maurice Constantin-Weyer

UN brouillard, épais comme de la soupe aux pois, s'attardait, traînait autour de *La Paimpolaise*. Parfois il se soulevait d'un mètre ou deux, juste assez pour laisser voir contre les flancs de la goélette le clapotis glauque de la mer d'Islande. La morue ne mordait plus. L'équipage, insubordonné et brutal, à l'image du patron Le Floch, commençait de grogner. C'était le résultat d'une mauvaise réputation. Qui aurait mis son sac à bord de *La Paimpolaise*, s'il n'eut été un rôdeur de ports? Dans la flotte d'Islande, la goélette passait pour apporter la guigne. On l'évitait soigneusement. On la craignait comme l'isberg. On s'en détournait comme de ces longs éperons de basalte noir qui se prolongent loin de l'île d'Enfer, et vous éventrent un navire sournoisement, un navire bien confiant.

Habitué à composer avec les hommes, Le Floch parla d'une ration de rhum. Aussitôt le sourire reparut sur les trognes. Seuls restèrent sur le pont Jean-Marie, dit Clinfoc, et le vieux Penmarch. Ce dernier était à la timonerie.

— Gouverne comme ça, dit le Floch, et surtout n'oublie pas de tirer la corde de la cloche toutes les minutes.

— Pas de soin, patron!

— Et toi, Clinfoc, ouvre l'oeil mon petit gars.

Le Floch disparut dans l'entrepont. *La Paimpolaise*, sous sa voile de cape, se dandinait tranquillement, un peu comme un marin ivre sur le plancher des vaches. De temps en temps une vague joyeuse le caressait un peu brutalement, et le bout-dehors déchirait une dentelle d'écume.

Clinfoc alluma sa pipe. Le brouillard, comme il arrive souvent, était anacoustique. Il étouffait le bruit des vagues et le son de la cloche. Cette observation rendit le matelot grave. Sans doute, à son estime, on avait dérivé assez du Nord pour que la rencontre d'un autre bateau fut improbable. Mais on ne sait jamais. Jean-Marie réfléchissait que la mer est une vraie garce. On se croit tranquille avec elle. C'est le moment qu'elle vous joue un sale tour.

Des minutes passèrent. A la mer, pour qui veille, trempé d'embruns, les minutes sont longues. Fatigué de tendre le cou, Clinfoc baissa la tête, un instant. Quand il regarda de nouveau en face, il poussa un cri. A travers le brouillard, une haute blancheur semblait s'avancer rapidement. La température baissa brusquement, si bien que Jean-Marie se mit à grelotter. Etait-ce de froid? était-ce de peur? Il perçut nettement le bruit régulier du clapotis, en même temps qu'une haleine sépulcrale. Il poussa un cri:

— Isberg devant! A toi Penmarch!

Mais il était trop tard. Au moment que le timonier donnait un violent tour de roue, le choc se produisit. Enlevé comme un duvet, Clinfoc, au cours de sa trajectoire aérienne, entendit le fracas du bois qui se brise. Puis l'eau le recouvrit.

Comme il émergeait, il se trouva au milieu de débris de bois. Des espars, des vergues, des tronçons de mâts flottaient pêle-mêle. Instinctivement, le matelot s'y aggripa. Il était temps. Un ciré et de grosses bottes paralyseraient le meilleur nageur.

La goélette, ouverte par l'avant, avait dû se remplir d'eau, instantanément. Seule émergeait la poupe. Les morues salées le jour précédent, échappées de la cale éventrée, flottaient à la surface. Machinalement, le rescapé attrapa au passage deux oranges. Il mit l'une dans la poche de son suroît et mordit dans l'autre, afin de chasser le goût amer qui envahissait son palais.

A ce moment-là, seulement, il pensa aux autres. Qu'étaient-ils devenus? Sans doute le choc avait été si brutal et si soudain qu'ils avaient dû être culbutés dans le carré. Jean-Marie imagina hommes, table, bancs, bouteilles et verres projetés contre la paroi. L'eau avait dû arriver tout de suite.

Mais Penmarch? Avait-il été assommé par la chute d'un espar? garotté par les cordages? enseveli par la voile de cape come dans un linceul? Comme Clinfoc se posait ces questions il se sentit saisir par la jambe. C'était Penmarch qui reparaissait. Sans un mot, Jean-Marie aida son camarade à se hisser sur le tronçon de mât qui le portait déjà. Mais, la pièce de bois tourna brusquement et les deux hommes se retrouvèrent à la mer. Battant l'eau avec désespoir, ils réussirent à s'accrocher de nouveau.

Quand ils eurent repris haleine, Penmarch dit:

— Faudrait gaffer un espar, il n'en manque pas. On l'attacherait en croix à la pièce de bois pour empêcher celle-ci de tourner.

Se maintenant d'une main, ils réussirent à repêcher un morceau de vergue auquel tenaient encore des drisses. En quelques instants, ils parvinrent à leurs fins.

— C'est la troisième fois que je naufrage, dit Penmarch. Le premier danger pour nous, mon fiston! c'est d'être pris dans les remous de *La Paimpolaise*. Pour l'instant, elle est encore crochée sur un haut fond de l'isberg. Tâche voir à gaffer un ou deux espars et on va godiller comme des marins d'eau douce pour se dégager.

Peu à peu, ils prenaient conscience de leur situation. La brume se levait peu à peu et l'isberg leur apparut, monstrueux et superbe, avec ses arêtes d'un bleu foncé. La mer le battait rageusement, comme un intrus qu'il était. Mais déjà les deux naufragés s'en étaient éloignés de quelques brasses.

Du côté de *La Paimpolaise*, on entendit un craquement.

— La v'là qui fout le camp, dit Penmarch.

Et il ajouta en se résignant:

— Dix veuves de plus qu'elle fait, cette chienne de mer.

Puis ils virent deux corps remonter à la surface. Un chandail rouge, c'était Le Floch; un chandail gris, tout rapiécé, c'était Mériadec. Clinfoc voulait pagayer droit dessus. Mais Penmarch l'en empêcha.

— Penses-tu? Y sont bons . . . Des morts, que je te dis . . . Et si tu veux un conseil de ton ancien, dans un cas de même que celui-ci, c'est à soi-même qu'il faut penser. Crois-en un homme qui en est à son troisième naufrage. Occupe-toi de sauver le fils de ton père . . .

Le conseil était bon. Mais la froide détermination avec laquelle il était donné glaça Clinfoc plus que ne l'avaient fait le vent, la mer et l'isberg réunis. A cheval sur l'avant du mât, Penmarch s'était retourné à moitié. Sa figure était implacable et hideuse. Sa main droite caressa un instant le couteau à ouvrir la morue, pendu à sa ceinture par une chaînette d'acier rouillé. Clinfoc courba les épaules. La voix de Penmarch changea. Il eut un sanglot rauque:

— J'te dis que c'est des trépassés. Y avait déjà bien quinze minutes qu'y z'avaient bu la tasse. C'est le remous qui les jettent à la surface . . . Tourne la tête d'un autre côté, mon fiston, et souque dur.

Souque dur? Pourquoi? Le reste de la flotille était au Sud, à vingt, trente ou cinquante milles. Davantage, peut-être.

Penmarch comprit ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon, et cria:

— Y z'ont bien dû mettre à la cape, dans la brume, comme nous. Le vent et le courant sont les mêmes pour tous . . . Quand on sera sauvé, je te raconterai comment on n'est jamais perdu tant qu'on a la force d'espérer. Souque dur, que je te dis, v'là le soleil.

Le soleil! Les deux naufragés en avaient bien besoin. Bien que l'air fut encore vif, le soleil les aidait à ne pas mourir de froid. Un instant, Clinfoc eut l'idée de se dépouiller de ses vêtements, de les offrir aux rayons de l'astre afin de les sécher. Mais l'eau de mer ne sèche pas. Est-ce même vraiment de l'eau que cette matière visqueuse de la mer de Groënland, à peine salée, colorée par le plankton dont se gorgent les baleines.

▼

La faim, maintenant, se faisait cruellement sentir. Clinfoc pensa à son orange, et regretta de n'avoir pas ramassé quelques-unes de ces morues salées qui, tout à l'heure, flottaient dans les épaves du naufrage. Il était trop tard pour y songer. Sous l'impulsion des deux naufragés, le tronçon de mât avait fait une route déjà sérieuse vers le Sud, loin de l'isberg. N'offrant pas de prise au vent, soumis uniquement à un courant assez vif, qui piquait vers le Sud-Ouest, le radeau était drossé assez vite, tandis que la masse de glace, repoussée constamment vers le Nord par le vent, semblait demeurer stationnaire. En se retournant, les naufragés l'apercevaient tout entière, semblable à une cathédrale, mais une cathédrale qui aurait été faite en pierres précieuses. La lumière s'y réfléchissait en vert et rouge, bleu et orangé, jaune et violet. De ce qui avait été *La Paimpolaise*, rien n'apparaissait plus à l'horizon. Le mot de Mort, prit dans la cervelle de Clinfoc, un sens terriblement précis.

Les heures qu'il venait de vivre faisaient de lui un autre homme. Il n'aurait pu analyser exactement le travail qui venait de se faire en son esprit. Cependant il blâmait confusément les erreurs de sa jeunesse passée. Il lui vint à l'esprit que ce naufrage était à la fois un châtiment et un avertissement. Sans cesser de pagayer, il se mit à prier.

— Eh là, dit Penmarch. T'es ben silencieux, mon gars. Faut chanter.

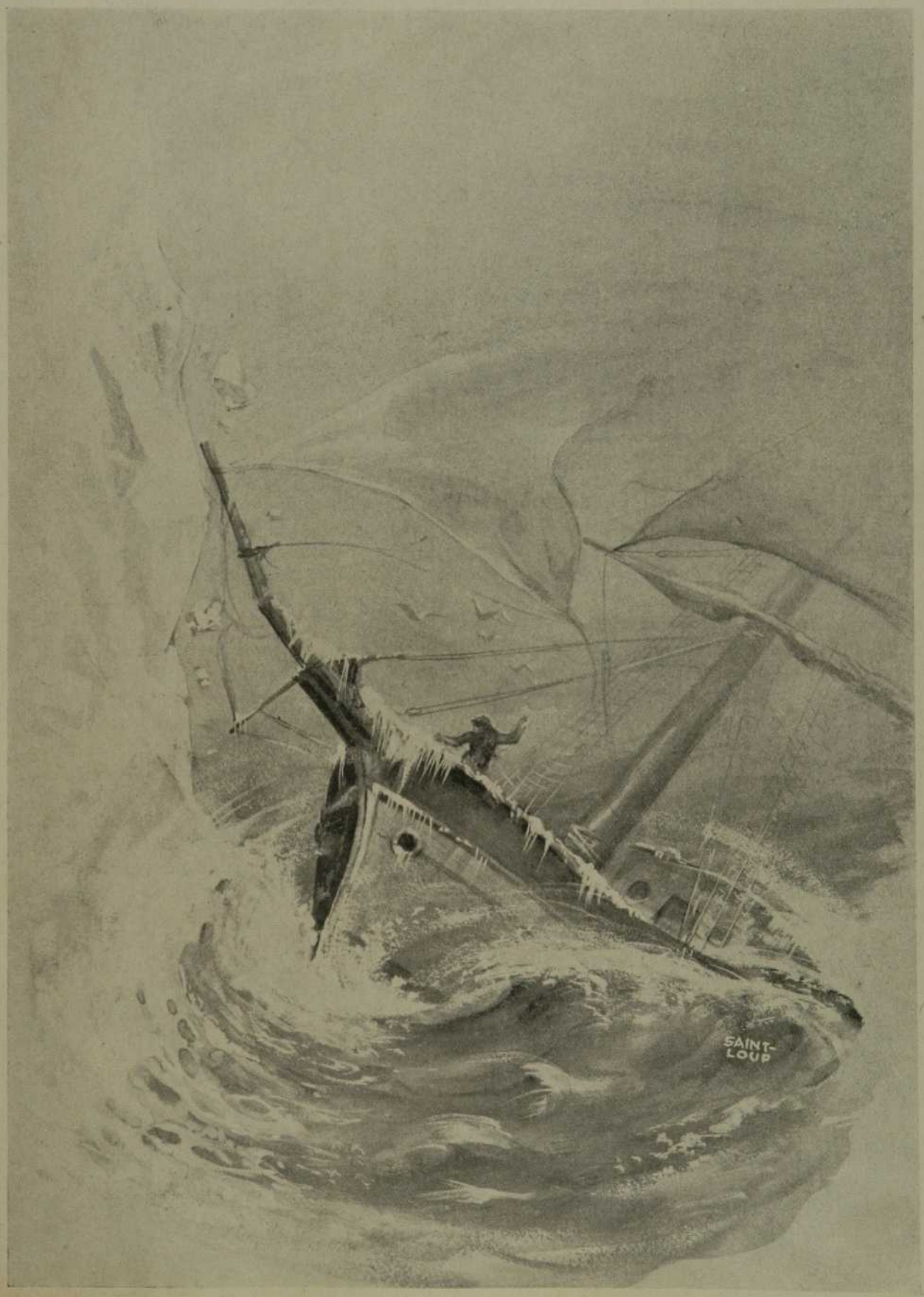
Et le vieux mécréant entonna une chanson de matelot, une chanson à donner la chair de poule à un terrien.

— Ben quoi, Clinfoc? T'as la bouche cousue? Comme camarade de naufrage, tu sais, t'es pas drôle.

Mais Jean-Marie demeura les dents serrées, et Penmarch perdit un peu de son assurance.

. . . Le soir tomba lentement.

— Clinfoc, cria Penmarch. Faut voir à t'amarrer solidement avec un bout de drisse. On en a assez pour cela. . . *(Suite à la page 51)*



Mais il était trop tard. Au moment que le timonier donnait un violent tour de roue, le choc se produisit

RÊVE D'ENFANT

Conte de Noël

Par AVENA

Illustration de F.-L. NICOLET

Le jeune aspirant la reçut dans ses bras . . .

IL ÉTAIT, il y a très longtemps, une famille bretonne qui vivait, en union parfaite, dans un château situé non loin du grand Océan, au milieu des bruyères et des ajoncs.

La vieille demeure était presque entièrement dissimulée au passant par des bois épais et touffus dont les beaux arbres, plusieurs fois centenaires, faisaient l'orgueil du propriétaire du logis. Ses murs étaient d'épais granit qui avaient su défier les siècles et su aussi garder, semblait-il, les âmes de ses habitants dans des idées traditionalistes, un peu étroites et rétrogrades, qui étaient pour eux le devoir.

L'intérieur de la demeure ancestrale était aussi simple et grandiose que l'extérieur: de beaux meubles occupant la même place depuis de très longues années, des portraits de famille, pas toujours brossés par de bons peintres ni toujours ressemblants, espérons-le. C'étaient de belles dames dans des atours des siècles passés, des seigneurs aux pourpoints superbes et des officiers de marine de toutes les époques car, chez les Kermo-Noël, il était de tradition de voir au moins l'un des enfants de chaque génération embrasser cette carrière, qui satisfait si bien l'âme des Bretons, attirés par leur Océan perfide, mais charmeur.

Chez les de Kermonoël, les familles nombreuses étaient aussi de tradition. Au moment de ce récit, le château était habité par la grand'mère, déjà très âgée, les parents et sept enfants encore jeunes. Il y avait aussi deux vieilles bonnes, deux soeurs, Julie et Justine, entièrement dévouées au service de leurs maîtres qui les traitaient, à la vieille manière, non en mercenaires, mais en amies.

Les trois enfants aînés, deux garçons et une fille, étaient pensionnaires à la ville voisine où, chaque semaine, se rendait M. de Kermonoël à cheval ou en voiture. C'était une joie pour les enfants qui, habitués à une discipline sévère et gaie, se trouvaient heureux partout et travaillaient de leur mieux.

Les quatre plus jeunes restaient à la maison et la bonne grand'mère apprenait à lire, à compter, quelques éléments d'histoire et de géographie aux deux aînés des quatre, deux jumeaux de huit ans, dociles et inséparables.

Madeleine, qui les suivait à un an de distance, était la seule difficile de la bande. Très sensible, très imaginative et surtout très impulsive, elle étonnait et désolait sa famille par l'audace de ses réparties qui lui attiraient réprimandes et punitions, système éducatif ayant toujours réussi à Kermonoël.

Madeleine, croyant n'être pas aimée, se repliait sur elle-même. De nature généreuse, elle n'en aimait pas moins ses parents, sa vieille demeure, ses arbres, son Océan qu'elle écoutait parler disait-elle, bien moins effrayée par le fracas de ses tempêtes que par la voix sévère de son père.

Ce qui passionnait son jeune cerveau avide d'aventures, c'étaient les leçons de géographie. Comme elle suivait ardemment la fine baguette de grand'mère, indiquant sur la mappemonde les chemins parcourus par les ancêtres navigateurs! Comme elle regrettait de n'être pas un garçon pour pouvoir aussi faire de beaux voyages!

C'était le sujet de longues conversations avec son grand ami Joël, parti maintenant au collège avec ses frères. Joël, fils unique d'un gentilhomme veuf très jeune et habitant un château voisin, trouvait chez les Kermonoël un second foyer, plus chaud que le sien où manquait une douce présence féminine. Bien qu'ayant l'âge du frère aîné de Madeleine, il était le seul ami et confident de cette dernière qui trouvait en lui un appui moral.

Madeleine n'aimait pas seulement les récits de voyage, elle écoutait avec la même ardeur les contes des vieilles bonnes: ces histoires de méchants korrigans ou de bonnes fées. Parfois, les arbres du parc lui faisaient, à la nuit tombante, l'effet d'immenses mauvais génies qui voulaient l'étreindre; alors, précipitamment, elle rentrait et allait à la cuisine retrouver Julie et Justine qui préparaient le dîner dans une immense cheminée où tous les korrigans auraient pu être brûlés. Là, assise dans le coin chaud de l'âtre, à la lueur du feu qui se reflétait sur les beaux cuivres martelés, elle demandait l'histoire de la belle et bonne fée qui, d'un coup de sa baguette magique, fait surgir les châteaux des mille et une nuits, les robes de soleil et de lune, les colliers, les bagues, les bracelets, si gros que Madeleine, regardant ses fins poignets, pensait que jamais elle ne pourrait les porter.

Puis venait le dîner où chacun apportait gaieté et bel appétit. Madeleine, arraché à ses rêves, désirait le voir se terminer très vite pour dormir et surtout rêver à des choses plus merveilleuses encore que celles écoutées tout à l'heure.

Julie et Justine allaient à tour de rôle faire les provisions au village voisin. Ce jour-là, 23 décembre, Justine avait emmené avec elle Madeleine, souvent seule: les deux jumeaux, s'entendant à merveille, la délaissaient fatalement et Odile, âgée de trois ans, ne pouvait encore partager ses jeux.

Madeleine marchait d'un pas souple et ferme. Enfouie dans un gros manteau dont la fourrure entourait son joli visage nimbé de cheveux bruns à reflets roux, elle regardait le paysage avec ses magnifiques yeux d'extase.

Tout à coup, au tournant de la route, marchant devant elle, se dressa la fine silhouette d'une fillette . . . *(Suite à la page 53)*

Une boîte de bonnes cigarettes — de bons cigares — de bon tabac

Voilà le cadeau qui fait toujours plaisir à ceux qui fument

Au lieu de vous demander si ceci ou cela ferait un cadeau agréable pour vos amis qui fument — soyez prudent — ne prenez pas de chances — donnez-leur quelque chose à fumer ! Vous serez sûr de leur faire plaisir. Les fameuses marques de cigares, cigarettes et tabacs de Tuckett énumérées ci-après sont toutes empaquetées avec goût pour les Fêtes, et font un cadeau des plus économiques en même temps que des plus agréables. Faites votre choix sur cette liste — votre marchand vous les procurera.

BUCKINGHAM

La Cigarette qui est "Un Velours pour la Gorge" — renommée par tout le Canada. Douce — Rafraîchissante. Une cigarette de qualité. Disponible dans de jolies boîtes de Noël :

Boîtes de 50	50c
3 Paquets de 25	75c
Boîtes Métalliques de 100	$1.00

PHILIP MORRIS
NAVY CUT

Faites de beau "Tabac Doré" de la Virginie. Douces, et pourtant d'une saveur qui est le comble de la satisfaction. Chaque cigarette est ferme et remplie jusqu'aux extrémités. Dans des boîtes attrayantes pour Cadeaux de Noël.

Boîtes Métalliques de 50	50c

KOOL

La Cigarette légèrement mentholée. Délicieusement rafraîchissante et pleine de saveur. Avec bout en liège. Empaquetée avec goût pour Cadeaux des Fêtes.

4 Paquets de 20	$1.00

VIRGINIA OVALS
(Bouts Unis et en Liège)

Reconnue depuis des années comme cigarette de la meilleure qualité. Une réduction récente du prix de cette marque a fait de la Virginia Oval l'une des cigarettes qui se vendent le plus rapidement au Canada. En vente chez tous les marchands de tabac dans des boîtes attrayantes pour les Fêtes.

4 Paquets de 20	$1.00
Boîtes Métalliques de 50	55c
Boîtes Métalliques de 100	$1.10

HERBERT TAREYTON
LONDON SMOKING MIXTURE

Un Tabac à Pipe fait d'un mélange des meilleures qualités de tabacs importés. Doux, et pourtant d'une saveur suffisamment prononcée pour le caractériser. Un cadeau qui sera grandement apprécié des fumeurs les plus difficiles. Dans des boîtes aux couleurs gaies pour les Fêtes.

1 Pot en Verre "Humidor" 1 liv.	$3.00
1 Pot en Verre "Humidor" ½ liv.	$1.50

Cigares MARGUERITE
de TUCKETT

Fameux depuis quarante ans — le Marguerite de Tuckett, depuis sa réduction de prix à cinq sous, est devenu le cigare qui se vend le plus rapidement au Canada. Empaqueté dans des boîtes de 10 et de 25 cigares, aux dessins attrayants pour le temps des Fêtes.

TABAC A CIGARETTES
BUCKINGHAM

Pour celui qui "roule ses cigarettes" ce tabac de qualité supérieure, du genre des tabacs de Virginie, fait des cigarettes délicieusement fraîches et d'un arôme délicat. D'une saveur sans égale. Empaquetages attrayants pour les Fêtes.

Boîtes Métalliques "Vitapack" ½ liv.	75c

Empaquetage spécial pour Noël contenant cinq paquets de 10 sous de Tabac à Cigarettes Buckingham — 50c

TUCKETT Limited

HAMILTON, ONT.

LA NATIVÍTE

L'Actualité à Travers le Monde

MONTREAL. — *Les cartes de Noël canadiennes*

Les Canadiens se font de plus en plus un devoir d'acheter des cartes de Noël canadiennes, peintes par nos meilleurs artistes. Ces cartes sont la plupart inspirées des oeuvres les plus caractéristiques de nos premiers peintres de neige: Kreighoff, Clarence Gagnon, Albert Robinson, etc. Nous donnons ci-contre trois reproductions d'oeuvres canadiennes qui sont à la Galerie Nationale d'Ottawa. Des cartes de Noël dans ce ton-là sont mille fois plus intéressantes ques toutes les importations d'Allemagne et du Japon.

Depuis quelques années, fort heureusement, les gens ont pris la bonne habitude, dans les villes, à Montréal et à Québec tout particulièrement, d'acheter exclusivement des cartes de souhaits peints par des artistes de chez nous.

■ ■ ■

RUSSIE — *Les relations franco-soviétiques*

Le journal *Za Indoustrialisatziou*, organe de l'industrie lourde, a publié vers la fin d'octobre un éditorial particulièrement intéressant et visiblement inspiré.

Il a évoqué d'abord l'histoire du rapprochement de la France et de l'Union soviétique au cours des deux dernières années (approchement dont les grands protagonistes du côté français furent MM. Herriot et Barthou) et a déclaré que "même les milieux conservateurs français le considèrent comme indispensable aujourd'hui plus que jamais, au moment où l'Union soviétique et le France sont si sincèrement désireuses de maintenir la paix".

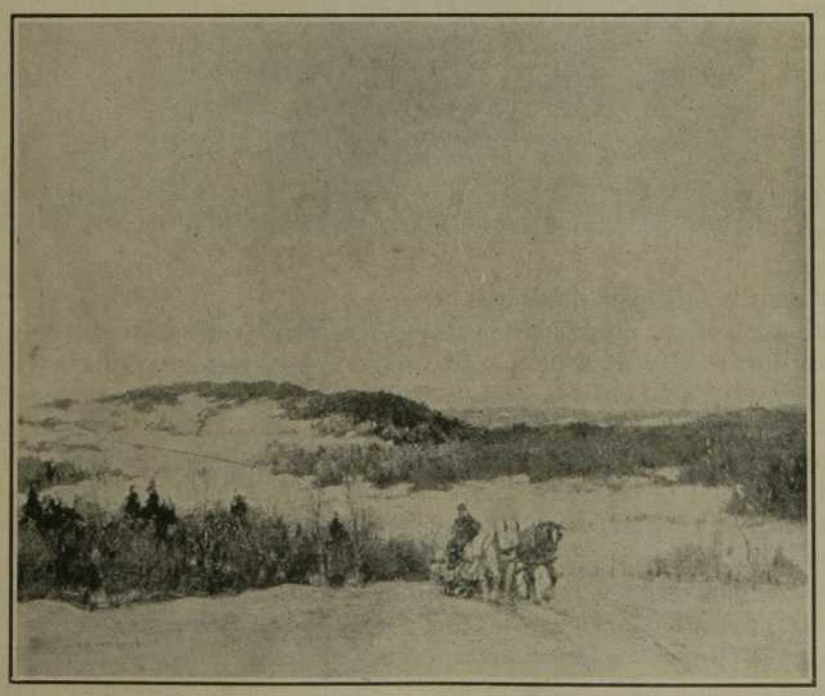
Après avoir rappelé les différentes étapes du travail commun franco-soviétique dans le domaine des rapprochements: le pacte de non-agression, l'accord commercial, le contact étroit au sein de la Société des nations ainsi que dans les questions de sécurité, le *Za Indoustrialisaziou* a rappelé les paroles de M. Litvinov en décembre 1933 à la session du comité central exécutif de l'U. R. S. S.: "Nos relations avec la France, avait-il dit, nécessitent une certaine base économique."

En effet, le fond même de l'article, que l'on pourrait presque qualifier de sensationnel, manifeste, quoique sous des formes encore prudentes, le désir d'activer les relations économiques avec la France.

TROIS OEUVRES CARACTERISTIQUES DE NOS PEINTRES D'HIVER CANADIENS

CLARENCE GAGNON. — Village des Laurentides.
(La Galerie Nationale du Canada)

CORNELIUS KREIGHOFF. — Les Anciens Canadiens.
(La Galerie Nationale du Canada)



F. S. COBURN. — Paysage d'hiver.
(La Galerie Nationale du Canada)

FRANCE — *Une déclaration des époux Jolliot-Curie sur le radium synthétique*

Des journaux anglais ayant annoncé que M. et Mme Jolliot- Curie, qui passent leurs vacances près de Paimpol, avaient trouvé la formule du radium synthétique, ceux-ci ont fait la déclaration suivante:

"Ce que nous avons trouvé, c'est la possibilité de créer des éléments radio-actifs nouveaux en irradiant des éléments inactifs à l'aide de rayons alpha. Cependant, la proportion d'atomes ainsi transformées est trop faible pour que des applications pratiques de la méthode puissent être envisagées. La transmutation par tubes de neutrons et de protons peut donner plus de résultats, mais nous ne possédons pas encore en France d'appareils permettant de la réaliser. Tentée en Angleterre et en Amérique, l'expérience a pu aboutir."

M. et Mme Jolliot-Curie, reprendront leurs travaux sur les éléments radio-actifs nouveaux. Ces travaux ont, au reste, été signalés en février dernier par les *Annales de l'Académie des sciences.*

■ ■ ■

ANGLETERRE — *Les bateaux de 1634 et ceux de 1934*

Le roi Charles Ier d'Angleterre ayant demandé qu'on lui construisit un bateau long de 124 pieds, large de 46 et 22 de tirant d'eau, le projet fut vivement blâmé par l'autorité navale qui écrivit en date du 9 août 1634:

"Un bateau de cette dimension ne peut être d'aucun usage pour les raisons suivantes: il n'y a pas de port assez grand pour l'abriter; la mer serait son attache; en cas de rupture du câble ou de perte de l'ancre, le bateau serait condamné à périr avec 400 ou 500 hommes, en sorte que le roi perdrait son joyau. Ancres et cordes doivent être proportionnées à la taille du navire; elles ne seraient par conséquent pas maniables par l'équipage, si robustes que fussent les hommes. Deux bateau de 500 ou 600 tonnes lui infligeraient un désastre." Ses dimensions, comparées à celles du *Queen Mary*, rendent sensible le chemin parcouru en trois siècles par la construction navale.

(*L'Ordre*, Montréal)

■

Le seul livre au monde qui, dit-on, ne contienne aucune faute ou erreur typographique, est une édition de la Bible qui se trouve à Oxford.

ET L'ENFANT-JÉSUS

Nouvelle canadienne écrite spécialement pour "Le Samedi"

La femme se précipita désespérée sous les roues de l'auto . . .

PAUL DE B . . . venait de serrer la main à ses derniers amis après un réveillon de Noël des plus joyeux, et il se disposait à rentrer chez lui en auto, lorsque se ravisant, il donna l'ordre à son chauffeur qui l'attendait dans sa luxueuse limousine de retourner seul à son hôtel du boulevard Gouin, sans s'occuper de lui . . . Et boutonnant sa pelisse de fourrure jusqu'au col, il se mit en marche, décidé de regagner son domicile à pieds en faisant un détour par le pont de Cartierville qu'il aimait à traverser la nuit.

"Bah! se disait-il, c'est une idée comme une autre, et je crois qu'une bonne promenade me fera un bien immense et me donnera pour cette nuit un sommeil calme et réparateur, après le joyeux réveillon de ce soir . . ."

Paul de B . . . avait vingt-huit ans et appartenait à une des plus vieille famille canadienne-française. Il avait perdu ses parents, morts tous deux à la suite d'un accident de chemin de fer, et habitait avec sa soeur Cécile, de deux ans sa cadette, le super hôtel qui de bien longue date déjà appartenait à la famille des de B . . .

A la tête d'une très belle fortune, il n'était néanmoins pas ce que l'on appelle communément un désoeuvré comme la plupart de ces jeunes gens riches de la haute société qui, ne sachant que faire de leur intelligence et de leurs dix doigts, passent leur temps en fêtes et plaisirs ou parfois même en basses orgies . . . non . . . il occupait ses loisirs à des études scientifiques et s'était même déjà fait un nom assez enviable par ses écrits dans le monde de la science.

Beau garçon et bel homme, il avait sous des dehors pourtant assez froids, un coeur d'or, ne demandant qu'à rendre service, à se dévouer pour les autres, à se donner . . .

Une seule chose seulement le caractérisait singulièrement: il ne croyait pas à l'amour . . . il ne pouvait admettre que l'amour fut un des grands mobiles de l'existence, sinon le plus important. Pour lui, aimer n'était qu'un accessoire de la vie, d'ailleurs parfaitement inutile et un bagage plutôt encombrant . . . Il prisait et louait même avec enthousiasme l'amour maternel, l'amour fraternel, l'amour de son semblable, oui, mais l'amour à proprement parler, il n'y croyait nullement . . .

Cela ne voulait pas dire qu'il n'eût jamais eu quelqu'amourette . . . oh! que non, mais il n'avait jamais aimé dans toute la force du terme, malgré les nombreux beaux et bons partis qui se fussent offerts à lui dans la société qu'il fréquentait; il se moquait de ceux qu'il voyait souffrir par l'amour, appelant cela une fumée à peine née et aussitôt éteinte et volatilisée . . . Il était sceptique, mais là, dans toute l'acception du mot . . .

Il se mit donc en marche d'un pas accéléré, et arrivé au pont de Cartierville qu'il voulut traverser, il s'accouda un instant sur la balustrade afin de regarder couler paisiblement la Rivière des Prairies dans laquelle se jouaient toutes les lumières du pont, ressemblant à mille feux-follets se poursuivant sans relâche et ne se rencontrant jamais . . .

Il se sentait heureux aussi de contempler le paysage qu'il aimait tant et qui, par cette nuit étoilée de Noël, était encore tout illuminé, malgré l'heure tardive de la nuit . . . Il rêvait en admirant la féérie de ce panorama et se trouvait comme tout engourdi par le bien-être qu'il ressentait en ce moment après son joyeux réveillon de Noël . . . Ayant légèrement détourné la tête en entendant non loin de lui un soupir, il vit qu'il n'était pas seul: une femme se trouvait, elle aussi, accoudée à la balustrade du pont . . . C'était une personne qu'il devina jeune et qui, par sa mise modeste mais néanmoins de bon goût, lui sembla une ouvrière aisée d'une de nos grandes maisons de couture . . . Elle était secouée de sanglots et se croyant seule, laissait libre cours à ses larmes et se parlait à voix presque haute . . . Il n'attacha tout d'abord guère d'importance à cela, pensant avoir affaire à quelque drôlesse, et reprit sa rêverie interrompue . . . Mais deux minutes ne s'étaient pas écoulées, malgré lui et comme poussé par une force irrésistible, il se tourna à nouveau vers la femme . . . Celle-ci, les mains crispées à la rampe de fer et comme attirée par le vertige de l'eau appelante, se penchait par moments puis se reculait semblant terrifiée à l'aspect de monstres hideux, se répétant sans cesse: "Non, non . . . je ne pourrai jamais . . . elle est trop froide . . ." Paul de B . . . ne bougeai : pas, I observait maintenant et pressentait un drame . . . Soudain, la malheureuse, prise d'une résolution

ACQUITTA SA DETTE

Par A. C. DE LA LANDE, lauréat du C.N.F. de Paris, couronné par l'Académie française

ILLUSTRATION DE G. M. ROY

subite s'écria: "Il le faut . . . je ne puis survivre . . ." et enjamba la balustrade . . . Paul se précipita et arrêta la pauvre femme au moment où elle allait disparaître et tomber dans l'eau silencieuse . . .

— Que faites-vous donc, malheureuse? . . .

— Laissez-moi, vous . . . laissez-moi . . . passez votre chemin . . .

— Non . . . je ne vous laisserai pas . . . Qu'alliez-vous donc faire? . . .

— Laissez-moi, vous dis-je . . . je veux mourir . . .

— Allons, ma pauvre enfant — car la petite ne devait pas avoir plus de vingt à vingt-deux ans — calmez-vous! . . . Pourquoi donc voulez-vous ainsi vous débarrasser de la vie? . . .

— Que vous importe? . . . Laissez-moi, vous dis-je . . .

— Voyons, dites-moi votre peine? Peut-être pourrais-je vous soulager.

Paul mit tant de coeur et même tant de tendresse dans cette dernière parole, que la malheureuse, touchée, leva vers lui ses yeux noyés de larmes.

— Non. . . c'est inutile. . . vous ne pourrez rien pour moi . . . rien. Le malheur qui me frappe est irréparable et rien ne m'empêchera de mourir. . . Si vous avez pitié de moi, je vous en prie, laissez-moi mourir. . .

— Parlez toujours, cela vous soulagera. Nous verrons ensuite ce que nous pourrons faire . . . Ayez confiance en moi, je ne vous veux que du bien . . .

Et la malheureuse femme commença son récit qu'à tout instant arrêtaient des flots de larmes.

— Il y a un an, j'épousai un comptable d'une très importante maison de couture de la place, maison dans laquelle je travaillais, du reste. . . Nous étions plus heureux qu'on ne peut l'être sur terre . . . Nous étions trop heureux, cela ne pouvait durer . . . Après huit mois d'un bonheur sans mélanges, mon mari en revenant d'une course qu'il avait faite pour la maison, fut renversé par une auto qui l'envoya rouler sur la chaussée et lui fit se briser le crâne contre la bordure du trottoir . . . Deux mois après, j'accouchai d'un beau garçon, tout le portrait de son père . . . c'était ma seule consolation et ma seule raison de vivre . . . tout ce qui me restait de lui . . . Hier, monsieur, hier, on me l'a conduit au cimetière . . . A la veille du jour où le monde entier chante la venue du petit Jésus sur la terre, le ciel m'a pris mon enfant . . . Et c'est pourquoi je veux mourir, je n'ai plus rien qui me retienne sur la terre . . . Laissez-moi . . .

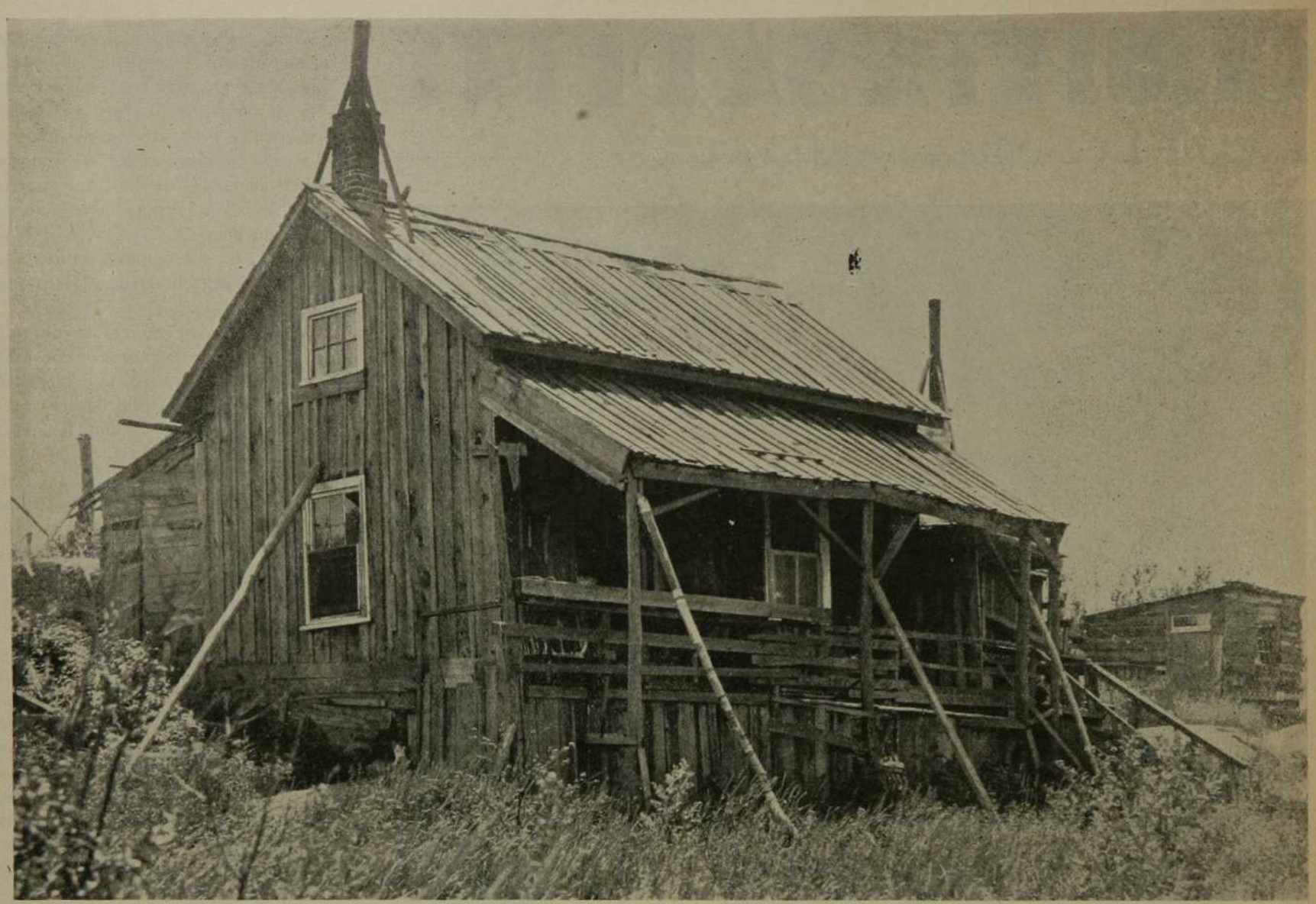
— Comment! à votre âge? . . . Reprenez donc courage et . . .

A ce moment arrivait à toute vitesse sur le pont une auto . . . La femme s'arrachant des mains de Paul qui la tenait, se précipita désespérée sous les roues de la machine avant que Paul n'ait pu l'en empêcher . . . L'auto la renversa et de même que son mari, elle eût le crâne ouvert contre la bordure du trottoir . . .

De suite avec le propriétaire de l'auto qui se trouvait précisément être un ami de Paul, ils la mirent dans la limousine et avec les plus grandes précautions ils la transportèrent à la plus proche clinique dirigée par les soeurs de la Miséricorde . . . Là, Paul la recommanda spécialement aux soins des religieuses, et ordonna que rien ne fut épargné pour sauver la malheureuse, ajoutant qu'il se chargeait de tous les frais, si élevés qu'ils pussent être . . . Puis, ayant tout arrangé, il se laissa reconduire par son ami, n'ayant plus le courage de continuer sa promenade qu'il avait si gaillardement commencée . . .

Il ne put dormir cette nuit-là . . . Il revoyait sans cesse la mine défaite et surtout ces deux grands yeux noirs le regardant dans l'ombre . . . Et plus il tâchait de chasser cette obsédante vision, plus celle-ci mettait d'opiniâtreté à se présenter devant lui . . . Vers le matin seulement il parvint à trouver un peu de sommeil . . .

Dès neuf heures le lendemain, il se fit conduire à la clinique . . . Une opération des plus grave avait dû être pratiquée sur la malheureuse dès son entrée à la clinique, et la pauvre se trouvait maintenant dans un état comateux bien proche de la mort, cette mort qu'elle avait tant cherchée et que Paul de son côté avait juré de combattre de toutes les forces dont disposait la pauvre humanité . . . Elle demeura dans cet état durant une longue semaine . . . Pendant ce temps, Paul s'occupa de savoir qui elle était et si vraiment l'histoire racontée par elle était l'exacte vérité . . . Elle l'était. La désespérée, en effet, descendait d'une très bonne famille, ayant été ruinée par suite des tristes événements qui s'étaient . . . *(Suite à la page 50)*



Un exemple photographié dans un village mort; cette maison portait le numéro 18 d'une rue de "French River", village de l'Ontario aujourd'hui complètement abandonné par ses habitants. (Photo du C. N. R.)

Les Villes Fantômes

Chronique Documentaire

Par Louis Roland

ON SAIT que les navigateurs rencontrent parfois, sur les océans, des navires-fantômes, vagabondes épaves qui s'en vont, au gré des vents et des flots vers une destination inconnue et qui peuvent parfois être la cause de terribles collisions. Ce sont des navires qui, pour une cause ou pour une autre, ont été abandonnés par leur équipage et qui se promènent à l'aventure en attendant le dernier acte de leur existence, c'est-à-dire le naufrage final.

Il y a, sur terre d'autres visions fantômatiques non moins saisissantes: des villes ou tout au moins des villages morts, chose d'une ironie cruelle à notre époque où tant de personnes éprouvent de la difficulté à se loger.

Les locaux définitivement abandonnés et qui s'effritent lentement sous la morsure du temps et des intempéries peuvent se diviser en trois catégories: il y a les constructions isolées, les villages de moyenne importance et les agglomérations de maisons qui furent autrefois de véritables petites cités où demeurait une population très active et parfois fort bruyante.

Aujourd'hui, tout cela c'est le désert, le silence et pis que cela encore, ce sont des choses toujours debout mais qui sont mortes.

En fait de constructions isolées, on en trouve un peu partout et la province de Québec a les siennes tout comme les autres. Ceux qui ont un peu parcouru la grande forêt sont certainement arrivés parfois devant des vestiges encore solides et souvent importants d'anciens *chantiers*. Il y eut là pendant un certain temps, des années peut-être, des groupes d'hommes solides adonnés à la tâche des billots, du bois de pulpe, des poteaux, etc. Ils ont vécu là et dans les environs, de leur vie active, un peu bruyante. Ils y ont travaillé, peiné, chanté, espéré et sans doute aussi rêvé, comme on rêve en pleine nature quand les battements d'un coeur alimenté par un sang vigoureux sont autant de coups de fouet à l'imagination.

Des années entières ont été remplies de tout cela dans cette partie de la forêt dont la vie était alors intense, puis un jour tout ce bruit s'est apaisé, un par un ou bien en groupes, les hommes sont partis, un peu de matériel les a suivis et la forêt est rentrée dans son grand silence troublé seulement par le chant des oiseaux ou le hurlement de quelque loup à la poursuite d'un chevreuil.

Les constructions sont restées debout mais, insidieusement et avec persistance, le Temps a fait des siennes; des bardeaux ont été arrachés par le vent, des planches se sont disjointes, des clous se sont rouillés, des portes se sont entr'ouvertes, et sont restées comme figées dans une position anormale parce que leurs pentures ont cédé elles aussi; tout cela, lentement, a pris une autre physionomie, celle des choses mortes, et il s'en dégage une infinie tristesse qui vous étreint le coeur.

De temps à autre un chasseur, un prospecteur ou quelque amant des grandes solitudes vient demander un abri momentané à ces murs croulants; il allume un peu de feu qui détonne étrangement dans tout ce vide; il se repose une nuit sur ce plancher qui cède par endroits, puis il s'en va et la maison morte retombe dans son silence et son abandon.

C'est là, dis-je, un fait banal mais qui présente en petit ce que présentent, à bien plus grande échelle, des villages entiers ailleurs et même des agglomérations qui purent un jour justifier le titre de petites villes.

Cette vision est particulièrement poignante dans les immenses régions de l'ouest, particulièrement des Etats-Unis où règna un jour la fièvre de l'or. Cette fièvre, la pire de toutes et qui fréquemment est mortelle, fit des ravages comme une véritable épidémie; elle atteignit toutes les classes de la société et les régions des *claims* d'or virent affluer d'étranges populations qui s'installèrent là avec une rapidité dont on n'avait encore eu d'ailleurs aucun exemple.

De véritables villes se sont ainsi bâties comme par enchantement; des villes avec leurs rues plus ou moins larges, bordées de longs trottoirs de bois et comportant, outre les maisons indispensables, les inévitables *tripots* maisons de jeux, d'illusions et de pantagruélisme alcoolique faisant oublier un moment l'âpreté de l'existence en ces villes anormales.

Il y eut là des travailleurs obstinés, des commerçants rapaces, des aventuriers sans peur mais pas sans reproche, des faillis et des avares, des anachorètes et des bandits; aussi de simples honnêtes gens. Tout ce monde poursuivait l'éternelle chimère, celle de l'or qui remplace tout, même les passés douteux et achète tout, même la conscience des autres hommes et parfois aussi — bien que ce soit plus rare — une ligne de conduite désormais irréprochable pour le gagnant à ce terrible jeu.

Dans ces villes de l'or dorment aujourd'hui des souvenirs qui suffiraient à écrire mille romans dramatiques, car l'âme humaine y a donné la plénitude de son action. Ce fut le théâtre d'odieux guet-apens, des combinaisons les plus louches, des luttes les plus sauvages et même aussi des grands dévouements et d'une justice impitoyable dans la rapidité de ses décisions et la dureté de celles-ci. Justice d'autant plus redoutable qu'elle était exercée par les membres eux-mêmes de ces singulières communautés et qu'elle était sans appel.

Qu'est-il resté de tout cela? Des villes mortes, complètement mortes, avec leurs maisons croulantes, leurs trottoirs qui se pourrissent, leurs maisons de jeu désertes et l'herbe folle qui envahit tout.

Il en est resté aussi d'autres traces qui suffisent à attirer dans ces lieux de désolation, de temps à autre, de simples curieux à la recherche d'émotions nouvelles et des hommes à l'esprit pratique qui savent qu'il y a toujours à glaner quelque chose, là où d'autres hommes ont vécu pendant un assez long temps. Surtout quand ces hommes s'occupaient à la recherche de l'or.

Ces villes ont été généralement abandonnées avec plus de rapidité encore qu'elles n'avaient été construites. Un jour, les filons de métal jaune ont semblé épuisés; leur rendement à peu près nul donna l'impression d'un travail inutile; d'autre part, des rumeurs venues on ne sait d'où ni comment, se répandaient comme un feu de poudre: on avait trouvé ailleurs d'autres filons extrêmement riches; c'était loin sans doute mais il n'y a pas de distance quand la folie de l'or sert de guide et la population entière s'égrena par la plaine ou la montagne à la recherche du nouvel Eldorado.

Les plus sages emportèrent avec eux, en plus des objets de première nécessité, tout ce qu'ils purent enlever à leur installation, mais d'autres ne s'encombrèrent que le moins possible de bagages pour arriver plus vite et, rapidement la vie se retira de la ville de l'or abandonnée comme le sang s'écoule du corps par de multiples et profondes blessures.

La qualité — le défaut peut-être aussi — de l'homme c'est d'oublier vite, surtout quand de nouveaux intérêts sont en jeu; les villes abandonnées s'effacèrent ainsi de la mémoire de ceux qui les avaient occupées et il n'y eut plus que de rares individus, touristes égarés ou non, et chercheurs de débris, pour les visiter.

Quelques-uns firent de riches moissons dans ces lieux abandonnés.

On cite, entre autres, un nommé W. Parker Lyon, chercheur de reliques de ce passé vieux seulement d'une soixantaine d'années au plus, et qui réalisa ainsi une fortune d'un million de dollars en choses de diverses valeurs, meubles, armes, etc. Il y trouva jusqu'à une balance de précision sur les plateaux de laquelle avaient dû passer de la poudre d'or en quantité suffisante, sans doute, pour enrichir bien des familles ou faire commettre bien des crimes.

Les prospecteurs de ruines qui font métier de fouiller les villes mortes ne négligent rien et, chose étonnante, les nouveaux venus trouvent toujours quelque chose oubliée par ceux qui les ont précédé. L'un d'eux n'a-t-il pas eu l'idée, fort pratique, de ramasser toutes les vieilles bouteilles qui gisaient un peu partout, et il y en avait un bon nombre! Le verre de ces bouteilles, travaillé par un soleil ardent pendant cinquante ou soixante ans d'exposition au dehors avait changé de teinte et pris d'admirables reflets. C'était donc une curiosité à double titre, celui de l'origine de ces bouteilles et celui de la composition du verre, et cela pouvait trouver amateur.

La prévision était juste car ces bouteilles se vendirent aux touristes avec une facilité qui ne surprit d'ailleurs pas leur vendeur, mais à des prix rémunérateurs qui eurent tôt fait de l'enrichir.

Il y a, enfin, dans ces villes abandonnées, un autre genre d'exploitation fort profitable. Principalement dans ce qui fut des maisons de jeu ou d'essai, de la poussière d'or a été forcément perdue; il en est tombé sur le sol, entre les planches et il en est resté dans les encoignures des tiroirs, suffisamment pour justifier sa récolte.

Il y a donc des *mineurs* d'un nouveau genre, dont la spécialité est de râcler soigneusement la poussière de ces tiroirs et de ces planchers et de la soumettre ensuite à un travail de séparation de l'or. Il y eut ainsi des chanceux qui se firent une moyenne de deux cents dollars par jour pendant quelque temps. C'était sans doute beaucoup plus que bien des vrais mineurs qui avaient autrefois vécu dans ces endroits maintenant déserts.

Les cabanes isolées sont particulièrement recherchées sous ce rapport. Nombre de ces cabanes ont appartenu à des aventuriers qui sont disparus brusquement, un jour ou l'autre, pour d'autres causes que celles de la mort par vieillesse; ils avaient, pour la plupart, des cachettes d'or que n'ont pas trouvées ceux qui avaient intérêt à leur disparition et ces cachettes ont été quelquefois remises au jour par des chercheurs. C'est généralement une opération fructueuse.

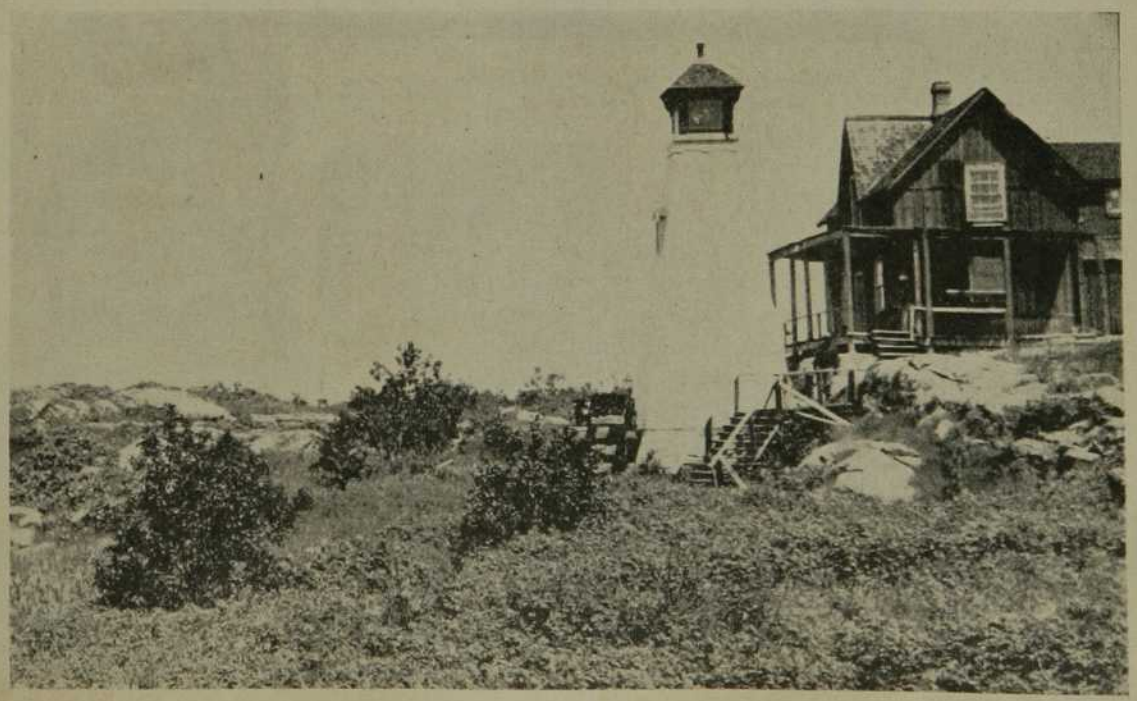
Il circule, à ce sujet, une histoire probablement vraie et dont personne encore n'a pu écrire le dénouement. Celle d'un nègre surnommé *Niger Flat* qui avait eu l'heureuse chance de tomber sur un bon filon d'or. Chaque soir il mettait en sûreté le produit de sa journée, et il avait imaginé, pour cela, une cachette qui devait se révéler comme excellente par la suite.

Il avait enterré, dans un endroit qu'on n'a jamais pu encore trouver, un vieux poêle de fonte surmonté de son tuyau; l'extrémité supérieure du tuyau venait juste affleurer le sol, et c'est dans cette ouverture que le nègre jetait chaque soir le produit de son travail de la journée comme poudre et pépites d'or. Comme il travailla pendant de longs mois avec autant de ponctualité que de succès, il est bien permis de penser qu'il avait fini par accumuler une fortune considérable dans son vieux poêle.

Le nègre mourut sans avoir révélé l'endroit de la cachette et il faut, ai-je dit, croire que celle-ci était savamment arrangée car nul ne la découvrit. Il y a donc, encore quelque part dans l'ouest californien, une fortune rondelette, plusieurs millions peut-être, qui dorment à quelques pieds sous terre et dans un endroit que, sans le savoir, bien des gens ont sans doute déjà foulé aux pieds.

Telles sont les villes mortes que l'on rencontre ici et là dans les régions où la fièvre de l'or a fait des siennes. La convoitise des hommes les avait bâties, leur passion nouvelle les a tuées. Au fait, sont-elles bien mortes, ou simplement en léthargie? Les recherches que l'on fait de temps à autre dans leurs ruines leur maintiennent un peu de vie passagère et il suffirait de bien peu de chose pour leur redonner toute l'activité d'auterfois: la simple rumeur de la découverte, dans les environs, d'une riche mine d'or jusqu'alors insoupçonnée.

Et cela prouverait, une fois de plus, que si les villes des hommes peuvent se réduire à l'état de fantômes, les passions humaines, elles, demeurent toujours la plus vivante des réalités.

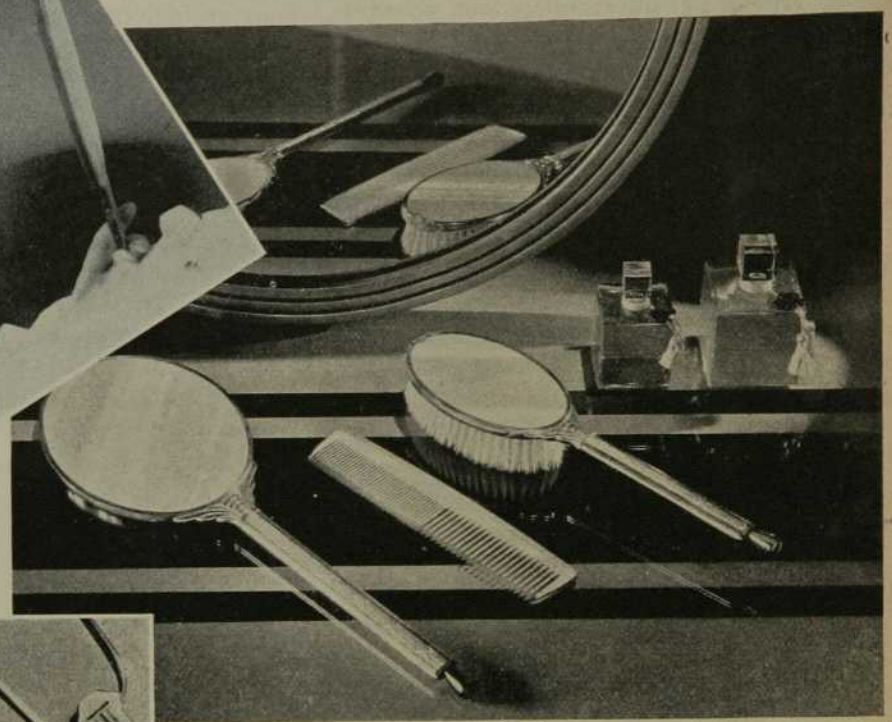


Une autre photo prise aux abords de "French River"; on voit le phare qui avait été construit à l'entrée du village.
(Photo C. N. R.)

POUR VOUS MESDAMES

NECESSAIRES DE TOILETTE EN PYRALINE

La toute dernière nouveauté



Tout en haut, à gauche, une jeune et charmante personne qui semble aussi heureuse de sa garniture de toilette LUANA que de sa propre image.

Ci-dessus, l'élégant et chic nécessaire de toilette RITZ, dans toute sa dignité.

Photos de la Canadian Industries Limited

Le modèle de nécessaire de toilette GENISE, dessin moderne, noir et or.

DEPUIS la découverte de la pyroxyline, les chimistes lui donnèrent, par euphonie, le nom de *Pyraline*. C'est une matière plastique qu'on obtient en traitant le coton par un acide et qui prend l'aspect du jade, de l'écaille de tortue, de la nacre ou de l'ivoire. Belle d'une beauté infiniment variée, la Pyraline prend tous les finis: opaque ou transparent, blanc ou teinté, uni ou marbré, mat ou brillant. Bref, une substance magnifique aux mille et un usages. Elle sert à fabriquer des plumes-réservoir, des savonniers, des garde-vue, des manches de brosses à dents, des peignes, et surtout, des nécessaires de toilette.

Vous avez ici au grand complet le nécessaire de toilette en pyraline désigné sous le nom de modèle LUANA. Le motif s'y répète en noir et or.

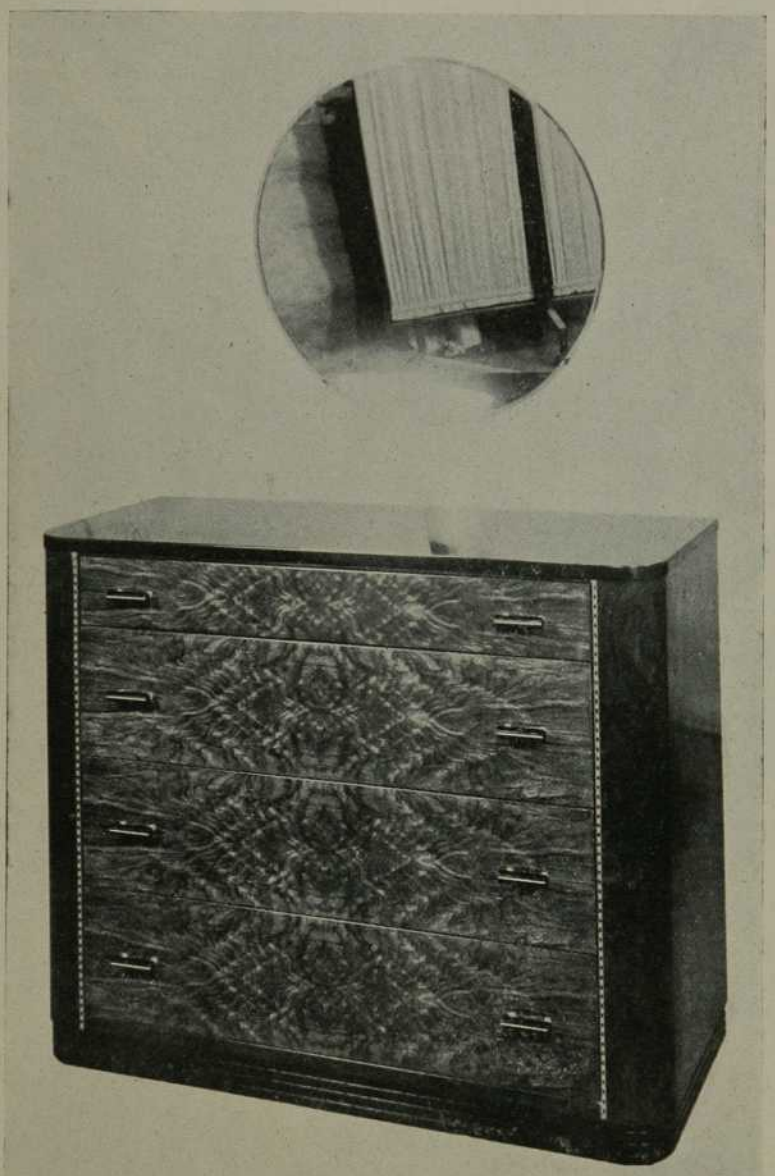
Coiffeuse métallique finie bois naturel.

Un lit métallique art moderne.

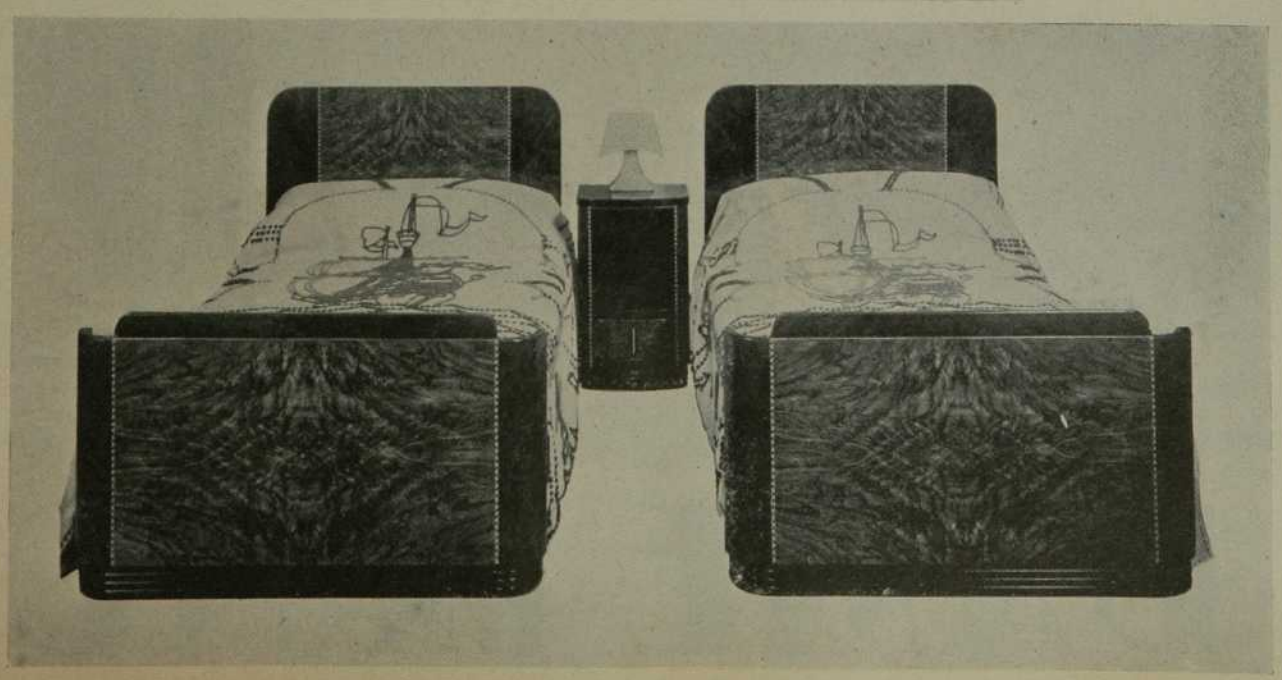
Votre Chambre à Coucher

Chiffonnier métallique aux belles lignes modernes.

TOUS les meubles de chambre à coucher illustrés sur cette page sont en métal, mais ils imitent si bien les bois les plus précieux qu'il est assez difficile de dire s'ils sont en bois ou en métal. Le meuble métallique pour la chambre à coucher est particulièrement à la mode depuis deux ans. C'est encore un triomphe de l'art moderne. Le meuble métallique présente, dans une chambre à coucher, de nombreux avantages: il ne saurait ni jouer, ni gondoler, ni se fendre malgré le chauffage central. Les mites et autres insectes ne s'y logent pas.



AUSSI les meubles de ce genre ne s'égratignent pas facilement et toutes les marques de doigts ou taches s'enlèvent aisément avec un simple chiffon humide. La sobriété de leurs lignes, la beauté et l'éclat de leurs couleurs en font des meubles très attrayants qui enjolivent, éclairent et égayent la chambre à coucher. Si vos moyens vous le permettent, donnez un ton moderne à la décoration, aux bibelots, à tous les accessoires de la chambre. Des tapis unis, des papiers-tenture sobres des tentures unicolores complètent cet ensemble.



La commode surmontée d'une glace et les deux lits jumeaux illustrés ci-contre sont également des meubles métalliques finis bois.

Photos gracieusement fournies par les fabricants de meubles Simmons.

Notre NOUVEAU Feuilleton

par

RICHEBOURG

ILLUSTRATION DE F. BAZIN

—Je suis pour M. Lucien Gervois et pour vous, M. de Semianne, une chose que l'on cède.

LA DAME EN NOIR

PREMIERE PARTIE

LE DRAME DE LA JEUNESSE

I—LA CONSULTATION

A l'époque où commence ce récit, le célèbre docteur Abel Chevriot, membre de l'Académie de médecine, un des doyens de la Faculté, exerçait encore sa noble profession, qu'il avait honorée par un dévouement qui n'avait jamais faible pendant plus de quarante ans.

Jeune encore, il avait publié des brochures où il traitait des affections nerveuses et cérébrales et principalement des maladies internes de la femme. Ses écrits, très remarqués, avaient appelé sur lui l'attention du monde savant et commencé sa réputation.

Plus tard, médecin en chef des hôpitaux, il avait acquis, comme praticien, une renommée qui s'était étendue dans le monde entier.

Après avoir vieilli en soulageant, en guérissant ses semblables, l'âge lui avait conseillé de prendre sa retraite. Il s'était donc démis de ses fonctions de médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis; mais quoiqu'il eût bien acquis le droit au repos, il sentait qu'il ne devait pas refuser complètement à ceux qui souffrent le secours de sa science et de son expérience.

D'ailleurs, il était médecin.

Il avait embrassé sa profession par vocation, et il aimait la médecine. Et puis, ayant passé toute sa vie au milieu des malades, pouvait-il les abandonner aussi brusquement? Non.

Il demeurait rue du Helder; il ouvrit là, dans son appartement, un cabinet de consultations.

Comme il s'était particulièrement occupé des maladies de la femme, sur lesquelles il avait fait des études approfondies, il résolut de donner exclusivement ses soins au sexe féminin.

Il n'attendit pas beaucoup la clientèle et n'eut pas beaucoup à faire pour l'amener à lui.

Dès qu'on sut que le docteur Abel—on l'appelait presque toujours ainsi par son prénom, — recevait chez lui, en consultation, es pauves malades, toujours à la recherche de la guérison ou tout au moins du soulagement, accoururent nombreux.

Le vieux médecin qui avait espéré un peu de repos nécessaire à son âge, se trouva plus occupé que jamais. Il recevait le matin de neuf heures à midi et le soir de deux heures à cinq heures.

Mais il ne se plaignait pas, et c'est à peine si, parfois, il se sentait un peu fatigué. Il était si heureux de pouvoir rendre encore quelques services.

Bien que sa fortune fût modeste, presque médiocre, ce n'était pas pour gagner de l'argent, que le docteur Abel s'était fait médecin spécialiste. Oh ! non. Du reste, jamais, dans aucun temps, il n'avait été âpre au gain. Il recevait ce qu'on lui donnait et on lui donnait ce qu'on voulait.

La rue du Helder, située dans un des riches quartiers de Paris, amenait naturellement chez le docteur de riches clientes; celles-ci payaient pour les pauvres; car de tous les coins de Paris des femmes venaient à la consultation, attirées par la grande réputation du médecin et peut-être plus encore par sa bonté légendaire.

Et elles n'avaient pas tort de venir en toute confiance, les pauvres souffrantes, car c'était avec elles surtout que le bon docteur se montrait doux et bienveillant.

C'est qu'il y a une différence entre la femme riche et la femme pauvre. Souvent pour une nausée, une petite migraine, une co ntrariété qui agace ses nerfs, un malaise quelconque, la femme riche court vite au médecin. Assurément, la maladie atteint la femme riche comme la femme pauvre, mais combien de dames opulentes ne sont que des malades imaginaires!

La femme p auvre, qui a sa vie à gagner, ses enfants et son ménage à soigner, ne se décide à voir le médecin et à faire usage de médicaments, toujours coûteux, que lorsqu'elle se sent réellement et sérieusement malade.

Le docteur Abel savait cela très bien et en avait d'ailleurs chaque jour l'expérience sous les yeux.

Il n'y avait chez lui qu'un unique salon d'attente. Il était spacieux, avec des divans, des canapés, des fauteuils, des chaises tout autour ; au milieu, un grand guéridon couvert de journaux illustrés et autres que les clientes pouvaient lire en attendant qu'elles fussent appelées à leur tour dans le cabinet du docteur.

La femme du monde, élégante et richement mise, était là avec la femme du peuple, timide et pauvrement vêtue. Le docteur se souciait peu des froncements de sourcils de la grande dame ou de la belle mondaine dont l'orgueil et la fierté pouvaient avoir à souffrir. Entre les diverses classes de femmes qui avaient recours à lui, il n'établissait aucune distinction. Toutes étaient souffrantes, malades, il y avait égalité entre elles.

Cependant, avec ce tact et cet instinct délicat de la femme, les clientes pauvres se tenaient à l'écart dans un coin du salon, formant un groupe, et, timidement, silencieusement, chacune attendait l'appel de son nom donné en entrant à un valet de chambre.

Un matin, introduite par le domestique, une jeune femme, de taille élégante et souple, entra dans le salon où se trouvaient déjà une vingtaine de personnes formant plusieurs groupes; elle s'assit sur une chaise dans un endroit reculé du salon. On ne l'avait pas encore vue chez le docteur; c'était une nouvelle cliente.

Les personnes présentes n'avaient pas fait d'abord grande attention à elle; mais au bout d'un instant, ayant relevé sa voilette, elle attira vite tous les regards.

Il fallu toute la sévérité habituelle du salon de M. Chevriot pour réprimer les cris d'admiration.

C'est que, en effet, la jeune inconnue était délicieusement jolie. Elle avait la fraicheur du printemps. Du reste, elle ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle possédait au suprême degré toute la grâce et tout le charme de la jeunesse. Elle était mise très simplement, mais avec un goût exquis. Sous son corsage bien ajusté s'accusaient ces formes parfaites qu'on admire dans les beaux marbres antiques, et sa figure douce, aux traits fins et réguliers, d'un dessin très pur, pleine d'animation, de vie, semblait détachée d'une toile de Raphaël ; elle avait la suavité et la candeur virginale que le peintre italien excellait à donner à ses madones. Bien que ses mains fussent gantées, on voyait qu'elles étaient belles. Belles aussi étaient ses dents d'une blancheur de lait et dont une bouche charmante était l'écrin.

Ses yeux grands, pleins de lumière, étaient d'un beau bleu pervenche, et sous son chapeau très frais, très coquet, qui la coiffait à ravir, on devinait une opulente chevelure blonde.

Mais ce que rien ne saurait rendre, ni la plume ni le pinceau, c'était l'adorable expression de son regard loyal et franc, sans hardiesse ni trop grande timidité et ne se dérobant jamais. A ce moment, sans doute en proie à une émotion qu'elle ne pouvait maîtriser, ses joues étaient plus colorées qu'à l'ordinaire; mais cette rougeur un peu vive augmentait le charme de sa douce physionomie, tout à la fois mélancolique et rêveuse.

En elle tout inspirait la sympathie, l'intérêt, et mystérieusement, irrésistiblement on se sentait attiré vers elle. Auprès d'elle, on éprouvait comme une sensation de plaisir et il semblait que l'air qui l'environnait et qu'elle respirait fût imprégné d'un parfum qui se dégageait de sa personne.

Le docteur donnoit des consultations, recevant ses clientes dans l'ordre de leur inscription sur le livre du domestique.

Sans écouter ce qui se disait autour d'elle, sans remarquer les chuchotements dont elle était l'objet, sans un mouvement d'impatience, l'inconnue attendait.

Enfin arriva son tour d'entrer dans le cabinet de M. Chevriot.

—Mme Marie Sorel, appela le domestique.

Elle se leva et, d'un pas léger, comme en glissant, elle marcha vers la porte que le domestique venait d'ouvrir et qu'il referma dès qu'elle fut entrée.

A la vue de cette belle personne qui se présentait devant lui pour la première fois, le vieux médecin ne put dissimuler un mouvement d'admiration et, chose qu'il faisait rarement, il se dressa debout pour saluer la visiteuse et la pria ensuite de s'asseoir, en lui indiquant de la main un fauteuil.

— Ainsi, madame, dit-il, lorsquelle se fut assise et en s'esseyant lui-même en face d'elle, vous venez consulter le vieux docteur Chevriot!

— Oui, monsieur.

Il l'examina avec une grande attention et il était facile de voir qu'il éprouvait déjà pour cette inconnue une profonde sympathie.

— Qui vous a conseillé de vous adresser à moi ? reprit-il; est-ce votre médecin?

— Je n'ai pas de médecin, monsieur, je n'en ai jamais eu.

— Bien, fit le docteur souriant, cela prouve que jusqu'à présent, vous avez toujours joui d'une excellente santé.

—C'est vrai, monsieur, je ne me rappelle pas avoir été malade, car pour de petits malaises passagers, on ne peut dire qu'on est malade.

— Sans doute.

— J'ai entendu parler de vous, monsieur le docteur, et l'on faisait si chaudement l'éloge de votre savoir, de votre caractère, on parlait avec tant d'enthousiasme de votre affabilité, de votre bonté, que je me suis décidée à venir vous trouver.

— On exagère beaucoup mon mérite, mon enfant, répliqua le docteur avec bonhomie, et p eut-être n'ai-je pas droit à ces éloges que vous avez entendus. Mais c'est de vous qu'il s'agit et non de moi. Occupons-nous donc de vous. N'ayant jamais consulté un médecin, pour cette raison que vous n'avez jamais été malade,—ce dont je vous félicite,—vous ne pouvez savoir de quel mal vous êtes atteinte aujourd'hui.

La jeune femme se contenta d'incliner la tête.

— Je me hâte de vous dire d'abord, continua le docteur, que vous avez une très bonne figure et que je ne découvre aucun symptôme inquiétant ni sur votre teint, ni dans vos yeux. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne?

Elle obéit.

— Température ordinaire, dit le docteur.

Puis il interrogea le pouls de la consultante.

— Rien d'anormal, reprit-il, pulsation régulière, pas de fièvre. S'il y a en vous de l'agitation, je mets cela sur le compte d'un peu d'inquiétude. Voyons la langue. Bien. Mais elle est superbe, votre langue !

Allons, allons, ajouta-t-il avec son bon sourire, votre maladie n'est pas bien grave.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le docteur continua d'étudier la physionomie de la jeune femme.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il.

— Dix-huit ans et demi.

— C'est à peu près 'âge que je vous donnais. Avez-vous une profession?

Après un instant d'hésitation, la jeune femme répondit:

— Jai appris 'état de couturière, monsieur; mais par suite de circonstances qu'il est inutile de vous faire connaître, j'ai quitté mon métier et suis entrée dans une maison de commerce comme demoiselle de magasin.

— Ce que vous êtes maintenant?

— Depuis six mois je ne travaille pas, répondit-elle en rougissant.

— Pourquoi? Est-ce parce que vous avez perdu votre emploi et n'avez pu en trouver un autre?

La rougeur de la jeune femme devint plus vive et elle baissa la tête sans répondre.

— Bon, il y a là un petit secret, pensa le docteur.

— Maintenant, mon enfant, reprit-il, revenons à notre consultation.

— Mais, monsieur le docteur, je crois que je n'ai rien.

— Selon les apparences, vous seriez en état de parfaite santé.

— Cependant, j'ai quelque chose; ce que j'éprouve depuis quelque temps n'est pas du tout naturel.

— Alors, même pour un médecin, les apparences sont parfois trompeuses. Eh bien, voyons, mon enfant, dites-moi bien exactement ce que vous éprouvez, je vous écoute.

La jeune femme parla longuement.

Le docteur, le coude sur le bras de son fauteuil et la tête dans sa main, écoutait, grave, réfléchi, ne détournant pas les yeux du visage de la jeune femme.

Quand elle eut fini son regard interrogea anxieusement M. Chevriot.

Celui-ci se redressa et, un peu brusquement:

— Vous êtes mariée? dit-il.

La jeune femme rougit de nouveau, puis faisant comme un effort, elle répondit:

— Non, monsieur, je ne suis pas mariée.

— Ah

— Eh bien, monsieur le docteur?

—Eh bien, vous me mettez dans un grand embarras.

— Pourquoi?

— Parce que plus je vous examine et je vous entends, plus je suis convaincu que vous ne resesmblez pas à tant d'autres jeunes filles.

— Oh! monsieur.

— Enfin votre jeunesse, votre beauté, ce que je découvre en vous d'honnête, de bon, de délicat, tout cela me gêne énormément.

— Je ne comprends pas...

— Eh! si, vous devez comprendre qu'il y a parfois des choses difficiles à dire.

— Difficiles?

— Oui.

— Monsieur le docteur, vous m'effrayez.

— Je ne dis pas le contraire.

— Vais-je donc être sérieusement malade?

M. Chevriot haussa les épaules.

— Je vous ai déjà dit et je vous répète que vous êtes en parfaite santé.

— Mais alors, monsieur le docteur, quai-je donc ? s'écria la jeune fille dont le front s'éclaira.

— Ce que vous avez, ce que vous avez, fit le docteur en hochant la tête.

— Vous allez me le dire, n'est-ce pas, mon bon docteur?

— Mais oui, je vais vous le dire, il faut bien que vous sachiez cela pour les soins qui vous sont nécessaires, pour certaines précautions à prendre.

— Oh! dites monsieur, dites vite.

— Dieu, comme vous êtes pressante. Vous m'étonniez. Un instant, s'il vous plait, madame, ne procédons pas avec précipitation. Permettez-moi une questtion: Je vous ai demandé si vous étiez mariée, vous m'avez répondu non; maintenant je vous demande: Avez-vous un ami?

— J'ai un ami, monsieur.

— Que vous aimez?

— Que j'aime.

— Qui vous aime?

— Je le crois.

— Me voici un peu plus à l'aise avec vous. Voyons, mon enfant, dites-moi, sans détour, si, avant de venir ici, vous ne vous doutiez pas un peu de quelle nature était votre maladie.

— Mais, monsieur le docteur, vous m'avez donné l'assurance que ma santé était excellente.

— Je ne vous ai pas trompée. C'est à tort que je viens de me servir du mot maladie; j'aurais dû dire : N'avez-vous pas, depuis quelque temps déjà, soupçonné la cause des troubles intérieurs que vous éprouvez?

— Je n'ai pas à vous le cacher, monsieur; plusieurs fois, en effet, il m'est venu à la pensée que je pouvais être...

— Eh bien, pourquoi vous arrêter? achevez...

— Mais..

— Que vous pouviez être?

La jeune fille baissa la tête. Mais ce n'était ni la honte ni la douleur qui la courbait ainsi.

— Etrange petite femme! se disait le docteur.

Il reprit à haute voix:

— Eh bien, mon enfant, ce qui vous est venu plusieurs fois à la pensée est réel: vous êtes enceinte.

La jeune fille releva la tête ; elle était rayonnante.

Fixant ses yeux ardents sur M. Chevriot, qui ne s'attendait guère à l'effet que ses dernières paroles venaient de produire, elle s'écria:

— Est-ce bien vrai, monsieur le docteur? Vous ne vous trompez pas, vous êtes sûr, bien sûr?

— Absolument sûr.

Elle se dressa sur ses jambes, plus radieuse encore. Ah ! elle ne cherchait pas à cacher à M. Chevriot, stupéfait, la joie qu'elle éprouvait.

— Enceinte, je suis enceinte! prononça-t-elle d'une voix vibrante ; maintenant je ne puis plus douter, c'est vrai, c'est bien vrai!

Elle continua, s'adressant au docteur:

— Monsieur, depuis combien de mois suis-je enceinte?

— Quant à cela, mon enfant, c'est à vous-même plutôt qu'à moi qu'il faut le demander. Cependant, d'après ce que vous m'avez dit, et en remontant à l'époque de vos premiers malaises, vous devez être enceinte de trois mois environ.

— Merci, monsieur le docteur, oh! que j'ai donc bien fait de venir vous voir.

Elle tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'elle se disposait à glisser dans le plateau d'argent où il y en avait déjà une vingtaine d'autres; mais M. Chevriot éloigna doucement son bras en lui disant:

— Non, je ne veux pas; les consultations du genre de celle-ci ne se payent pas. Maintenant que vous me connaissez, ajouta-t-il, voyez en moi un vieil ami, et si plus tard vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver.

— Je n'oublierai pas ces bienveillantes et bonnes paroles, monsieur le docteur; merci, merci.

Le vieillard serra paternellement la main de la jeune femme. Ils échangèrent un dernier salut et elle se retira.

II—JOIE ET DOULEUR

Quand la jeune femme que nous avons entendu appeler Marie Sorel, sortit de la maison du docteur Abel, se dirigeant vers la rue Taitbout pour prendre ensuite la rue Lafayette et gagner la rue de Chabrol où elle demeurait, elle ne s'aperçut pas qu'un jeune homme s'était mis à la suivre, gardant entre elle et lui une distance d'une vingtaine de pas, pas plus qu'elle n'avait remarqué, deux heures auparavant, que ce même jeune homme s'était attaché à ses pas lorsqu'elle était sortie de chez elle pour se rendre chez le docteur Abel.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-six ans; il était grand bien fait, de tournure élégante, avec la moustache et les cheveux châtain foncé, le front haut, de beaux yeux brillants, la figure agréable, avenante, sympathique. En un mot, c'était un joli garçon. Il n'avait pas la désinvolture, la crânerie du véritable Parisien ; son allure, son air, ses manières trahissaient le provincial. Il devait être riche, tout en lui l'indiquait: ses mains fines et blanches, son linge d'une irréprochable blancheur, le jonc à pomme d'or ciselé qu'il avait à la main et l'élégance de son costume, à la dernière mode, qui sortait certainement de chez un des meilleurs tailleurs de Paris. On devinait, toutefois, qu'il n'était pas pas encore bien initié aux raffinements de la vie parisienne et qu'il ne s'était jamais mêlé à ces jeunes gens oisifs, avides de jouissances, qui ne pensent qu'à s'amuser et n'attirent l'attention sur eux que par le bruit retentissant de leurs extravagances, de leurs folies.

Notre provincial, débarqué depuis trois mois seulement à Paris, où il avait résolu de se fixer, se nommait André Clavière. Nous saurons bientôt pourquoi il avait quitté la petite ville bourguignonne où il était né, où il avait passé sa première jeunesse, pour venir, seul et inconnu, se jeter dans le fracas et au milieu des hasards de la grande ville.

A l'heure où nous le présentons aux lecteurs, marchant sur les pas de Marie Sorel, il paraissait en proie à une agitation violente; de temps à autre il appuyait la main sur son coeur comme pour en comprimer les battements précipités. Il était très pâle; son visage portait l'empreinte d'une grande tristesse, qui ne pouvait être que le reflet d'une profonde douleur contenue. Il avait la poitrine oppressée et peut-être s'efforçait-il à retenir ses larmes.

Le matin, dissimulé dans l'angle d'une porte cochère, il avait vu Marie Sorel sortir de la maison où elle demeurait et il l'avait suivie, comme il la suivait encore maintenant.

Oh! ce n'était pas la première fois qu'il avait attendu la jeune fille dans la rue, la première fois qu'il l'avait suivie. Cela lui était arrivé souvent. Etait-ce de l'espionnage? Non, non. Il aimait, il adorait Marie; mais Marie, qui avait été sa petite amie d'enfance, Marie ne l'aimait pas, peut-être même ne se souvenait-elle plus de lui, et il savait qu'elle en aimait un autre, et que cet autre était son ami.

Il avait bien des choses à lui dire, à sa chère Marie; mais se présenter chez elle! En avait-il le droit ? devait-il être aussi audacieux? D'ailleurs ne risquait-il pas d'y rencontrer l'autre?

Il eût été plus facile de l'accoster dans la rue, elle l'aurait reconnu et n'aurait certainement pas refusé de l'entendre. En effet, c'était tout simple. Seulement, il était timide, timide à l'excès comme le sont généralement ceux qui aiment véritablement.

Cent fois, s'encourageant, se donnant de la hardiesse, il avait été sur le point de se placer devant la jeune fille, de l'arrêter et de lui dire: "Marie, c'est moi, André Clavière, votre meilleur et plus fidèle ami; il faut absolument que je vous parle, voulez-vous m'écouter?" Mais au moment de l'exécution, toujours quelque chose le retenait. Eh bien, oui, il n'osait pas, il avait peur. Que pouvait-il avoir à craindre, de quoi avait-il peur? Peut-être n'aurait-il pas su le dire exactement.

Il avait à faire à Marie une révélation grave, et il frémissait, son coeur se brisait en pensant que cette révélation causerait à la jeune fille une horrible douleur.

Et, en ce moment, n'ayant qu'à allonger le pas pour rejoindre Marie, la même crainte, la même angoisse qui l'avait constamment retenu, l'arrêtait encore.

Furieux contre lui, se mordant les lèvres, il se disait:

— Comme je suis faible, je n'ai ni force, ni courage!

Le matin il avait remarqué que la jeune fille était préoccupée, songeuse, et qu'il y avait de l'anxiété sur son visage et dans son regard. Il s'était aussitôt senti pris d'inquiétude.

Après l'avoir vue disparaitre sous le porche du numéro 12 de la rue du Helder, il s'était dit:

— Où va-t-elle? Qui donc connait-elle dans cette maison?

Puis il l'avait attendue avec la patience des amoureux, battant le trottoir de ses pieds et se livrant à toutes sortes de pensées contradictoires. Et comme l'attente fut longue, à chaque instant il murmurait:

— Mais que peut-elle donc faire là?

Enfin elle reparut. Elle n'avait pas baissé sa voilette. Il fut frappé de l'expression joyeuse et gaie de sa phy-

Noël

Comme nuit, le Père Noël,
Descendra dans la cheminée,
Endormez-vous, blonde nichée,
Car le voilà qui vient du ciel.

Sa grande barbe est toute blanche,
Depuis bien des siècles déjà,
Mais jamais il ne semble las,
Et jamais son front ne se penche.

C'est le prince de la gaîté,
De cette gaîté saine et franche,
Où toute notre âme s'épanche,
Où tout le coeur semble chanter.

Ce soir vous le verrez peut-être,
Mais non, l'homme au sable a passé.
Dormez, blonds chérubins, dormez,
Notre-Seigneur Jésus va naître.

JEAN GILLET

Extrait de « Paillettes »
Editions Typo-Press, Montréal, 1933.

1935 au bout de ses doigts

"Clic"—et un épisode pris sur le vif . . . sur papier mince, mais net, vivant, et si précieux . . . est devenu sa propriété.

La prise de photos sera plus significative que jamais avec cet appareil photographique moderne que vous pouvez manier à votre guise. Il vous faut examiner le Kodak Six-16 — et *en faire usage* — pour constater combien votre vieil appareil est démodé.

Pressez un bouton . . . le Six-16 s'ouvre de lui-même, tout prêt. Mirez à travers le viseur direct, *suivez* la prise . . . "*Arrêtez*" la prise avec un obturateur qui divise les secondes. . . . La lentille Anastigmatique Kodak *f*.6.3—prend d'excellents instantanés même par temps sombre. Et, avec le Film "SS" Kodak et les ampoules Photoflood (flot-de-lumière), il vous est possible de prendre des photos, à l'intérieur, *le soir!*

Richement fini, le Six-16 est un cadeau à offrir à la personne qui espère beaucoup de 1935 . . . Pour photos de 2½" x 4¼", $20. Autres modèles Kodak, à partir de $5. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto. *Si ce n'est pas un Eastman, ce n'est pas un Kodak.*

OFFREZ UN KODAK

sionomie. Quel contraste avec ce qu'il avait précédemment remarqué ! Qu'est-ce que cela signifiait ?

Le jeune homme se trouvait alors si près de Marie que si elle n'eût pas uniquement regardé en elle-même, elle l'aurait aperçu et reconnu. Mais ele ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, elle ne voyait rien.

Quant à lui, si grande envie qu'il eût d'accoster enfin la jeune fille, il se trouva, en lui voyant un air si heureux, plus timide et moins hardi que jamais.

Il la suivit de nouveau, comme nous l'avons dit, et quand il l'eut vue s'enfoncer dans l'allée de la maison où elle demeurait, il resta planté sur le trottoir comme un poteau, laissa échapper un profond soupir et se dit en lui-même, les mains sur sa poitrine :

— Pourtant il faut qu'elle sache qu'elle est odieusement et lâchement trompée, il faut qu'elle sache tout.

Pendant un instant, il parut plein d'hésitation. Il savait que le logement de la jeune fille était au troisième étage. Monterait-il ou ne monterait-il pas chez elle ? Une fois de plus le courage lui manqua. Il poussa un nouveau soupir, jeta un regard douloureux sur la façade de la maison et s'éloigna lentement, le front songeur, l'âme en peine.

Marie Sorel était rentrée dans son petit appartement composé d'une chambre à coucher, d'un petit salon, d'une petite salle à manger et d'une cuisine. Le mobilier n'avait rien de recherché ; il resemblait à ceux qu'on trouve ordinairement chez les petits rentiers ; mais c'était frais, coquet, luisant de propreté.

La jeune fille n'avait pas de bonne, elle faisait elle-même son ménage et préparait son repas. Elle avait acheté le matin, avant de se rendre chez le docteur Abel, des radis, du beurre, des oeufs frais et une côtelette de mouton. Mais bien que l'heure de midi fût sonnée, elle ne songea point à allumer son réchaud pour faire cuire les oeufs et la côtelette. Ah ! elle avait bien autre chose à penser ! D'ailleurs, elle n'avait pas faim, elle mangerait plus tard.

Elle avait jeté son manteau et son chapeau sur son lit, était entrée dans le salon et s'était assise sur le canapé. Les lèvres souriantes, le regard rayonnant, heureuse et comme ravie, elle songeait :

— Il y a quelques jours que je ne l'ai pas vu, se disait-elle, il avait à faire un petit voyage ; mais il doit être revenu ce matin et, bien sûr, il va venir aujourd'hui, tout à l'heure ; oui, tout à l'heure, car, dans la journée, c'est toujours vers deux heures qu'il vient et il est près d'une heure.

Mon Dieu, va-t-il être content, heureux, quand je lui crierai, en lui sautant au cou : "Lucien, je vais être mère !" Comme je ne lui ai jamais rien dit de mes doutes, quelle surprise ! D'abord il ne voudra pas me croire ; mais je lui dirai que je suis allée consulter le bon docteur Chevriot et alors... Oh ! alors, quelle joie ? Mais c'est pour lui encore plus que pour moi que je suis si heureuse. Les hommes ne savent pas ce que le coeur de la femme qui aime contient de dévouement, et jusqu'où elle peut aller dans le sacrifice.

— Je me suis donnée à lui toute entière, sans réserve, je l'aimais ! Je n'ai jamais été exigeante ; souvent, au contraire, il m'a forcée d'accepter ce qu'il me donnait. J'ai souffert de cela, car j'aurais voulu ne pas être à sa charge ; bien des fois je me suis dit avec amertume : je suis une fille entretenue... Mais j'ai quitté mon magasin parce qu'il l'a absolument exigé. Je savais bien, hélas ! que j'étais dans une position fausse, que ceux qui me connaissent avaient le droit de me regarder avec dédain, avec mépris, que le monde pouvait me montrer au doigt. Que de fois n'ai-je pas senti sur mon front le rouge brûlant de la honte !

S'il m'avait donné son nom, c'eût été pour moi la tranquillité d'esprit, le bonheur suprême, ma gloire, et cependant je ne lui ai jamais demandé de m'épouser. C'est lui qui, un jour, dans un moment d'expansion, m'a dit, très ému :—"Marie, si tu me donnes un enfant, doux et précieux gage de notre amour, nous nous marierons." Depuis il m'a plusieurs fois répété ces paroles.

Eh bien, cet enfant, dans quelques mois il l'aura ; je le rendrai père... Sa femme, sa femme ! Relevée ! Je pourrai donc ne plus courber la tête sous les regards moqueurs, je pourrai donc reconquérir l'estime des honnêtes gens et me réconcilier avec moi-même.

Cher petit être que je porte dans mon sein et qui fait tressaillir mes entrailles, c'est à lui que je dois cette joie immense que j'éprouve, à lui que je devrai ma réhabilitation, le bonheur sans mélange, complet, auquel j'aspire.

Oh ! comme je l'aime déjà ! Comme je vais l'aimer quand je l'aurai mis au monde !

Elle se leva, se promenant un instant dans le petit salon, regarda la pendule, puis se plaçant devant la glace :

— Oui, murmura-t-elle, je suis jolie, je suis belle ! C'est pour cela qu'il m'a remarquée, lui, qu'il m'a aimée. Ah ! pour la jeune fille pauvre, la beauté est rarement un don précieux ; elle l'expose à bien des dangers, et trop souvent,hélas ! la malheureuse fille est victime des moyens de séduction employés contre elle.

Aujourd'hui, je suis heureuse de ma beauté, j'en suis fière, et pourtant, un jour, elle a failli m'être fatale.

Elle eut comme un frisson, ses lèvres se crispèrent et de son regard jaillit un éclair sombre.

C'était le souvenir d'une mauvaise heure.

Et il y avait dans ce souvenir un drame terrible que nous raconterons plus tard.

L'impression produite s'effaça promptement ; elle passa la main sur son front et son beau visage reprit sa sérénité.

Un quart d'heure s'écoula encore.

Soudain, un bruit de pas résonna dans l'escalier.

Ce pas, elle le connaissait bien, car elle le reconnut aussitôt et s'écria :— C'est lui !

Elle courut à la porte qu'elle s'empressa d'ouvrir.

Un grand et beau jeune homme d'une trentaine d'années se trouva devant elle.

C'était l'homme qu'elle attendait. Mais tout interdite, stupéfaite, elle le regardait avec effarement.

C'est qu'il n'avait plus sa figure des autres jours.

Il était grave et froid, avait l'air soucieux, la bouche sévère.

Au lieu de se jeter à son cou, comme elle s'était préparée à le faire, son coeur se serra douloureusement, ses yeux se couvrirent d'un nuage, et devant cette froideur glaciale de celui qu'elle aimait, du père de son enfant, elle recula.

Il entra, en disant seulement :

— Bonjour, Marie.

Il referma la porte et pénétra dans le salon. Elle l'y suivit.

Ils restèrent un instant silencieux, en face l'un de l'autre, se regardant. Il était visiblement embarrassé. De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune fille. Ce fut elle qui se décida à rompre le silence.

— Mon Dieu, Lucien, mais, qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle ; que signifie cet étrange accueil que tu me fais après quatre jours d'absence ?

— Je suis contrarié, répondit-il.

— Qu'est-ce qui te contrarie ?

— Je suis venu pour te le dire.

— Alors parle, parle !

— Il y a des choses bien ennuyeuses dans la vie, et ce qui m'arrive me fait sentir cruellement combien il est dur de ne pas s'appartenir, de dépendre des autres.

— Lucien, que veux-tu dire ?

— Que nous allons être séparés pour toujours.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une pâleur d'ambre.

— Séparés pour toujours, répéta-t-elle.

— Oui.

— Lucien tu ne me dis pas la vérité.

— Malheureusement, la chose est réelle

— Ah ! je comprends, s'écria-t-elle, éperdue, tu veux me quitter, m'abandonner !

— J'y suis forcé.

— Oh ! forcé ! Dis donc franchement que tu as assez de moi, que je te suis une chaine dont tu tiens à te délivrer.

— Tu as tort de prendre la chose ainsi : je te le répète, je te quitte parce que j'y suis forcé.

Elle secoua la tête, elle ne le croyait pas ; son instinct de femme lui faisait deviner qu'il mentait.

— Je suis rentré à Paris ce matin, continua-t-il, et à neuf heures je me suis rendu à mon bureau. Aussitôt mon directeur m'a fait appeler et m'a annoncé que le Conseil d'administration de la Société m'avait nommé directeur de notre succursale à Saint-Pétersbourg et que je devais me préparer à partir ce soir même.

— Si belle qu'elle puisse être, il ne fallait pas accepter cette position.

— Je ne le pouvais pas, elle m'est imposée.

—Mais on t'impose pas de m'abandonner, je te suivrai à Saint-Pétersbourg.

— C'est impossible.

— Impossible, pourquoi ?

Il resta un instant tout interloqué.

— Mais il y a le monde, balbutia-t-il ; en Russie les moeurs sont autrement sévères qu'en France.

— Enfin, tu ne veux pas m'emmener.

Elle parlait péniblement, ayant un sanglot dans la gorge ; elle faisait de grands efforts pour ne pas laisser éclater son désespoir.

— Je viens de te dire que c'était impossible.

— Soit, fit-elle, voulant toujours paraitre calme, mais tu m'écriras... souvent.

— A quoi bon, puisque nous ne devons plus nous revoir ?

— Ah ! répliqua-t-elle d'une voix presque éteinte, nous ne devons plus nous revoir... Ainsi, tout est fini entre nous !

— Oui, et c'est ce qu'il faut dans notre intérêt à tous deux.

Il avait prononcé ces paroles si froidement, d'un ton si sec, qu'elle ne put s'empêcher de se dire :

— Il n'a pas de coeur.

Elle se rapprocha de lui, le regarda fixement, dans les yeux, et d'une voix tremblante, mais redevenue forte :

— Monsieur Lucien, dit-elle, vous ne m'aimez plus, je le vois, je le sens : peut-être ne m'avez-vous jamais aimée. Il vous fallait une amie, vous m'avez rencontrée, j'ai eu le malheur de ne pas fermer l'oreille à vos paroles séductrices, et vous m'avez prise comme un amusement. Le jouet a cessé de vous plaire, vous le jetez de côté. Où sont-elles vos chaleureuses protestations d'amour et de toutes vos belles promesses ? Envolées, emportant mon bonheur avec mon innocence ! Pourquoi, monsieur, pourquoi, dites, ne m'avez-vous pas laissée où j'étais ? Ah ! c'est que les hommes ne se lassent jamais de faire des victimes. Qu'ils troublent l'existence d'une pauvre fille, qu'ils lui broient le coeur, qu'elle soit condamnée à souffrir toujours, qu'est-ce que cela leur fait, à eux, cela leur est bien égal ; ils ont satisfait un caprice, ils se sont amusés, c'est ce qu'ils voulaient. Quant à la malheureuse, elle deviendra ce qu'elle pourra. A l'hôpital, au ruisesau, dans la boue, la femme dont on ne veut plus ! Et ce sera sur elle que le monde criera haro !

Elle était haletante. Elle s'arrêta un instant pour respirer.

Il l'avait écoutée froidement, avec une impassibilité de marbre.

Elle reprit :

— Vous ne m'aimez plus, monsieur, cela devait arriver ; voilà le châtiment de ma faute, je le subis. Mais l'ai-je bien mérité, ce châtiment ? Mais qu'importe, je dois me courber, écrasée ! Et dire que j'avais en vous une entière confiance ; pauvre crédule, j'étais folle, folle !... A ce moment,—il est bien temps, vraiment,—il y a quelque chose en mon coeur qui me dit que vous m'avez toujours menti, toujours trompée, comme vous essayez de le faire encore. Eh bien, non, vous ne me trompez pas, en ce moment : tout ce que vous venez de me dire est mensonge, je ne vous crois plus, je ne veux plus vous croire.

Pour m'abandonner il vous fallait une raison, un prétexte, vous l'avez trouvé, et je dois vous savoir gré d'avoir si bien su mentitr. Au moins, ajouta-t-elle amèrement, vous y avez mis une certaine forme, vous avez compris que vous ne deviez pas employer quelque procédé que j'eusse pu considérer comme un outrage. Je dois donc vous remercier, monsieur, d' yavoir mis tant de délicatesse.

Elle s'arrêta, attendant une réplique. Il resta muet.

Elle reprit :

— Je nai pas à vous cacher que ma douleur est profonde, peut-être inguérissable. Je m'attendais si peu à ce coup terrible que vous venez de me

porter. Cependant, comme vous le voyez, je me plains faiblement; c'est que bien des illusions viennent de m'être enlevées et que je garde encore un peu de fierté; c'est cette fierté, c'est ma dignité de femme qui me soutient dans une aussi dure épreuve.

"Eh bien non, monsieur, non, je ne m'attendais pas à ce qui m'arrive. Tout à l'heure, l'oreille tendue, guettant le bruit de vos pas dans l'escalier, j'étais bien heureuse, oh ! oui, bien heureuse; je ne vous dirai pas pourquoi, ce ne serait pas intéressant pour vous; si vous l'apprenez plus tard, par hasard, cela vous laissera indifférent ou vous fera sourire.

Enfin, monsieur, tout est fini entre nous, vous l'avez dit. Je n'ai rien à ajouter à ce que vous venez d'entendre ; veuillez donc vous retirer, j'ai besoin maintenant de rester seule, face à face avec mon malheur.

Il sortit brusquement de son espèce d'hébétement.

— Vous ne devez plus avoir beaucoup d'argent, dit-il, et je ne veux pas vous laisser sans ressources.

Elle se redressa, les yeux étincelants.

— Accepter maintenant quelque chose de vous, exclama-t-elle ; ah ! Dieu me préserve de cette honte!

— Pourtant, Marie, je serais désolé...

— Assez, monsieur, l'interrompit-elle avec emportement; jamais, vous dis-je, jamais!

Il voulut insister encore.

Frémissante, indignée, elle lui montra la porte d'un geste impérieux.

— Encore une fois, monsieur, s'écria--elle, retirez-vous!

— C'est bien, dit-il, adieu, mademoiselle.

— Adieu, monsieur.

Il s'en alla.

Elle resta un instant debout, immobile, les bras croisés sur la poitrine, pâle, tremblante, la sueur au front ; puis elle tomba comme une masse sur un siège, et pressant sa tête dans ses mains crispées, elle éclata en sanglots.

III—ECOEUREMENT

Elle pleura longtemps. Son désespoir était affreux. Plus rien à espérer, tous ses rêves de bonheur détruits, sa vie brisée, c'était épouvantable. Et cet enfant qu'elle mettrait au monde, comment l'élèverait-elle? Le pourrait-elle seulement?

Sans doute elle retrouverait un emploi, elle aurait du courage, elle travaillerait fort; mais pour une pauvre femme sans appui, seule au monde, un enfant est toujours une très lourde charge.

De quelque côté qu'elle se tournât, tout était noir, la désespérance partout, des horizons fermés. Elle passa le reste du jour à se lamenter, à sonder la profondeur de l'abime où elle était tombée.

Elle se coucha sans avoir pris autre chose dans la journée que son café au lait le matin.. Mais que lui importaient ses tiraillements d'estomac? A côté de ses tortures de l'âme, qu'était-ce que la souffrance de la faim?

— Ah! je voudrais mourir, je voudrais être morte ! s'écria-t-elle en s'étendant sur son lit.

Aussitôt elle tressaillit violemment.

— Malheureuse que je suis, dit-elle sourdement, en mourant, je donnerais en même temps la mort à mon enfant; est-ce que j'ai le droit de le tuer, cet innocent?

Il lui sembla que le petit être remuait dans son sein comme pour la remercier de ne pas vouloir lui ôter la vie.

Elle éprouva une émotion indéfinissable ; c'était comme un commencement de consolation. Tant il est vrai que si la maternité n'est pas exempte de douleurs, elle a aussi, dans la conception, des joies mystérieuses.

Elle passa la nuit sans dormir, sans pouvoir fermer les yeux. Trop de pensées plus douloureuses les unes que les autres l'agitaient.

Elle se leva à six heures, comme toujours. Elle était plus calme. Elle souffrait horriblement, mais semblait résignée. Elle fit sa toilette, s'habilla, puis machinalement, par habitude, elle se mit à son ménage, époussetant, frottant les meubles qui n'en avaient pas grand besoin. Elle fut dérangée dans cette occupation par la concierge, une brave femme qui l'avait prise en amitié et qui, chaque matin, lui montait son lait.

— Merci, madame Durand, dit la jeune fille, qui versa le lait de la boîte de fer-blanc dans un bol de porcelaine imagée.

— Vous avez l'air tout drôle, mademoiselle Marie.

— Je suis un peu fatiguée, j'ai mal dormi.

—Ah! ah! Oui en effet, vous avez les traits tirés, les yeux battus, rougis. Ce ne sera rien, un peu de repos. Dieu merci, cela n'empêche pas que vous soyez toujours jolie comme un ange. Il faut avoir soin de vous, mademoiselle Marie; c'est le moyen de conserver votre beauté.

Voyant que la jeune fille n'était pas disposée à causer, la bonne femme se retira.

Marie reprit son torchon et son plumeau.

Sur la tablette de la cheminée du salon, elle trouva un billet de banque de mille francs. Evidemment, c'était M. Lucien qui, la veille, avant de la quitter, avait mis là ce billet, sans qu'elle s'en aperçut.

A la surprise succéda un mouvement de colère; ses sourcils se froncèrent et ses lèvres devinrent frémissantes.

— Mille francs laissés là, comme on fait chez une fille, murmura-t-elle d'une voix sombre. Cet argent signifie : 'Tu m'as donné tout ce que tu possédais, ton honnêteté, ton auréole d'innocence; tiens, voilà mille francs, je te paie, nous sommes quittes." Oh ! comme c'est misérable!

Elle tenait le billet entre ses doigts crispés. Prête à le mettre en mille pièces et à jeter les morceaux au vent, par les fenêtres, elle se ravisa. Elle passa dans la chambre où elle écrivit ce qui suit sur une feuille de papier à lettre:

"Monsieur,

"Hier, chez moi, vous avez perdu un billet de banque de mille francs; je l'ai trouvé ce matin et me hâte de vous le rendre.

"Votre très humble servante,

"Marie."

Mais avant d'écrire, elle n'avait pas réfléchi; elle était si troublée ! L'adresse de M. Lucien lui était inconnue. Elle savait qu'il était chef de bureau dans un des grands établissements financiers de Paris il le lui

La journée d'une Infirmière Visiteuse

Un incident de la journée bien remplie de l'infirmière visiteuse: pansement d'un pied, pour prévenir une infection.

L'INFIRMIÈRE visiteuse n'est qu'une des nombreuses femmes dont la journée est trop courte pour faire tout ce qu'on réclame d'elles et tout ce qu'elles ambitionnent d'accomplir, conformément aux ordonnances du médecin, dans l'intérêt de tous ceux qui ont besoin de leurs soins délicats et appropriés, et de leurs conseils sur l'hygiène.

Sans rechercher la louange, l'infirmière visiteuse a rendu compte de son travail de la journée. Du matin au soir, sans perdre une minute, elle a été à la besogne. Mais son dévouement, son tact, son courage et ses aptitudes professionnelles, n'entrent pas dans le compte rendu; il n'y est pas question non plus de ses fatigues, de ses courses dans les escaliers obscurs, et de ses encouragements prodigués à ceux qui souffrent et qui désespèrent.

Ses visites, d'une heure chacune en moyenne, ont commencé par madame Smith à qui elle a donné un lavement, ordonné par le médecin à cause de troubles intestinaux. Puis, elle est allée voir Damase Dion, atteint d'une pneumonie aiguë; ensuite, madame Kirouac et son nouveau-né; puis Jean Robinson qui a une infection à la jambe; après, André Caruso qui a le diabète et à qui elle a donné une injection d'insuline, prescrite par le médecin. Elle s'est alors rendue chez madame Marziotti, pour lui donner des soins prénataux, puis chez madame Simon, une invalide chronique: paralysie. Enfin, elle est allée voir Lucie Legendre, qui a la diphtérie; elle a aidé le médecin à immuniser les autres enfants, et conseillé les mesures à prendre pour éviter la contagion.

Le Service des infirmières visiteuses est un des beaux mouvements de l'Amérique du Nord, qui contribuent au développement de l'hygiène dans le monde. Ce Service est aussi offert dans d'autres contrées. Ici, ce Service est entretenu par les offrandes des malades auxquelles s'ajoutent les subventions des sociétés qui se rendent compte de l'importance signalée de cette œuvre dans laquelle entre l'éducation hygiénique. Avec joie, l'infirmière visiteuse fait profiter chaque patient des connaissances professionnelles qu'elle possède.

L'ouvrier qui ne peut rester à la maison lorsqu'il y a quelqu'un de malade dans sa famille, mais qui est en mesure de payer une partie des services d'une infirmière visiteuse, s'en va à son travail le cœur moins serré, à la pensée que l'infirmière ira chez lui pour y dispenser les soins requis. Lorsque c'est possible, l'infirmière visiteuse, avant de courir à d'autres patients, montre à un membre de la famille comment prendre soin d'un malade alité.

Vous pourrez savoir, en ouvrant l'annuaire des abonnés au téléphone ou en vous adressant au médecin, s'il y a dans votre voisinage, un Service des infirmières de l'Ordre Victorien ou des autres infirmières visiteuses. Des infirmières graduées prodiguent leurs soins dans plus de 80 villes et municipalités au Canada. Ces soins donnés à des patients alités peuvent suffire à enrayer une maladie et à faire recouvrer la santé et la vigueur.

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER, PRÉSIDENT

BUREAU CHEF CANADIEN, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

lui avait dit; mais lequel? Plus d'une fois elle le lui avait demandé, et toujours, sous le prétexte qu'elle ne pouvait écrire à son bureau, ni venir l'y trouver, il n'avait pas répondu à sa question. Il avait également refusé de lui faire connaitre sa demeure où, disait-il, il vivait avec sa mère.

Il était donc impossible à Marie de renvoyer le billet de banque. Elle était vivement contrariée, mais que faire?

— C'est bien, se dit-elle, je m'informerai et peut-être parviendrai-je à savoir où je pourrai lui renvoyer son argent.

Elle mit le billet dans la feuille de papier et glissa le tout dans une enveloppe qu'elle cacheta et sur laquelle elle écrivit:

"Monsieur Lucien Gervois."

Elle plaça le pli sur la cheminée du salon, acheva de faire son ménage, puis alluma le réchaud de sa cuisine pour faire bouillir son lait. Depuis vingt-quatre heures qu'elle n'avait rien mangé, elle sentait le besoin de se restaurer. Quand elle eut déjeuné, il lui sembla qu'elle était plus forte, plus vaillante.

Marie avait l'âme fortement trempée, c'était une nature d'élite. Prématurément mûrie par le malheur, elle avait de l'énergie de la volonté. Elle ne voulait pas se laisser abattre comme un chêne sous la cognée du bûcheron; elle se redressait dans sa fierté et se sentait prête à entrer en lutte avec toutes les difficultés de la vie.

Abandonnée par un homme qu'elle avait trop aimé, qu'elle aimait encore, hélas! mais qui, heureusement, lui inspirait maintenant du mépris, elle aurait la force d'arracher cet amour de son coeur. Alors, sans doute, elle retrouverait sa tranquillité; car c'était fini, bien fini, elle n'aimerait plus. Elle ne verrait plus dans les hommes que des lâches, des misérables ; elle les aurait en horreur.

Mère, elle serait toute à son enfant, elle ne penserait qu'à lui, ne vivrait que pour lui. Elle sentait que pour cet enfant sans père aucun sacrifice ne lui coûterait. Mais, avant tout, et en attendant, il fallait se procurer des moyens d'existence: elle ne pouvait vivre de l'air du temps, pas plus que de ses larmes.

— Dès cet après-midi, se dit-elle, je me mettrai à la recherche d'un emploi; on m'a prise dans une maison de confiserie parce que j'étais jolie, on me prendra bien encore dans un autre magasin quelconque pour la même raison. C'est triste. Mais puisque je n'ai que ma beauté, il faut bien qu'elle me serve.

Marie ne se rendait pas justice en parlant ainsi: elle n'avait pas que sa beauté; elle était intelligente, très intelligente même, avait une instruction suffisante, était distinguée, polie, avenante, gracieuse,propre, adroite, bien élevée. Grand est le nombre de celles qui ne sont pas aussi richement douées. Mais Marie Sorel était modeste, un peu défiante d'elle-même et ignorait ce qu'elle valait.

Sur le coup de dix heures on sonna à sa porte.

Elle devint toute rouge; c'était une suffocation.

Elle pensa que c'était lui, Lucien, qui, honteux de sa conduite, repentant, revenait implorer son pardon. Les femmes sont ainsi, toujours disposées à l'illusion.

Très émue, tremblante, comme la feuille, elle alla ouvrir.

Ce n'était pas Lucien, mais un de ses amis, jeune homme du monde qui se nommait Raoul de Simiane et pouvait avoir aussi une trentaine d'années.

Marie le connaissait pour l'avoir vu plusieurs fois en compagnie de Lucien; il était même venu deux ou trois fois chez elle. Il lui avait toujours été antipathique, non parce qu'il avait une physionomie désagréable, il était même mieux physiquement que son ami, mais parce qu'il était fait, poseur, infatué de sa personne, prétentieux et qu'il parlait des femmes en général avec un sans-gêne quelque peu révoltant.

La jeune fille fut surprise de cette visite; si elle avait obéi à son premier mouvement, elle aurait fermé sa porte sur le nez de l'intrus, qui se présentait à elle en se dandinant et avec un sourire singulier sur les lèvres Elle le laissa entrer.

— Bonjour, mademoiselle Marie, dit-il en l'enveloppant d'un regard peu respectueux; hé, hé, je vois à votre surprise que vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite aujourd'hui. Savez-vous que je n'ai pas eu le plaisir de me trouver avec vous depuis trois semaines? eh bien, j'éprouvais le besoin de vous revoir. Comment allez-vous aujour'hui ? Mais j'ai tort de vous le demander; vous avez une mine superbe ; vous êtes plus que jamais charmante, adorable.

Tout en parlant, il était entré dans le salon, précédé de la jeune fille qui l'écoutait à peine.

Brusquement elle se tourna vers lui.

— Monsieur, demanda-t-elle, à quoi dois-je l'honneur de votre visite?

— Mais au plaisir de vous voir, répondit-il.

— Ah! pour cela... seulement?

— Ce seul motif en vaut plusieurs autres.

— Je pensais que vous veniez de la part de votre ami, M. Gervois, que vous aviez à me parler de lui.

— Mais sans doute, mademoiselle, si vous le désirez, nous parlerons de lui. Ce pauvre Lucien, il est parti.

— Ah! il est parti!

— Mais il m'a dit vous avoir vue hier et annoncé son départ.

— C'est vrai, il m'a parlé de cela. Vous savez où il va?

— Loin, très loin... Ah! diable, je ne me rappelle plus le pays; c'est en Cochinchine ou au Brésil, au Congo ou en Calédonie.

La jeune fillle ébaucha un sourire triste.

— Il est étrange que vous soyez si inexactement renseigné, dit-elle.

— Il était pre ssé, il m'a fait ses adieux, très vite, tout ce qu'il m'a dit n'est pas resté dans ma mémoire.

— Je le vois, monsieur Simiane. Mais il vous écrira, sans doute.

— Certainement, certainement, dès quil sera arrivé.

— Tenez, j'ai là une lettre pour lui, je vais vous la remettre et vous serai obligée de la lui faire parvenir.

— Elle est écrite par vous, cette lettre?

— Oui.

— Je m'en chargerai volontiers ; mais rien ne presse; vous me la remettrez plus tard, quand je connaîtrai sa résidence et que je saurai qu'il y est arrivé. Lucien n'est pas un méchant garçon; mais il est d'une faiblesse de caractère... C'est sa mère, parait-il, qui a tenu à ce qu'il s'éloignât de la France. Il n'a jamais su résister à la volonté de sa mère. Il est vrait qu'on lui offre de grands avantages; mais s'en aller vivre chez des sauvages !... Moi, à sa place, ayant le bonheur sans pareil de vous avoir pour amie, j'aurais refusé net, m'eût-on offert la souveraineté de plusieurs royaumes. Et si javais été absolument forcé de partir, je vous aurais suppliée à genoux de me suivre, de vous expatrier avec moi.

"Décidément, Lucien est un coeur froid, il ne sait pas aimer: tenez, je puis vous le dire aujourd'hui, il n'a jamais mérité de vous posséder, vous, la plus adorable des femmes, le trésor le plus précieux que puisse désirer un homme.

Comme elle restait silencieuse, un peu étonnée des paroles du jeune homme et du feu qu'il y mettait, il continua:

— Il n'y a pas à dire, mon bel ami, Lucien s'est mal conduit avec vous; après de si éclatantes preuves d'amour que vous lui avez do vous abandonner ! c'est inquaifiable. Entre vous, il me l'a dit, tout est fini, tout. Je ne sais pas ce que vous pensez, comment vous avez pris cette rupture brutale; dans tous les cas, la façon dont Lucien a agi envers vous ne peut que vous aider puissamment à l'oublier, surtout si un autre mieux épris de votre personne et sachant mieux vous apprécier s'impose la tâche agréable de vous consoler.

— Pardon, monsieur, répliqua la jeune fille avec un mouvement d'impatience, mais où voulez-vous en venir avec tous ces discours?

— Quoi, vous ne comprenez pas?

— Non, monsieur, non

— Mademoiselle Marie, je vous aime, je vous aime de puis ce jour, que vous ne pouvez avoir oublié, où nous nous sommes rencontrés la première fois dans le bois de Meudon. Vous étiez au bras de Lucien, gracieuse, gaie, souriante, divine. Ah ! je me rappellerai toujours la délicieuse toilette de taffetas bleu clair que vous portiez ce jour-là, et le ravissant chapeau dont la plume bleue flottait au vent. Mais c'était surtout votre charmant visage que je contemplais, le rayonnement de vos yeux que j'admirais.

"Ah! que vous étiez belle ! A cet instant même jai senti que je vous appartenais tout entier. Depuis, votre chère image m'a toujours accompagné partout, jusqu'au milieu des distractions que je cherchais afin de vaincre ce sentiment qui m'obsédait. Hélas! vous étiez l'amie de mon ami! Je devais me taire. Je ne vous dirai pas ce que j'ai souffert, quelles ont été mes tortures, forcé que j'étais à renfermer en moi toutes mes pensées, à mettre un frein à mes désirs.

"Aujourd'hui, enfin, je peux parler, vous faire l'aveu de cet amour que vous m'avez inspiré! Vous êtes libre!

"Je vous aime, mademoiselle Marie, mais non, ce n'est pas assez dire, je vous adore; c'est une passion brûlante, indomptable qui s'est emparée de tout mon être et dont je suis l'esclave.

La jeune fille l'écoutait, abasourdie, n'en pouvant croire ses oreilles.

Il prit sa stupeur pour de l'hésitation, et comme tous les séducteurs, il crut pouvoir employer les grands moyens pour arriver au dénouement.

Il voulut lui prendre la taille.

Elle le repoussa avec une sorte de violence.

— Marie, reprit-il d'une voix enflammée, soyez à moi! Je ne suis pas un Lucien; avec moi, je vous le jure, vous serez la femme la plus heureuse, la plus enviée. Je vous aime!

Il essaya encore d'envelopper sa taille.

Elle le repoussa comme la première fois.

— Je vous aime, je vous aime! répéta-t-il.

— Moi, monsieur, je ne vous aime pas.

— Dans huit jours vous ne penserez plus à Lucien, et c'est moi que vous aimerez.

— Ainsi, monsieur, répliqua-t-elle avec un tremblement dans la voix, abandonnée par M. Gervois, vous vous offrez à le remplacer?

— En tout et pour tout.

—Et vous trouveriez cela tout simple, tout naturel? fit-elle d'un ton ironique.

— Mon Dieu, oui, tout simple, tout naturel.

— Vous ne vous demandez pas ce que M. Lucien Gervois, votre ami intime, penserait d'une pareille chose?

— Il en serait ravi.

— Je crois que vous vous trompez.

— Je suis sûr qu'il en serait enchanté.

— Comment êtes-vous si sûr que cela?

— Lucicen m'a dit: "Mon cher, je quitte Mar ie, tu peux la reprendre."

La jeune fille eut un haut-le-corps et se dressa frémissante, un éclair fauve dans le regard.

—Ainsi, dit-elle d'une voix sifflante, je suis pour M. Lucien Gervois et pour vous, monsieur de Simiane, une chose que lon cède, un de ces objets dont on se débarrasse, qu'on jette quand on n'en veut plus, en disant à un autre: "tu peux ramasser ça, si tu le veux!"

— Allons, ne prenez pas la chose ainsi; vous tournez tout au tragique. Lucien n'a pensé qu'à la situation difficile dans laquelle vous alliez vous trouver. Vous êtes sans fortune, sans ressource, et vous savez bien à quoi une femme seule peut arriver; il vous faut donc...

— Un entreteneur, acheva-t-elle.

— Un ami, un ami dévoué, qui veille sur vous et vous donne tout ce qui vous est nécessaire.

— Tout cela est infâme, monsieur, infâme, entendez-vous? s'écria-t-elle, pâle d'indignation et de colère, et je ne saurais dire, de M. Gervois et de M. Simiane, lequel est le plus misérable, le plus lâche!

— Permettez...

— Je ne permets rien! et je trouve que vous m'avez suffisamment outragée...

— Comment, je vous ai outragée, moi?

— De toutes les manières.

— En vérité, je ne comprends pas vos grands airs et moins encore votre colère; car, enfin, vous n'êtes pas une rosière.

— Oh! oh! gémit-elle.

— Vous n'aviez pas ces susceptibilités de vestale effarouchée quand vous avez accepté les propositions de mon ami, continua-t-il ; étiez-vous entre-

tenue par Lucien ? Si oui, vous le pouvez être par un autre.

— Assez, monsieur, assez! exclama-t-elle Ah! s'il existait encore en vous un sentiment honnête, vous auriez honte de vos paroles; mais vous n'avez ni générosité, ni délicatesse ; vous n'avez rien dans le coeur, rien dans l'âme! Je suis une malheureuse, une abandonnée, et parce que je n'ai personne pour me protéger, pour me défendre, vous croyez avoir le droit de m'insulter impunément!

Broyée par la douleur elle voila son visage de ses mains.

— Ainsi, murmura-t-elle, je suis une de ces femmes devant lesquelles un homme peut tout oser, une de ces femmes à qui l'on peut tout dire... Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop, c'est trop! je ne l'ai pas méritée aussi terrible, la punition que vous m'infligez.

— Allons, mademoiselle Marie, si vous vouliez réfléchir, vous comprendriez...

Elle se redressa brusquement.

— Je comprends, monsieur, dit-elle d'une voix oppressée, je comprends que je suis une fille perdue aux yeux du monde et que mon malheur est complet, irrémédiable. La pauvre femme tombée n'a plus rien à espérer, plus rien à attendre; au lieu de lui tendre une main secourable pour l'aider à se relever, on l'écrase. Elle a les pieds dans la boue, on l'y enfonce jusqu'au cou. Je le vois, hélas! le monde est sans pitié et les hommes sont lâches!

— Vous avez le caractère aigri, je n'aurais pas dû venir aujourd'hui.

— Ni aujourd'hui, ni un autre jour. Ce matin, je me sentais résignée, il me semblait que je pourrais sortir de l'abîme profond dans lequel je suis tombée:; à ce moment, le désespoir me ressaisit, toute mon énergie m'abandonne. Je ne sais quel trouble, quelle horrible angoisse vous avez mis en moi, vous m'avez brisée! Tenez, je n'ai même plus la force de vous jeter à la face, dans une dernière imprécation, mon mépris et mon dégoût.

"Laissez-moi, monsieur, de grâce, laissez-moi!

— Oui, puisque vous le voulez, mais je reviendrai.

— Jamais! Ah! si je ne dois pas mourir des coups cruels qui me sont portés, qu'on me laisse au ..... vre en paix.

— C'est votre dernier mot?

— Mon dernier mot, monsieur.

— C'est bien nous verrons.

— Qu'entendez-vous par ces paroles?

— Je veux dire que lorsque votre douleur, parfaitement justifiée, sera calmée, vous serez plus abordable.

— N'ayez pas cet espoir, monsieur, et si javais une grâce à vous demander...

— Eh bien?

— Ce serait de ne plus vous souvenir que j'existe.

— Je ne vous accorderai point cela, attendu que je ne le pourrais pas.

— Finissons-en, monsieur ; vous êtes resté chez moi trop longtemps, allez-vous-en. Mais ne voyez-vous donc pas que votre présence me fatigue, qu'elle m'est odieuse?

Il se pinça les lèvres, grimaça un mauvais sourire, la salua avec affectation et sortit en murmurant:

— C'est bon, je saurai bien te rejoindre et t'amener à capituler.

L'expression de son regard était menaçante.

Dans l'allée de la maison il se trouva en face d'André Clavière, qui se disposait à entrer dans la loge de la concierge.

Les regards des deux hommes se croisèrent; puis M. de Simiane passa sans faire autrement attention à André. Celui-ci pénétra dans la loge.

IV—UN AMI D'ENFANCE

La concierge, qui connaissait le jeune homme et avait facilement deviné son affection pour Marie, l'accueillit en souriant.

— Ah! c'est vous, monsieur, dit-elle; qu'est-ce que vous désirez savoir aujourd'hui?

— D'abord, madame Durand, je vous prie de vouloir bien me dire qui est ce jeune homme que je viens de rencontrer là, à votre porte?

— Ah! vous ne le connaissez pas, celui-là?

— Je ne le connais pas.

— Eh bien, c'est M. de Simiane.

— Ah! cet ami intime de M. Gervois, dont vous m'avez parlé?

— Oui.

— Alors il venait de chez Mlle Marie?

— Bien sûr.

— Il a un mauvais regard, ce M. de Simiane, et, même avant de savoir son nom, il m'était antipathique.

— Ça vient comme ça, à première vue.

— Mlle Marie est-elle sortie ce matin?

— Vous savez bien qu'elle sort très rarement.

— Soit. Mais elle est sortie hier et est restée plus de trois heures absente.

— Ainsi vous l'avez encore suivie hier?

— Oui.

— Lui avez-vous enfin parlé?

— Non.

— Décidément, vous êtes par trop timide.

— C'est vrai, madame Durand, et c'est bête.

— Je ne dis pas ça. Mais puisque vous n'avez que de bonnes intentions et que ce que vous avez à dire à Mlle Marie est dans son intérêt, qu'avez-vous à craindre?

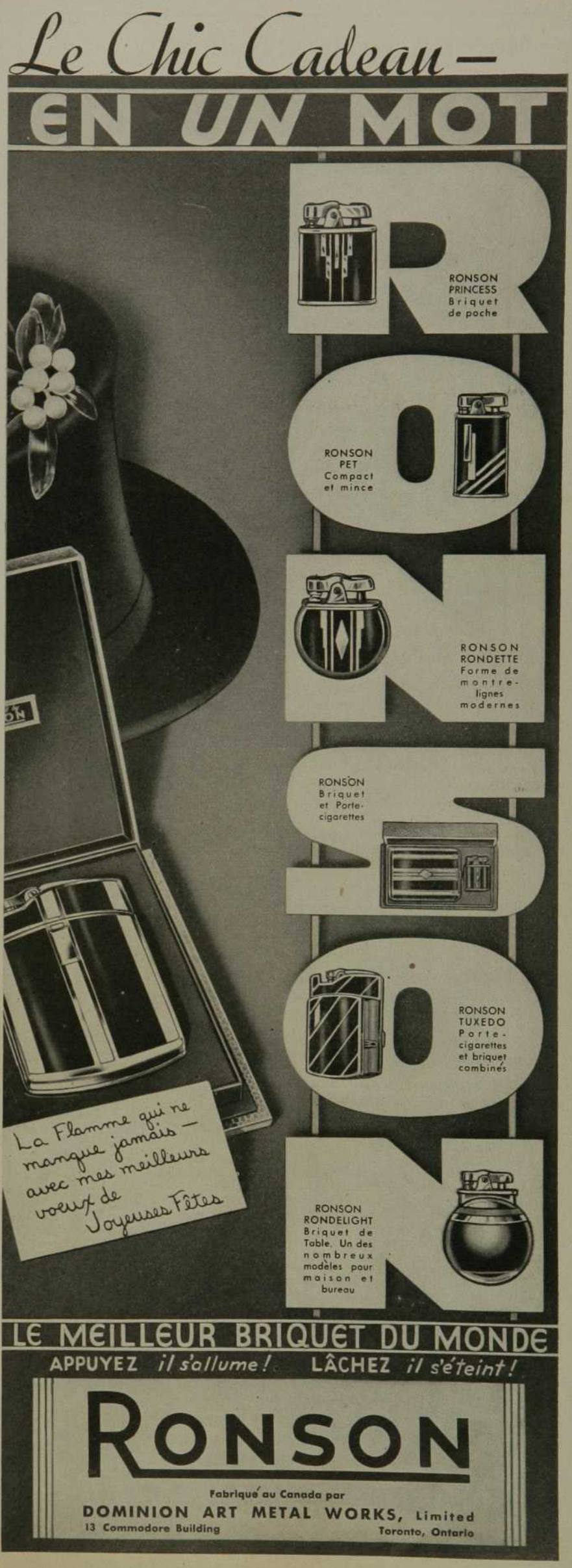
— Bien des choses.

— Laissez-moi donc tranquille. Si vous ne m'aviez pas absolument défendu de lui parler de vous, il y a longtemps que je vous aurais facilité le moyen de causer avec elle. En admettant que vous ne vouliez pas monter chez elle, pour ceci ou pour cela, est-ce que je ne pourrais pas vous ménager une entrevue en la faisant descendre dans la loge? Mais voilà vous êtes si trembleur... Elle n'est pas si féroce que ça, Mlle Marie, elle ne vous mangerait pas.

— Aujourd'hui, madame Durand, vous verrez que jai du courage ; je ne suis point sûr de ne pas trembler en montant l'escalier, mais je me présenterai chez elle, c'est nécessaire, il le faut.

— A la bonne heure ; soyons un homme!

— Je ne vous demande pas ce que M. de Simiane est venu faire ce matin chez Mlle Sorel, vous l'ignorez sans doute.



Moyen Agréable, Rapide et Naturel d'Obtenir une Bonne Nuit de Sommeil

Combien avez-vous pris de temps à vous endormir la nuit dernière? Le sommeil est-il venu dès que votre tête eut touché l'oreiller? Ou bien êtes-vous restée éveillée jusqu'aux petites heures, à vous retourner, à vous agiter et à soupirer?

Et cette nuit, qu'en sera-t-il? Si vous voulez avoir l'assurance d'un sommeil profond et reposant, faites ce que font des milliers d'autres: prenez une tasse d'Ovaltine chaude juste avant de vous mettre au lit.

Alors, quand votre tête s'enfoncera dans l'oreiller, fermez les yeux, détendez-vous. En quelques instants, vous vous endormirez comme un enfant et pour toute la nuit.

TROIS CAUSES ORDINAIRES D'INSOMNIE

Il y a trois causes ordinaires d'insomnie et Ovaltine aide à les supprimer toutes.

PREMIÈREMENT: — Ovaltine, prise comme breuvage chaud au coucher, tend à décongestionner le cerveau, amenant ainsi le calme mental et disposant l'esprit au sommeil.

DEUXIÈMEMENT: — Ovaltine remédie aux troubles de la digestion en stimulant doucement et en aidant le processus de la digestion.

TROISIÈMEMENT: — Ovaltine fournit d'importants éléments nutritifs dont l'absence, dans le régime alimentaire ordinaire, tend à produire l'irritation nerveuse et l'insomnie.

Essayez Ovaltine ce soir, et voyez par vous-même comme vous vous endormirez vite et comme votre repos sera bien plus complet. Continuez à prendre régulièrement Ovaltine comme "bonnet de nuit" au moment de vous coucher et notez quel accroissement de force et de vitalité vous en retirerez.

Demandez tout de suite, par téléphone, une boîte d'Ovaltine à votre pharmacien ou à votre épicier. Versez-en deux cuillerées à thé dans une tasse de lait chaud et buvez cela juste avant de vous mettre au lit. **Le matin,** après une bonne nuit de sommeil, constatez comme vous vous sentirez toute différente.

REMARQUE: Des milliers de personnes nerveuses, hommes et femmes, emploient Ovaltine pour refaire leur vitalité quand elles sont fatiguées. Les médecins en approuvent aussi fortement l'emploi pour enfants nerveux, en dessous du poids normal, et comme aliment fortifiant pour les mères qui nourrissent, les convalescents et les personnes âgées.

A. WANDER LIMITED, Elmwood Park, Peterborough, Ont.

OVALTINE

ALIMENT – TONIQUE – LIQUIDE

14P

— Je l'ignore.

— M. Gervois est-il venu voir Mlle Sorel depuis dimanche?

— Il est venu hier, dans l'après-midi.

— Ah!

— Quand il m'a demandé, en passant, si Mlle Marie était chez elle, j'ai remarqué qu'il n'avait pas l'air content; à preuve, c'est que je me suis dit: "Il est tout drôle, M. Gervois, qu'est-ce qu'il a donc?—Il n'est pas resté longtemps avec Mlle Marie, à peine une demi-heure. Quand il est redescendu, il ne m'a pas adressé la parole, en passant devant la loge dont la porte était ouverte. Il avait toujours l'air mécontent, de plus il était très pâle.

— Vous ne vous êtes pas demandé ce que cela pouvait signifier?

— Si, mais j'ai cru comprendre; je ne sais rien deviner. Cependant il m'est venu à l'idée qu'il pouvait bien y avoir de la brouille dans le ménage.

— Comment cette idée a-t-elle pu vous venir?

— Dame, comme viennent toutes les idées. Et vous allez voir que, peut-être, je ne me trompais pas.

Le jeune homme écoutait la brave femme, attentif, comme s'il eût craint qu'une de ses paroles lui échappât.

— Ce matin, poursuivait-elle, j'ai monté à Mlle Marie son lait, comme jen ai l'habitude. Je l'ai trouvé en train de faire son ménage, le plumeau à la main. Elle avait la figure triste, triste, les traits fatiguées, les yeux gonflés, rouges... Je vis bien tout de suite qu'elle avait pleuré.

— Pauvre Marie! soupira André.

— Je ne pus m'empêcher de lui en faire l'observation, continua la concierge; elle me répondit: "En effet, je suis un peu fatiguée, j'ai mal dormi." Mal dormi! je parierais bien qu'elle n'a pas fermé les yeux de la nuit et que depuis hier elle n'a pas cessé de pleurer. Vous voyez bien, monsieur, qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le ménage.

— A moins, cependant, que la tristesse et les pleurs de Mlle Sorel aient une autre cause.

— Dame, s'il y a autre chose...

— Elle peut être malade.

— Malade? Mlle Marie malade!

— Hier matin elle est sortie vers huit heures et demie.

— Vous l'avez vue sortir, vous étiez dans la rue, comme cela vous arrive souvent. Dieu, en avez-vous fait de ces factions inutiles.

— Elle s'est rendue rue de Helder.

— Naturellement, elle allait quelque part, Mlle Sorel n'est pas une jeune fille à s'en aller courir la ville, à l'aventure, le nez en l'air.

— Mais vous ne me laissez pas vous dire.

— Dites, monsieur, dites...

— Elle s'est rendue rue du Helder dans une maison où elle est restée pendant près de trois heures.

— Eh bien, après?

— Dans cette maison habite un célèbre médecin qui s'occupe spécialement des maladies des femmes.

— Qu'est-ce que ça prouve?

— Je sais que Mlle Sorel a vu ce médecin.

— Et vous concluez de cela qu'elle est malade? Si elle a consulté un célèbre médecin, comme vous le dites, monsieur, il ne lui a pas dit qu'elle était malade, mais bien plutôt qu'elle se portait à merveille. Moi aussi j'ai vu sortir hier Mlle Marie; elle était soucieuse, paraissait avoir une inquiétude; quand elle est rentrée, sur le coup de midi elle n'était plus du tout la même; toute trace d'inquiétude avait disparu, elle était même joyeuse.

— Cest vrai.

— Et c'est avec son plus gracieux sourire qu'elle m'a dit bonjour. Donc si elle se croyait malade en allant chez le médecin, elle est revenue complètement rassurée.

— C'est logique, madame Durand.

— J'en reviens donc à dire que quelque chose de grave a dû se passer entre Mlle Marie et M. Gervois.

— Vous devez avoir raison.

— Est-ce que nous nous trompons à ces choses-là, nous autres femmes?

Le jeune homme se leva.

— C'est décidé, vous allez la voir?

— Oui.

— Montez donc. Mais quand vous serez à sa porte, n'allez pas redescendre sans vous être fait ouvrir.

Sans trembler autant qu'il l'avait craint, André grimpa assez lestement les trois étages. Sur le palier il s'arrêta un instant pour respirer. Son coeur battait à se briser.

Il sonna. Le son métallique le fit tressaillir, comme s'il venait de troubler la tranquillité, le silence d'un temple, de commettre une profanation. L'oreille contre la porte, il attendit.

Il se disposait à sonner une seconde fois lorsqu'un léger bruit, un froufrou de robe, se fit entendre à l'intérieur. Presque aussitôt une voix douce, un peu craintive, qui fit remuer tout son sang vers son coeur, demanda:

— Qui est là?

— Un ami, répondit-il d'une voix assez ferme.

Bien qu'elle n'eût pas reconnu le timbre de la voix et à cause de cela, peut-être, la jeune fille ouvrit. A la vue du jeune homme elle ne put retenir une exclamation de surprise.

— André, André Clavière! s'écria-t-elle.

— Oui, Marie, c'est moi.

— Vous voulez bien me recevoir?

— Oh! si je le veux! Croyez-vous donc que j'ai oublié les jours heureux de mon enfance?

— Vous vous souvenez, Marie, merci. Mais c'est bien sûr, je ne suis pas importun?

— André, répondit-elle avec un accent qui lui alla au coeur, je ne vous reçois pas seulement avec plaisir, votre visite me fait beaucoup de bien; j'avais besoin de voir un ami.

Elle lui prit la main et l'entraîna dans le salon.

Cet accueil affectueux le mit tout de suite à l'aise.

Ils s'assirent et, pendant quelques instants, ils restèrent silencieux, se regardant tristement.

— Il a toujours sa bonne et loyale figure, pensait-elle.

Lui se disait:

— Quand j'ai sonné elle devait être en larmes; et c'est pour cela qu'elle m'a fait attendre.

— Ainsi, monsieur André, dit-elle, vous êtes venu à Paris?

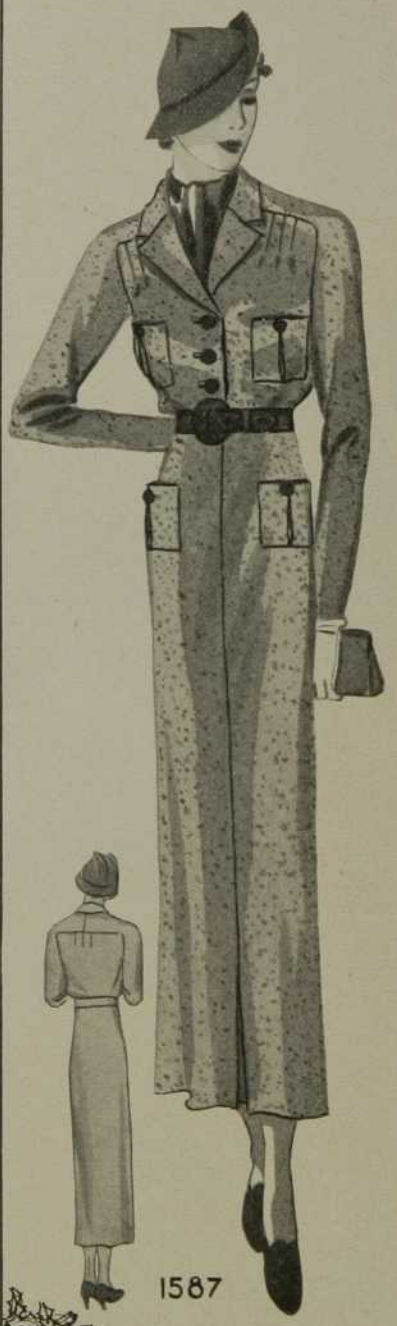
— Oui, et j'y suis depuis trois mois. Mais, je vous en prie, Marie, appelez-moi André tout court; c'est plus fa-

(Suite à la page 36)

SPORTS D'HIVER A QUEBEC

ET DANS LES LAURENTIDES. (Photos C.P.R.)

Soyez chic pour



1600 — Une délicieuse toilette pour jeune fille dans les grandeurs 12, 14, 16, 18 et 20. Pour un 16: la robe 3¼ verges de 36 et 2½ verges de 54. 3¼ verges de velours de 39. 1⅜ verge de contrastant de 36 pour la blouse et le gilet. 2⅜ verges de 36 pour le gilet; 1⅜ verge de 54. — 15 cents.

1587 — Robe fort seyante pour dame et jeune fille. Grandeurs 12, 14, 16 et 18; ou 36, 38 et 40. Pour un 36, il faut 3⅞ verges de 36, 3⅝ verges de 39 ou 2⅝ verges de 54. — 15 cents.

1589 — Voilà une chic toilette pour dame dans les grandeurs 32, 34, 36, 38, 40 et 42. Un 36 demande 4¼ verges de 36, 4 verges de 39 ou 2⅜ verges de 54. Contrastant: 1½ verge de 36 ou 39. 15 cents.

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante:
PATRONS SIMPLICITY, Département "S", 8368, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

l'arrivée de la NOËL

1603 — Robe pour dame et jeune fille. Grandeurs 14 à 18 ou 36 à 40. Pour un 36, il faut 2⅛ verges de 36 ou de 39 et 1⅛ verge de 54 pour la jupe: 3½ verges de 36, 2⅞ verges de 39 et 2⅛ verges de 54 pour la tunique. ¾ verge de 36 ou de 39 de contrastant. — 15 cents.

1596 — Une chic toilette pour dame. Grandeurs: 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44. Un 36 demande 4⅝ verges de 36 ou 4 verges de 39. — 15 cents.

1541 — Un manteau d'une rare élégance. — Les grandeurs sont: 14 à 18 et 36 à 40. Pour un 36: 3½ verges de 54. Doublure: 3½ verges de 39. — 15 cents.

1593 — Une robe à la fois simple et charmante. Grandeurs 14 à 18 et 36 à 40. Pour un 36, il faut 3¾ verges de 36, 3½ verges de 39 et 2⅜ verges de 54. 1 verge de contrastant de 36. — 15 cents.

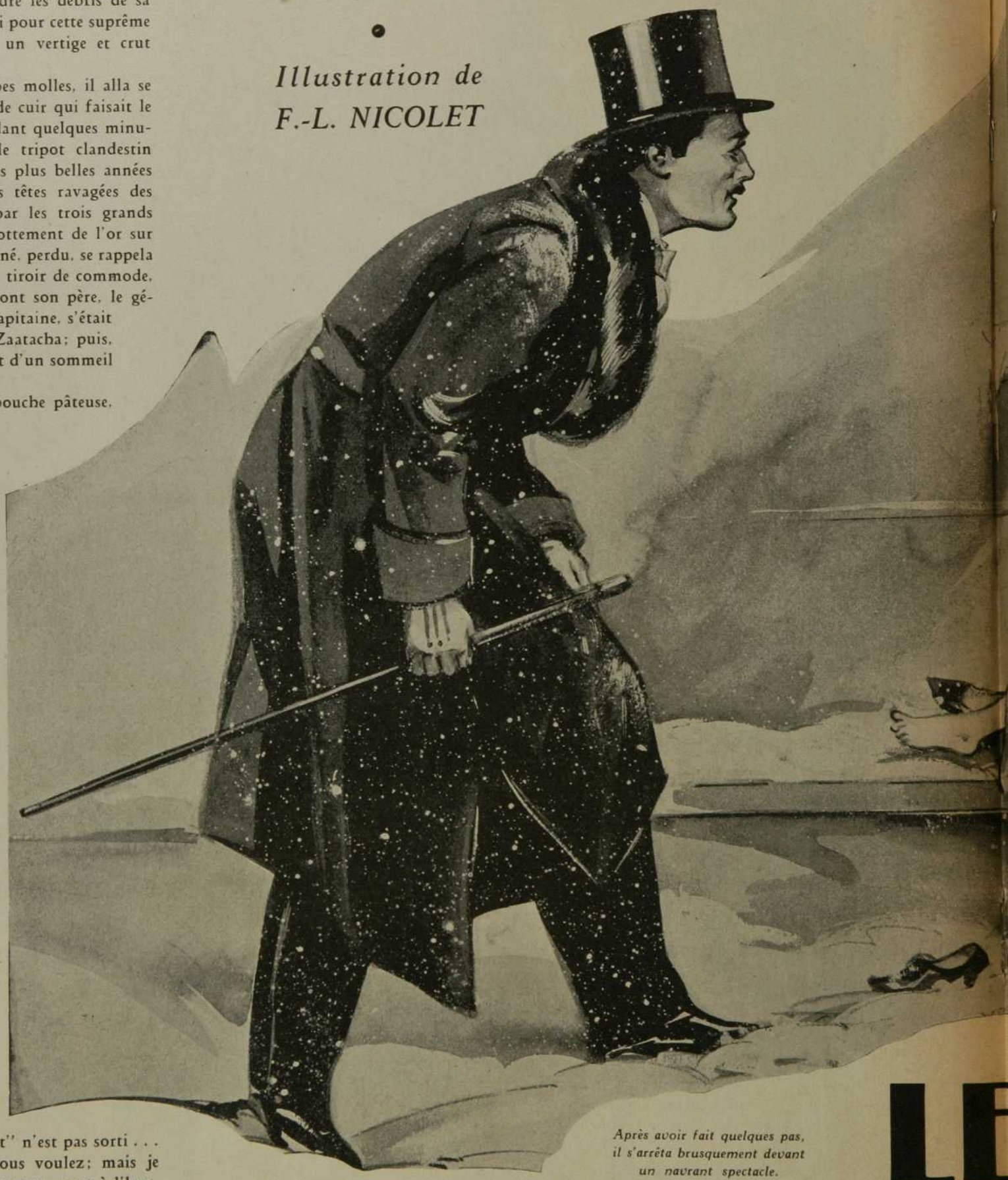
8113 — Un manteau bien ajusté dans les grandeurs 32 à 42. Pour un 36, 3½ verges de 54. Bordure: 3¾ verges de 39. ⅜ verge de fourrure. Chapeau: ½ verge de 54 et ¾ verge de velours de 39. — 25 cents.

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante:
PATRONS SIMPLICITY, Département "S", 8368, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

UN CONTE DE NOEL

Par FRANÇOIS COPPEE

Illustration de F.-L. NICOLET



Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta brusquement devant un navrant spectacle.

LORSQUE Lucien de Hem eut vu son dernier billet de cent francs agrippé par le râteau du banquier, et qu'il se fut levé de la table de roulette, où il venait de perdre les débris de sa petite fortune, réunis pour lui pour cette suprême bataille, il éprouva comme un vertige et crut qu'il allait tomber.

La tête troublée, les jambes molles, il alla se jeter sur la large banquette de cuir qui faisait le tour de la table de jeu. Pendant quelques minutes, il regarda vaguement le tripot clandestin dans lequel il avait gâché les plus belles années de sa jeunesse, reconnut les têtes ravagées des joueurs, crûment éclairées par les trois grands abat-jour, écouta le léger frottement de l'or sur le tapis, songea qu'il était ruiné, perdu, se rappela qu'il avait chez lui, dans un tiroir de commode, les pistolets d'ordonnance dont son père, le général de Hem, alors simple capitaine, s'était si bien servi à l'attaque de Zaatacha; puis, brisé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil profond.

Quand il se réveilla, la bouche pâteuse, il constata, par un regard jeté à la pendule, qu'il avait dormi une demi-heure à peine, et il éprouva un impérieux besoin de respirer l'air de la nuit. Les aiguilles marquaient sur le cadran minuit moins le quart. Tout en se levant et en s'étirant les bras, Lucien se souvint alors qu'on était à la veille de Noël et, par un jeu ironique de la mémoire, il se revit soudain tout petit enfant et mettant, avant de se coucher, ses souliers dans la cheminée.

En ce moment, le vieux Dronski, — un pilier de tripot, le Polonais classique, portant le caban râpé, tout armé de soutaches et d'olives — s'approcha de Lucien et marmotta quelques mots dans sa sale barbiche grise.

— Prêtez-moi donc une pièce de cinq francs, monsieur. Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et depuis deux jours, le "dix-sept" n'est pas sorti . . . Moquez-vous de moi, si vous voulez; mais je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au coup de minuit, le numéro sortira.

Lucien de Hem haussa les épaules; il n'avait même plus dans sa poche de quoi acquiter cet impôt, que les habitués de l'endroit appelaient "les cent sous du Polonais". Il passa dans l'antichambre, mit son chapeau et sa pelisse, et descendit l'escalier avec l'agilité des gens qui ont la fièvre.

Depuis quatre heures que Lucien était enfermé dans le tripot, la neige avait tombé abondamment, et la rue — une rue du centre de Paris, assez étroite et bâtie de hautes maisons — était toute blanche. Dans le ciel calme, d'un bleu noir, de froides étoiles scintillaient.

Le joueur décavé frissonna sous ses fourrures et se mit à marcher, roulant toujours dans son esprit des pensées de désespoir et songeant plus que jamais à la boîte de pistolets qui l'attendait dans le tiroir de sa commode; mais, après avoir fait quelques pas, il s'arrêta brusquement devant un navrant spectacle.

Sur un banc de pierre placé, selon l'usage d'autrefois, près de la porte monumentale d'un hôtel, une petite fille de six ou sept ans, à peine vêtue d'une robe noire en loques, était assise dans la neige. Elle s'était endormie là, malgré le froid cruel, dans une attitude effrayante de fatigue et d'accablement, et sa pauvre petite tête et son épaule mignonne étaient comme écroulées dans un angle de la muraille et reposaient sur la pierre glacée. Une des savates dont l'enfant était chaussée s'était détachée de son pied, qui pendait et gisait lugubrement devant elle.

D'un geste machinal, Lucien de Hem porta la main à son gousset; mais il se souvint qu'un instant auparavant, il n'y avait pas trouvé une pièce de vingt sous oubliée, et qu'il n'avait pas pu donner de pourboire au garçon du cercle. Cependant, poussé par un instinctif sentiment de pitié, il

E LOUIS D'OR

s'approcha de la petite fille, et il allait peut-être l'emporter dans ses bras et lui donner asile pour la nuit, lorsque, dans la savate tombée sur la neige, il vit quelque chose de brillant.

Il se pencha. C'était un louis d'or.

Une personne charitable, une femme sans doute, avait passé par là, avait vu, dans cette nuit de Noël, cette chaussure devant cette enfant endormie, et, se rappelant la touchante légende, elle avait mis là, d'une main discrète, une magnifique aumône, pour que la petite abandonnée crût encore aux cadeaux faits par l'Enfant Jésus, et conservât, malgré son malheur, quelque confiance et quelque espoir dans la bonté de la Providence.

Un louis! c'étaient plusieurs jours de repas et de richesse pour la mendiante; et Lucien était sur le point de l'éveiller pour lui dire cela, quand il entendit près de son oreille, comme dans une halucination, une voix, la voix du Polonais, avec son accent traînant et gras, — qui murmurait tout bas ces mots:

"Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et depuis deux jours, le dix-sept n'est pas sorti . . . Je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au coup de minuit, le numéro sortira."

Alors ce jeune homme de vingt-trois ans, qui descendait d'une race d'honnêtes gens, qui portait un superbe nom militaire et qui n'avait jamais failli à l'honneur, conçut une épouvantabel pensée; il fut pris d'un désir fou, hystérique, monstrueux. D'un regard, il s'assura qu'il était bien seul dans la rue déserte, et, pliant le genou, avançant avec précaution sa main frémissante, il vola le louis d'or dans la savate tombée! Puis, courant de toutes ses forces, il revint à la maison de jeu, grimpa l'escalier en quelques enjambées, poussa d'un coup de poing la porte rembourrée de la salle maudite, y pénétra au moment précis où la pendule sonnait le premier coup de minuit, posa la pièce d'or sur le tapis vert et cria:

— En plein sur le dix-sept!

Le "dix-sept" gagna.

D'un revers de main, Lucien poussa les trente-six louis sur la rouge.

La rouge gagna.

Il laissa les soixante-douze louis sur la même couleur. La rouge sortit de nouveau.

Il fit encore le paroli deux fois, trois fois, toujours avec le même bonheur. Il avait maintenant devant lui un tas d'or et de billets, et il se mit à poudrer le tapis frénétiquement. La douzaine, la colonne, le numéro, toutes les combinaisons lui réussissaient. C'était une chance inouïe, surnaturelle. On eût dit que la petite bille d'ivoire, sautillant dans les cases de la roulette, était magnétisée, fascinée par le regard de ce joueur et lui obéissait. Il avait rattrapé, en une dizaine de coups, les quelques misérables billets de mille francs, sa dernière ressource, qu'il avait perdus au commencement de la soirée. A présent, pontant les deux ou trois cents louis à la fois, et servi par sa veine fantastique, il allait bientôt regagner, et au delà, le capital héréditaire qu'il avait gaspillé en si peu d'années, reconstituer sa fortune. Dans son empressement à se mettre au jeu, il n'avait pas quitté sa lourde pelisse; déjà il en avait gonflé les grandes poches de liasses de banknotes et de rouleaux de pièces d'or; et, ne sachant plus où entasser son grain, il bourrait maintenant de papier les poches intérieures et extérieures de sa redingote, les goussets . . . *(Suite à la page 56)*

NOEL

— Je vais en faire autant à la fenêtre! Comme ça... je saurai tout de même bien par où il entre !

NOS PAGES

ENTRE VAGABONDS

L'un.— J'ai eu, un jour, dix dollars pour une poésie que j'avais faite sur Noël...

L'autre.— Tu t'en es sauvé à bon marché. Quel était le juge?

UN FINANCIER

Le père.— Vous prétendez me faire gagner un demi-million ! Expliquez-vous.

Le prétendant.— Votre fille doit recevoir un million si elle se marie avec votre consentement, n'est-ce pas?

Le père.— Mais quel rapport y a-t-il ?

Le prétendant.— Voici: Consentez à ce que je l'épouse, elle me donne le million et je vous en retourne la moitié. Qu'en dites-vous?

POUR LE TEINT

— Moi, je vais épouser un peintre..

— Ça sera ta commande pour faire ta... toilette.

IL Y AVAIT UNE RAISON

— Mais dis-moi donc ce que tu as, tu es d'une gaieté folle depuis les Fêtes, aurais-tu reçu un cadeau princier?

— Plus que cela, mon cher, j'ai enterré ma belle-mère, le lendemain des Fêtes.

ENTRE APACHES

— C'est dégoûtant! on vient encore de condamner un homme à mort!

— Qu'est-ce qu'il avait donc fait ?

— Mais rien, mon cher, comme toujours...

ET VOTRE FEMME...

Si votre femme a résolu de faire à sa tête pendant les fêtes, vous gâterez son plaisir si vous n'essayez pas de l'en empêcher.

PROPOS DE REVEILLON

— Avez-vous vu le chapeau de la petite Chose, à la messe de minuit?

— J'oserai dire que je n'ai vu que cela !

SINGULIERE COINCIDENCE

Elle.— Maman m'écrit qu'elle vient passer huit jours aux fêtes.

Lui.— Quel malchance ! je vais être justement obligé d'aller passer huit jours à New-York.

IL LA CONNAIT

— Mon petit mari, m'aimes-tu?

— Oui.

— M'adores-tu?

— Oui.

— M'adoreras-tu toujours?

— Tiens! tiens! toi, tu dois avoir encore quelque chose d'insensé à me demander pour ton cadeau de Noël.

AVANT NOEL

Elle— Tu sais, chéri, que je porte cette fourrure de renard depuis trois ans.

Lui.—Bah! le renard l'a porté bien plus longtemps, et je suis sûr qu'il ne s'en plaignait pas.

COUPS DE LANGUE

— Crois-tu que le capitaine l'ait déjà embrassée en dehors des fêtes ?

— Hum! je sais seulement qu'il est très brave.

RAISON RAISONNABLE

— Depuis quand laisse-t-il pousser sa barbe?

— Depuis que sa femme s'obstine à lui acheter un razoir pour cadeaux.

REBUFFADE

— Vous êtes la première femme que j'aime.

— Vous tombez mal, je n'aime pas les apprentis.

HUM !

Elle.— Je vous ai entendu chanter ce matin.

Lui.— C'était pour tuer le temps.

Elle.— Vous avez là un bien bon instrument pour cela.

DANS LE MONDE

Elle.— Papa vous a-t-il demandé quel était votre revenu?

Lui.— Oui!

Elle.— Lui avez-vous dit que vous aviez beaucoup d'argent comme nous avions convenu?

Lui.— Oui!

Elle.— Ça va bien alors?

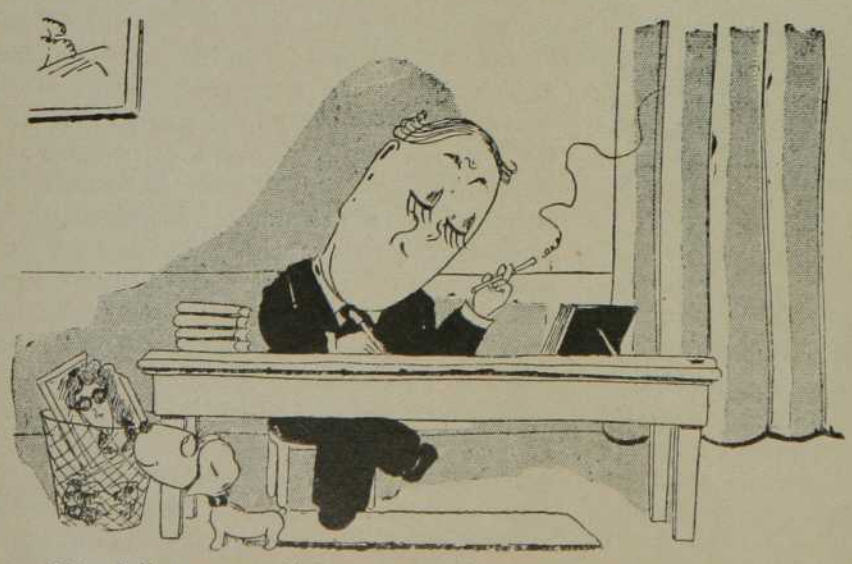
Lui.— Non, ça ne va pas bien, car séance tenante il m'a demandé de lui prêtetr 100 dollars.

— Maman, pour les étrennes veux-tu qu'on fasse cadeau à papa d'un encrier pour son bureau ?

— Mais, mon chéri, il en a déjà un !

— Non celui-là on vient de le faire tomber et il s'est cassé.

LE PANIER OPPORTUN



— Chère belle-maman... J'ai reçu votre charmante photo et j'ai tout de suite trouvé la place qui lui convient...

LA PREUVE

Un collégien écrit à ses parents : "J'ai été le premier pour épeler et l'ai eu la *médal.*"

LUNE DE MIEL

Lui, (tendrement).—Dis-moi "toi", je t'en prie... Tout l'édifice de mon bonheur en dépend.

Elle, (ironiquement).— Mon ami, ce n'est pas par le toit que l'on commence un édifice.

PROPOS EN L'AIR

— C'est merveilleux, l'aisance de ces conducteurs d'aéroplanes. Hier, j'ai pu causer avec l'un d'eux pendant qu'il volait.

— Que vous a-t-il dit?

— Quelques mots en l'air.

LES GAFFES

On joue au nouveau jeu de grimaces. La personne qui fait la plus laide gagne le prix.

— A vous le prix, dit le juge à une demoiselle.

— Mais je ne joue pas, monsieur.

— Vraiment ? Vous ne me dites pas que c'est naturel?

NOUVELLE MANIERE

Dans une rue sombre, la veille de Noël:

Le bandit, au monsieur.— Merci beaucoup, monsieur.

Le monsieur.— De quoi donc?

Le bandit.— Pour la jolie chaîne et la belle montre que vous allez me donner pour mes étrennes.

AMUSANTES

DEFINITION

Quand deux femmes conversent, c'est un dialogue; quand une femme parle à son mari, c'est un monologue.

AMENITES

Lui.— Je suis venu parce que je vous croyais sortie.

Madame.— Je me croyais sortie moi-même. Par malheur la servante vous a pris pour un autre.

LE MOYEN

Le père— Un mariage comme tu veux en faire un, ma chérie, coûterait plus que je ne puis payer.

La fille.— Que dois-je faire?

Le père.— Marie-toi sans mon consentement!

SCIENCES NATURELLES

— Qu'est-ce que l'hérédité?

— C'est une des nombreuses voies détournées pour dire du mal du singe.

AH! LES GENDRES

Elle.— Hector, il faut diminuer les dépenses durant le mois actuel; peux-tu m'indiquer quelque chose dont on peut se passer?

Lui.— Bien... ta mère, par exemple ?

HABILE PARADE

Le père.— Mon fils, je crains bien qu'on ne se rencontre pas dans l'autre monde.

Le fils.—Comment, mon père, qu'avez-vous donc fait encore?

NOUVELLES COUCHES

— Et surtout, n'oublie pas d'écrire ta lettre au père Noël.
— Il faut rien demander pour toi, p'tit père ?

DISSEQUANT LES MARIS

Ethel.— Dis à un homme qu'il n'a pour toi que de la froideur et il ne lèvera même pas les yeux de son journal.

Hélène.— Mais dis-lui que le diner est froid et il fera un bond de six pieds.

CHEZ LE PHARMACIEN

— Combien cette bouteille?

— Vide, c'est 5 cents; si vous y faites mettre quelque chose, on ne charge rien.

— Ah!... Eh bien, mettez-lui un bouchon.

TOUTES ACCEPTABLES

— Je n'ai pas reçu moins de dix demandes en mariage, depuis quelque temps....

— Ciel! Etaient-elles acceptables?

— Je te crois; elles étaient toutes de Paul.

PETITES ANNONCES

Perdu.— Par une jeune fille le goût de travailler. Autant qu'elle se rappelle, c'est sur la rue aux cinémas.

BING !

Lui.— Je veux que personne sache que je suis poète.

Elle.— Aucun de ceux qui vous lisent ne s'en apercevra!

DECOURAGEANT

Lui.— Votre père est-il bien pris?

Elle.— Assez. Je l'ai vu prendre quelqu'un de votre taille et le jeter à travers la fenêtre.

LA PREUVE

— L'automobile que vous m'avez vendue n'a pas toute la vitesse garantie.

— Non.

— Non. Je n'ai pas encore été arrêté.

— Comment maman a-t-elle découvert que tu n'avais pas pris ton bain ?
— J'avais oublié de mouiller le savon.

UNE MODESTE

Lui.— Oh! chérie, tu es aussi belle que Vénus, ce soir.

Elle.— Etait-elle vraiment aussi belle que moi!

CHARMANTE INNOCENCE

La mère.— Quand il a essayé de t'embrasser, pourquoi ne m'as-tu pas appelée?

La fille.— Mais, maman, j'ignorais que vous vouliez vous faire embrasser!

CLAIR ET SIMPLE

— Voulez-vous une bonne recette pour manger un bon gigot froid?

— Avec plaisir.

— Bien, vous n'avez qu'à le faire cuire la veille.

UNE CHOSE SURE

— Papa! Que me donnes-tu si j'obtiens des bonnes notes, à l'école, durant ce mois-ci?

— Je ne sais pas, mon garçon. Mais je sais bien ce que tu auras si tu en obtiens de mauvaises.

IL SUIVAIT L'ORDONNANCE

Le docteur.— Mais malheureux ! que faites-vous dans ce bain. Cherchez-vous votre coup de mort?

Le patient.— Mais, docteur, ne m'avez-vous pas dit de prendre les pilules dans de l'eau?

A TABLE

Elle.— Qu'auriez-vous, hommes, si Dieu ne nous avait pas créés?

Lui.— Une côte de plus.

SUR LA PLAGE

— Quelle adorable femme! quel naturel chez cette gentille maman!

— Et dire qu'un jour ce sera une belle-mère!...

PAS BETE

Mme Chose, qui aime les bêtes, arrive à la gare, revenant d'un séjour à la campagne.

Elle arrête un taxi et y loge d'abord deux chiens, puis elle rentre dans la gare et en rapporte un panier à clair-voie contenant deux chats.

Nouvelle disparition et réapparition avec deux cages, l'une renfermant un perroquet et l'autre trois serins.

— Pardon, madame, dit alors le chauffeur de taxi, d'un ton goguenard, il fera beau aujourd'hui.

— Mais... je le crois, dit la dame, un peu interloquée.

— Pas de danger d'averse, ni inondation.

— Non, évidemment... Mais pourquoi?

— Parce que je croyais que vous craignez peut-être un déluge et que vous preniez ma voiture pour une arche de Noé.

***Le petit garçon.* — Quel train allons-nous choisir pour mes étrennes, papa ? Tu sais bien qu'il sera autant pour toi que pour moi !**

C'EST aujourd'hui Noël!

Dans la salle à manger modeste mais si propre, si gaie, qui est la pièce où se réunit la famille, le papa, la maman encore jeune et jolie, les petits se retrouvent dans cette chaude intimité, qu'on dirait ouatée d'une atmosphère de bonheur simple, où l'on entend battre les coeurs, se répondre l'un à l'autre sans échanger presque de paroles . . .

Noël! Trêve aux soucis quotidiens, un armistice dans la lutte incessante pour la vie . . .

Les enfants jouent: ils sont heureux, tout entiers à ces jouets nouveaux, ces jouets merveilleux qui contiennent un peu de mystère et de légende, les jouets qu'ils ont trouvé le matin, en se réveillant, dans les petits souliers que, selon la coutume, ils avaient soigneusement placés, avant de se mettre au lit, dans la cheminée de leur chambre.

Et Jean, le petit homme de cinq ans, fait manoeuvrer le bel avion, tandis que Lucette, quatre ans, sérieuse, fait la maman, berçant sa fille, la poupée qui parle.

Car si Noël sait qu'il faut, aux garçons, des jouets dernier cri, il n'ignore pas que, pour les petites filles, ce sont toujours les poupées qui sont les mieux accueillies . . .

Noël est un grand psychologue . . .

Et Jean dit à Lucette:

— Tu vois, mon avion, comme il marche bien . . . Le père Noël l'a apporté sûrement du paradis . . .

Et Lucette répond:

— Regarde ma fille, comme elle est belle . . . Le père Noël l'a certainement prise au pays des anges . . .

Et la maman sourit en entendant ces propos, disant au papa:

— Comme ils sont heureux nos trésors!

— Ah! oui, heureux! Où est-il le temps où nous croyions encore à l'existence du Bonhomme Noël? . . .

. . . Mais ces derniers mots n'ont pas été plutôt prononcés que de grands coups sont frappés à la porte . . .

— Qui est là? demande la maman.

Et une voix bougonne répond de l'autre côté du panneau:

— C'est moi, le père Noël!

La maman ouvre . . . et elle recule, surprise, devant le visiteur.

C'est bien le père Noël, en effet, avec sa longue barbe blanche, ses cheveux qui lui tombent sur les épaules et sa hotte, sa hotte vide maintenant des jouets qu'il a portés dans toutes les cheminées . . .

— Comment, dit-il vous ne croyez pas que j'existe, eh bien vous y croirez, dorénavant, puisque me voilà!

Les enfants ont entendu . . . D'abord, ils se sont cachés, ne sachant quel était ce visiteur, puis ils ont aperçu la grande barbe et le visage ridé par le temps, mais si bienveillant, au regard si doux du bonhomme . . .

Et Lucette sécrie:

— C'est le père Noël! . . .

Mais Jean réplique:

— Peut-être pas . . . Il n'est pas descendu par la cheminée.

Le bonhomme, cependant, les a aperçus; il les prend sur ses genoux et il leur dit:

— Oui, c'est moi! Vous me reconnaissez, vous autres, les petits . . . Ah! je suis bien fatigué! Car j'ai visité toutes les cheminées de France, cette nuit! . . .

"Je vais vous raconter tout ce que j'ai vu . . .

"Figurez-vous que je suis d'abord allé dans une belle maison, habitée par de riches personnes.

"Oh! j'ai eu bien du mal, allez, à trouver la cheminée, parce que dans les maisons neuves, il n'y en a plus . . .

"Mais quand même, on en a aménagé — pour faire semblant. Alors, c'est dans ces fausses cheminées que je dépose mes joujoux.

"Vous savez, les joujoux des petits enfants très riches, ils ressemblent beaucoup aux autres.

"Mais il m'a été très difficle de passer inaperçu dans cette maison. Il y avait un grand souper avec beaucoup de convives, un réveillon où les domestiques servaient des dindes truffées, et puis des entremets glacés, et puis de grands vins . . . Ah! ce n'était pas la crise, je vous le jure . . .

"Mais, quand même, il régnait une gaîté de bon aloi.

"Je voulais me dissimuler, mais figurez-vous qu'on me reconnut. La maîtresse de maison se leva de table pour venir me voir et elle me glissa plusieurs billets, en me disant:

"— N'oubliez pas les petits enfants pauvres, père Noël! Voyez-vous, chez nous, le coeur ne perd jamais ses droits.

"Alors, je descendis tout doucement dans une maison où tout semblait dormir.

"Les petits enfants étaient couchés sagement, mais leurs parents veillaient, de bons parents, qui parlaient de ce que Noël allait apporter à leurs petites filles et à leurs petits garçons.

"Le mari disait:

"— Nous avons bien travaillé quand même. Vois-tu, l'année a été dure, et le commerce ne donne pas de gros bénéfices, mais quoi, nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous vivons modestement, et notre travail nous suffit.

"Et puis il ne faut pas le dire trop haut, nous avons quelques sous que nous avons épargnés."

"Tant il est vrai, mes enfants, que le travail est la plus grande richesse . . .

"Et, comme j'ai vu que j'avais affaire à des gens laborieux, j'ai écouté de toutes mes oreilles pour savoir ce qu'ils désiraient pour leurs enfants, et j'ai mis dans les souliers les joujoux que ceux-ci attendaient.

"Et je repris ma route . . .

"Comme je suis curieux, j'écoutais partout ce que les parents disaient et je regardais les logis: partout j'admirais l'ordre et le soin même dans les maisons les plus modestes.

"Je me trouvai ainsi chez de modestes employés.

"Là, le papa ne gagnait pas beaucoup et la maman travaillait aussi au dehors, autant qu'elle pouvait, pour donner un peu plus de bien-être à ses deux petites filles.

"Mais je trouvai aussi la gaîté, ou du moins, la satisfaction du devoir accompli.

"La cheminée était bouchée par un poêle à feu continu et j'eus bien de la peine à arriver jusqu'aux souliers des fillettes.

"La maman était occupée à coudre . . .

"Vous ne savez pas ce qu'elle faisait cette gentille maman? Eh bien! elle finissait de coudre des robes qu'elle avait confectionnées elle-même pour ses deux filles.

"Ses yeux étaient rouges, car elle était fatiguée d'avoir veillé, mais elle n'était pas triste, au contraire.

"Elle appelait le mari qui était occupé à faire un travail supplémentaire pour ajouter un peu à son gain, et elle lui disait, en lui montrant les petites robes:

"— Regarde, père, comme nos filles vont être jolies pour Noël . . .

"Et le père, ainsi interpellé, vint embrasser sa femme en lui disant:

"— Tu est une fée, ma chère! . . ."

"Je m'enfuis alors vers la campagne.

"Je pensais:

"— Dans les maisons des paysans, je ne trouverai pas de fée . . .

"Je ne trouvai pas de fée, évidemment, mais si j'avais cru trouver la campagne endormie, je m'étais bien trompé.

"Tous les villages étaient en rumeur.

"Dans les fermes, on soupait, valets, maîtres, réunis autour des grandes tables où l'on mangeait le boudin de Noël.

"Et les bûches, les fâmeuses bûches de Noël, flambaient encore dans les grandes cheminées autour desquelles, au siècle dernier, les familles se réunissaient pour écouter les contes de la veillée racontés par les grand'mères.

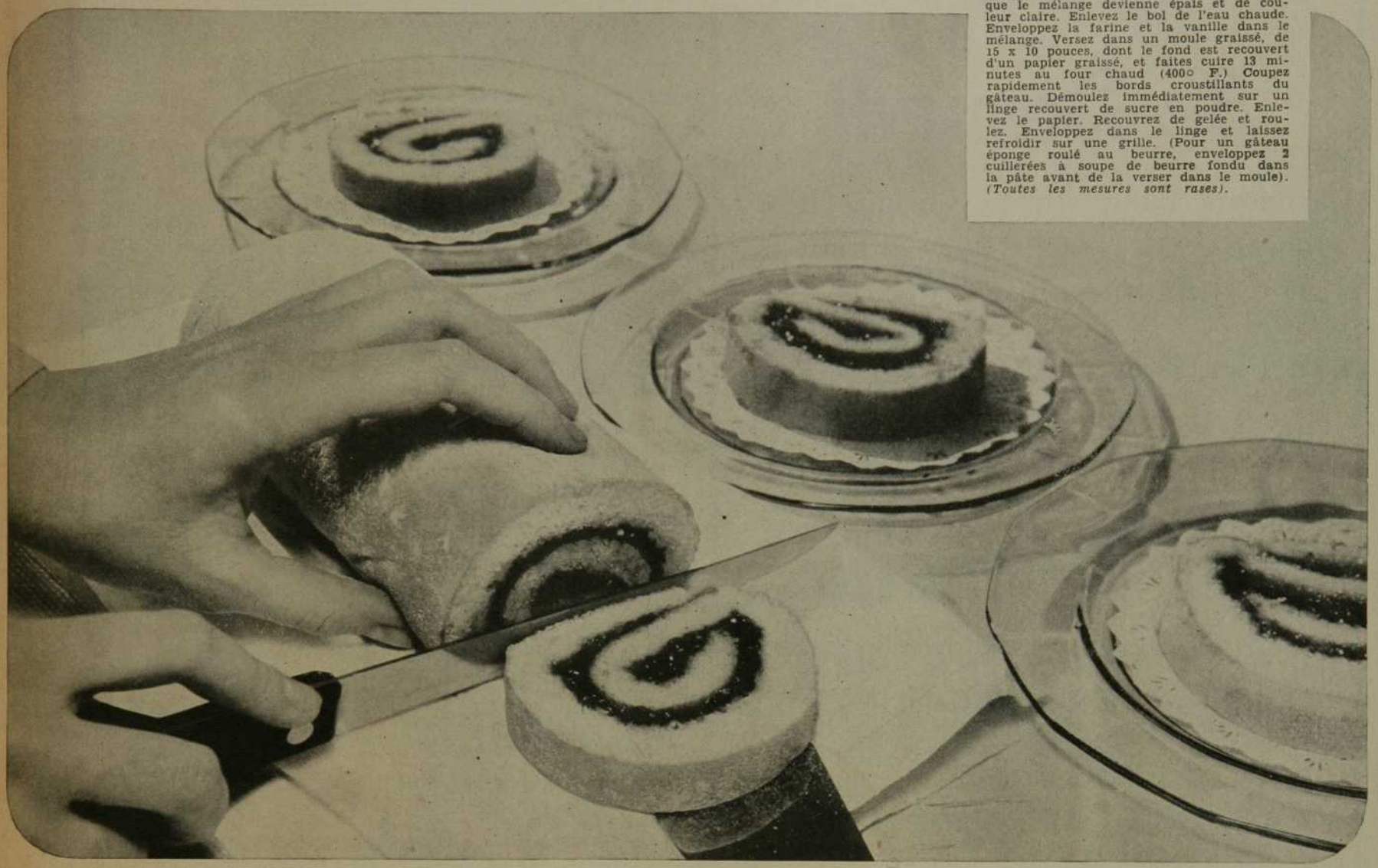
"Je me suis glissé parmi tous ces gens et j'ai réussi, sans me faire voir, à aller déposer mes cadeaux dans les sabots, de vrais sabots ceux-là, placés dans les cheminées. *(Suite à la page 56)*

Bon?... C'est merveilleux! Facile...? Absolument!

GÂTEAU ROULÉ À LA GELÉE
Vieille Mode
(4 oeufs)

¾ tasse Farine à Gâteaux Swans Down tamisée
¾ cuillerée à thé poudre à pâte
¼ cuillerée à thé sel
4 oeufs
¾ tasse sucre tamisé
1 cuillerée à thé vanille
1 tasse gelée (au choix)

Tamisez la farine une fois; mesurez-la. Mettez la poudre à pâte, le sel et les oeufs dans un bol. Placez au-dessus d'un bol plus petit contenant de l'eau chaude et battez avec un batteur d'oeufs rotatif, en ajoutant le sucre petit à petit jusqu'à ce que le mélange devienne épais et de couleur claire. Enlevez le bol de l'eau chaude. Enveloppez la farine et la vanille dans le mélange. Versez dans un moule graissé, de 15 x 10 pouces, dont le fond est recouvert d'un papier graissé, et faites cuire 13 minutes au four chaud (400° F.) Coupez rapidement les bords croustillants du gâteau. Démoulez immédiatement sur un linge recouvert de sucre en poudre. Enlevez le papier. Recouvrez de gelée et roulez. Enveloppez dans le linge et laissez refroidir sur une grille. (Pour un gâteau éponge roulé au beurre, enveloppez 2 cuillerées à soupe de beurre fondu dans la pâte avant de la verser dans le moule). *(Toutes les mesures sont rases).*



MAIS RAPPELEZ-VOUS QUE... vous ne pouvez avoir un gâteau comme celui-ci avec de la farine ordinaire!

ECOUTEZ... vous qui faites des gâteaux! Timides... audacieuses... jeunes mariées ... ménagères expérimentées... écoutez!

Avez-vous jamais désiré de pouvoir faire *vous-même* un gâteau roulé à la gelée qui soit parfait? Très bien, arrêtez de désirer! Entrez vivement dans votre cuisine — faites la recette donnée ci-dessus — *Servez-vous de Farine à Gâteaux Swans Down*, exactement comme il est indiqué. Puis...

Regardez et voyez — comme votre délicat gâteau éponge se tient parfaitement roulé! Si fin — si tendre — sans aucune crevasse! Touchez-le! Goûtez-le! Chaque tranche dorée... veloutée... légère comme une plume, vous dit: "Madame, vous êtes une fée!"

Et remerciez-en la Farine Swans Down! Vous n'obtiendrez jamais cette texture — ce gâteau éponge bien uniforme et facile à rouler — avec de la farine ordinaire.

Le secret de la Swans Down est simple! La Swans Down provient de blé spécial! De blé ayant un gluten tendre et pliable — levant rapidement sous l'influence du levain léger des pâtes à gâteaux. Très différent du gluten dur des blés ordinaires qui fournissent la farine ordinaire.

De plus, la Swans Down est 27 fois plus fine que la farine ordinaire. La Swans Down vous assure une texture plus fine dans *chaque* gâteau — gâteaux éponge, gâteaux des anges, gâteaux beurre. Elle donne à vos gâteaux, même les plus simples et les plus économiques, l'apparence et le goût de gâteaux coûteux. Essayez la Swans Down et voyez par vous-même — vous la trouverez chez votre épicier.

Les Championnes se servent de la Swans Down — la première et toujours la meilleure des farines à gâteaux! Chaque année, les gâteaux faits avec la Swans Down obtiennent le plus grand nombre de prix aux expositions, d'un océan à l'autre!

Occasion! Nouveau Réfrigérant pour Gâteaux, très utile! Voici un petit réfrigérant pour gâteaux, l'article le plus pratique que vous ayez jamais vu. C'est une grille en fil métallique, faite spécialement pour refroidir les gâteaux. Vous faites glisser le gâteau du moule sur la grille et il refroidit en très peu de temps. Ce réfrigérant pour gâteaux et un exemplaire du livre intitulé "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits" vous seront envoyés pour 25c. Ou le livre "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits" seul, sera envoyé gratuitement. Envoyez le coupon.

(Indiquez l'offre que vous préférez, nous paierons l'affranchissement)

S2F34M

SERVICE DES CONSOMMATEURS,
GENERAL FOODS LIMITED,
3510 RUE ALBERT,
ST. HENRI, MONTREAL, QUE.

☐ Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit du livre intitulé: "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits".

☐ Ci-inclus 25c pour lesquels veuillez m'envoyer le Réfrigérant pour Gâteaux décrit ci-dessus, ainsi qu'un exemplaire du livre "La Méthode Swans Down pour faire des Gâteaux Parfaits."

Nom _____

Rue _____

Ville _____

Province _____

91

• Swans Down Cake Flour •

FAITE AU CANADA

De Progrès en Progrès

Le Samedi

apporte chaque semaine quelque chose de nouveau à ses lecteurs et lectrices de plus en plus nombreux.

EN PLUS *du feuilleton*
des contes et nouvelles
des articles de toutes sortes

Le Samedi

vous donnera un BEAU ROMAN COMPLET EN DEUX NUMEROS

à partir de
LA SEMAINE PROCHAINE

Surveillez tout particulièrement *Le Samedi* du 29 décembre, en vente le 22 décembre.

Notre premier roman complet en deux numéros s'intitule :

La Chanson de l'Amour

par ROSELYNE

COUPON D'ABONNEMENT *Le Samedi*

Ci-inclus $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE CIE limitée

975, rue de Bullion. Montréal, P. Q., Canada

(Suite de la page 26)

milier et cela nous rappellera mieux notre amitié d'enfance.

— Soit, mon ami. Vous êtes venu à Paris pour affaires?

— Pour affaires, répéta-t-il, rougissant de son mensonge.

— Y êtes-vous encore pour longtemps?

— Je ne sais pas; cela dépendra de bien des choses; peut-être m'y fixerai-je.

— Ah! Mais votre père?

— Mon père est mort.

— Je l'ignorais, mon ami; je prends part à votre douleur.

— Son décès remonte à quatorze mois, un mois après que vous êtes venue la dernière fois à Longereau. Maintenant, je ne suis plus retenu par rien au pays, plus rien ne m'y attire; je suis libre d'aller où je veux et de faire ce qu'il me plaira.

— Vous jouissez d'une grande liberté, André; mais je vous connais, vous n'en abuserez pas. C'est bien gentil à vous d'avoir pensé à Marie.

— Je n'ai jamais cessé de penser à vous.

— Je le crois.

— Je garde les agréables souvenirs.

— Comment avez-vous su où je demeurais?

— C'est Charlotte Pinguet qui m'a donné votre adresse le lendemain même de mon arrivée à Paris.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir plus tôt?

— Je n'osais pas.

— Ah! Est-ce que vous voyez souvent Charlotte.

— Je l'ai vue plusieurs fois.

— Elle vous a beaucoup parlé de moi?

—Que vous êtes toujours la même, Marie, douce et bonne comme autrefois.

— André, vous évitez de répondre à ma question.

— Mais balbutia-t-il.

— Dites-moi ce que Charlotte vous a appris.

— Presque rien; ce que je sais, ce n'est pas elle qui me l'a fait connaître.

— Mais qui donc?

— Je l'ai découvert moi-même.

Elle soupira et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Marie, Marie, prononça doucement le jeune homme.

Elle se redressa.

— Ainsi dit-elle, comme accablée, vous savez tout?

— Je sais tout, et peut-être même certaines choses que vous-même ignorez encore.

— André, que voulez-vous dire?

Il se rapprocha d'elle et lui prit les mains.

—Marie, répondit-il très ému, vous souffrez, vous avez, pleuré, beaucoup pleuré, tout à l'heure vous pleuriez encore, vous n'êtes pas heureuse. Me confierez-vous votre peine, me direz-vous la cause de votre grande douleur?

— Oui, André. Hélas! je n'ai plus rien à vous cacher.

— Hier, dans l'après-midi, vous avez eu la visite de celui que vous appelez Lucien Gervois.

— Comment le savez-vous?

— Qu'importe, puisque je le sais?

— André, je vous en prie, ne me jugez pas trop sévèrement. J'étais honnête et sage, je vous le jure, lorsque j'ai connu M. Gervois; je suis devenue son amie parce que je l'aimais. Alors je travaillais, j'avais un emploi qu'il m'a fait quitter.

— Je sais cela. Ah! ne vous méprenez pas sur mes intentions, Marie; je ne suis pas ici pour m'ériger en censeur de votre conduite ; je viens à vous pour essayer de vous consoler et, s'il le faut, pour vous protéger et vous défendre.

Il sentit qu'elle pressait fiévreusement ses mains et il vit ses yeux se mouiller de larmes.

— Que s'est-il passé hier entre vous et M. Gervois, demanda-t-il.

— Il est venu m'annoncer qu'il était nommé à un poste important à Saint-Pétersbourg et qu'il était forcé de partir le soir même ; il a ajouté que nous ne devions plus nous revoir, que tout était fini entre nous.

— Enfin, c'est une rupture.

— Complète...

— Je comprends votre douleur, voilà la cause de vos larmes. Avez-vous cru au départ de M. Gervois pour Saint-Pétersbourg?

— Non.

— Vous avez eu raison, car c'est faux; cet homme, d'ailleurs, vous a odieusement trompée et constamment menti.

—Pourtant, il m'a aimée, hasarda-t-elle en manière de protestation.

— Peut-être. Dans tous les cas il vous abandonne lâchement, et je vous prouverai tout à l'heure qu'il est un misérable. Ce matin, il y a à peine une heure de cela, vous avez eu la visite de M. Simiane, ami intime de M. Gervois; venait-il de la part de son ami? Qu'avait-il à vous dire?

— Ah! c'est celui-là qui est véritablement un misérable, un lâche!

— Vous aurait-il insultée?

— Insultée, outragée, traitée comme une fille.

Le regard du jeune homme se chargea de sombres éclairs.

— Marie, dit-il sourdement, vous m'avez promis de ne me rien cacher, que vous a dit M. de Simiane?

Elle eut un moment d'hésitation, puis faisant un effort pénible:

— Sachant que tout était fini entre M. Gervois et moi, répondit-elle, M. de Simiane est venu me proposer d'être son amie, de m'entretenir.

— Oh! fit André.

— Il croyait, sans doute que j'étais de l'espèce de ces filles qui se livrent comme une marchandise.

— C'est une honte!

— M. Gervois lui a dit, prétend-il: "Je laisse Marie à qui voudra la prendre; si tu la veux, prends-la!"

— Infamie ! exclama le j eune homme rouge de colère.

— Ensuite, après une déclaration de sentiments qu'il n'a jamais éprouvés, l'homme sans coeur, sans délicatesse, le débauché a reparu: perdant toute retenue, il s'est laissé aller à des paroles injurieuses.

— Il y a de ces hommes vils avec lesquels on peut s'attendre à tout. Mais vous l'avez fièrement remis à sa place, ce joli monsieur?

— J'étais fort troublée, et je ne me rappelle plus ce que je lui ai dit. J'étais indignée de tant d'audace et d'impudence, mais aussi très accablée, et je n'ai pas trouvé en moi la force de lui répondre comme je l'aurais voulu. Il a vu, sans doute, que je

(Suite à la page 39)

EPISODE NUMERO 2

1—La conquête du Tomahawk sacré conférerait à l'Aigle d'or le titre de grand chef de la tribu.

2—Il n'aurait jamais cru que cela lui serait aussi facile. Mais il était loin de prévoir ce qui l'attendait.

3—Le Tomahawk d'or était inséré entre deux roches de la caverne. Le jeune homme l'enleva aussitôt.

4—Mais tout à coup, il fut violemment renversé par un éboulis de roches qui se détachaient de la muraille.

5—En un clin d'oeil, il disparaissait dans un grand trou noir. Mais il ne lacha pas l'objet de sa victoire.

6—Heureusement, il tomba à l'eau et ne fut pas blessé. C'était une rivière souterraine aux eaux profondes.

7—Le jeune Indien n'eut qu'à se laisser descendre au fil du courant. C'est ainsi qu'il arriva au jour.

8—Il était à travers des montagnes qu'il savait habitées par une tribu rivale. Il s'avança alors prudemment.

9—Mais au détour d'un rocher, il vit un village d'Indiens Dakotas. Il allait prendre la fuite lorsque ...

10—...il fut aperçu par les Dakotas. Il se jeta tête première dans la rivière et nagea vigoureusement.

11—Ses ennemis, qui le prenaient pour un espion, le poursuivaient. Ils se rapprochaient de plus en plus.

12—Fatigué par sa longue randonnée, l'Aigle d'or fut bientôt rejoint. Il tenta toutefois de se défendre.

13—Mais que pouvait-il contre plusieurs guerriers vigoureux ? Ceux-ci le maîtrisèrent aisément.

14—Ils ne remarquèrent pas que leur prisonnier portait un tomahawk extraordinaire dans sa ceinture.

15—L'Aigle d'or, les mains solidement liées, fut conduit devant le grand chef des Dakotas, un homme cruel.

16—Le jeune Indien ne pouvant expliquer pourquoi il se trouvait dans ce pays, fut condamné à la torture.

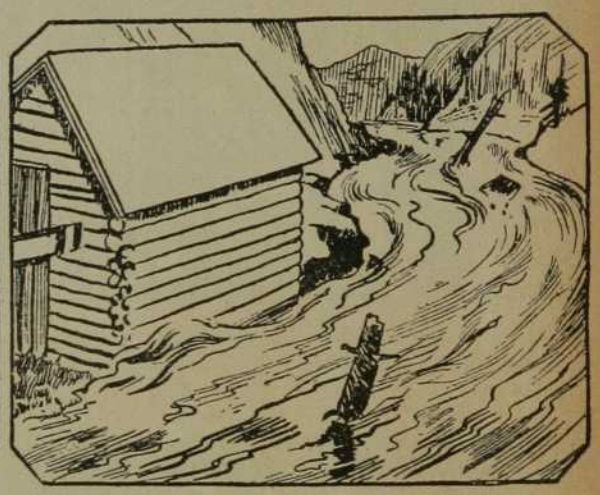
(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicœur

EPISODE NUMERO 16

1—Enfermé dans la cabane, le Capitaine se demandait ce que les bandits lui feraient. Il n'attendait aucune pitié.

2—Quelques instants plus tard, il entendit un sourd grondement. Puis des exclamations des bandits qui discutaient entre eux.



3—Par les interstices des planches mal jointes, le prisonnier vit la rivière grossir tout à coup et déborder la rive.

4—Peu solide, la cabane fut violemment secouée par le courant. La vie du Capitaine était certainement en danger.

5—Les bandits seraient vengés en voyant leur ennemi périr dans les eaux. Soudain, la cabane fut violemment démolie.

6—Heureusement le Capitaine ne fut pas blessé. Il put se cramponner à quelques planches mal jointes qui formaient un radeau.

7—Bien que sa situation fut périlleuse, il pouvait attendre du secours s'il n'y avait pas de chute sur son chemin.

8—On imagine sa joie en voyant sur la rive plusieurs policiers déguisés en cow-boys et en mineurs. Il était sauvé.

9—L'un d'eux saisit le radeau avec un lasso. Dès qu'il mit pied à terre, le Capitaine demanda un cheval.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 36)

souffrais horriblement, et il a compris qu'il n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'il a fait.

Elle poussa un long soupir et couvrit son visage de ses mains.

Un soupir d'André répondit à celui de la jeune fille.

— Marie, Marie, pauvre Marie ! prononça-t-il d'un ton douloureux.

— Voilà, reprit la désolée, voilà, pour la femme, les conséquences de la faute, elle n'a plus droit à l'estime de personne ; elle est méprisée !

— Marie, ne dites pas cela, je ne veux pas que vous disiez cela ! s'écria-t-il.

— Hélas ! André, je dis ce qui est.

— Non, non, mille fois non ! la faute est toujours un malheur ; mais dans bien des cas elle ne rend pas la femme que l'on doit plaindre, qu'on prend en pitié. Méprisée, vous ! Est-ce que je n'ai pas toujours pour vous, Marie, la même estime, la même affection ?

— Vous, André, vous avez le coeur haut placé, vous êtes généreux et bon.

—Oui, je crois être bon ; mais, Dieu merci, je ne suis pas le seul.

Elle arrêta sur le jeune homme ses yeux pleins de larmes.

— Ah ! dit-elle tristement, vous me rassureriez et me consoleriez si je pouvais l'être.

— J'espère vous rassurer et vous consoler, répliqua-t-il vivement.

Elle secoua la tête.

—Vous verrez, Marie, v ous verrez, fit-il.

Un sourire mélancolique effleura ses lèvres.

Il y eut un moment de silence.

— Marie, reprit le jeune homme, je voudrais vous adresser une question.

— Faites.

— Hier matin, vous vous êtes rendue rue du Selder.

— Comment savez-vous cela ?

— Je vous ai suivie.

— Vous m'avez suivie ! répéta-t-elle.

—Et ce n'était pas la première fois que dans la rue, je m'attachais à vos pas. Oh ! ce n'était pas pour vous espionner, pour surprendre vos secrets. N'ayant pas la hardiesse de me présenter chez vous, je vous ai suivie hors de votre demeure avec l'espoir que je trouverais l'occasion de m'approcher de vous et de vous parler. Mais par timidité et pour d'autres raisons encore, je n'ai pas osé ; ie me suis constamment tenu à une distance respectueuse. Grâce à cette réserve et au soin que je prenais de me dissimuler, j'ai pu vous suivre plusieurs fois, comme je vous l'ai dit sans que vous vous en fussiez aperçue.

— Mais pourquoi me suiviez-vous ainsi ?

— Quelque chose que j'avais à vous dire, une révélation à vous faire. J'y reviendrai tout à l'heure.

— Mon Dieu, je ne comprends pas.

— Vous ne comprendrez que trop, dans un instant. Donc, hier matin, vous êtes allée rue du Helder, vous êtes entrée dans la maison portant le numéro 12, et vous y êtes restée plus de deux heures.

— C'est vrai.

— Le docteur Abel Chevriot demeure dans cette maison, c'est lui que vous alliez voir.

— Qui donc vous a dit cela ?

— Une personne de la maison du docteur. Quand vous êtes sortie, après la consultation, je me trouvais à quelques pas de vous seulement. Vous n'aviez pas encore baissé votre voile et je pus v oir la joie qui étincelait dans vos yeux. Vous étiez rayonnante.

— Et qu'avez-vous pensé ?

— Auparavant je vous avais vue soucieuse, inquiète ; j'ai pensé que vous croyant atteinte de quelque maladie grave, vous aviez cru devoir consulter le docteur Chevriot, et que le célèbre médecin vous avait pleinement rassurée.

La jeune fille resta silencieuse.

André reprit :

— Quand vous avez fait la connaissance de M. Gervois et que vous avez ouvert l'oreille à ces belles et entraînantes paroles qu'un séducteur a toujours à la bouche, il vous a dit qu'il était chef de bureau dans une de nos grands établissements financiers.

— Oui. Eh bien ?

— Vous a-t-il nommé cet établissement ?

— Jamais.

— Il n'avait garde de le faire ; il pouvait craindre que vous ne découvrissiez qu'il vous mentait.

— André, que voulez-vous dire ?

V—REVELATIONS

Le jeune homme resta un instant silencieux comme s'il cherchait ce qu'il allait dire, puis il reprit :

— Marie, j'arrive aux choses que je voulais vous apprendre, à cette révélation que je n'ai pas osé, que je n'ai pas eu le courage de vous faire quand je vous suivais dans la rue.

"Ce qui vous arrive, c'est-à-dire la rupture qui vous a été brutalement signifiée, votre abandon, je l'avais prévu, je savais que cela devait être ; et si je vous eusse avertie comme j'en avais l'intention, peut-être auriez-vous ressenti moins violemment le coup cruel qui vous a été porté.

— André, André, mais qu'avez-vous donc à m'apprendre ?

— Marie, l'homme qui vous a séduite, l'hmme en qui vous aviez une entière confiance et que vous avez aimé, cet homme vous a toujours trompée. Il n'a jamais été chef de bureau dans un établissement financier, il n'a jamais été employé nulle part, il n'a jamais rien fait, bien qu'il eût pu, grâce à ses études, occuper un poste important dans une administration quelconque. Plusieurs carrières lui étaient ouvertes : l'armée, la magistrature, la diplomatie ; il n'est entré dans aucune. Il est de ces personnages qui croient que leur fortune leur donne le droit d'être des inutiles.

"Malheureusement, ces hommes sont nuisibles à la société à laquelle ils ne rendent aucun service.

"Oisifs, désoeuvrés, ils se jettent dans la débauche ; ce sont les joyeux viveurs de Paris. Partout le scandale les accompagne. Malheur à la pauvre fille innocente et pure qui attire leurs regards et se laisse prendre à leurs filets ; elle est perdue. La malheureuse a allumé un désir et est sacrifiée à un caprice du moment. Après une victime, une autre.

"Ils passent ces larrons d'honneur, ces pires ennemis de la famille, pour qui rien n'est sacré, qu iraillent toutes les vertus : ils passent, laissant derrière eux des larmes, des regrets, des douleurs et souvent des plaies inguérissables.

— Hélas ! soupira la jeune fille.

— Celui à qui vous vous êtes donnée, Marie, est un de ces viveurs éhontés que le monde n'a pas besoin de flétrir, car ils se flétrissent eux-mêmes. Et cependant il a pour mère une digne et noble femme, qui n'a eu qu'un tort, celui de trop aimer son fils.

"Lucien Gervois vous a trompée en tout ; il vous a caché son véritable nom.

— Que dites-vous ?

— Lucien Gervois est un nom qu'il s'est donné pour vous.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la jeune fille, ouvrant de grands yeux ahuris.

— Il ne s'appelle pas Lucien Gervois, il se nomme Maxime de Rosamont, et, depuis qu'il a perdu son père ,il y a huit ans, il porte le titre de comte.

La jeune fille se dressa comme mue par un ressort, l'oeil flamboyant.

— Est-ce bien vrai, cela, dites, est-ce bien vrai ?

— Je vous apprends la vérité, Marie.

Un tremblement nerveux secoua la jeune fille de la tête aux pieds, son visage se couvrit d'une pâleur livide et le feu de son regard s'éteignit.

— Il est plus misérable encore que je ne le pensais, gémit-elle.

Et elle retomba sur son siège comme anéantie.

— Ainsi, reprit André, après un bout de silence, vous ne vous doutiez de rien ?

— De rien, répondit-elle.

— Il avait pris ses précautions pour vous empêcher de découvrir la vérité.

— Ah ! si j'avais su, si j'avais su...

— Oui, si vous aviez su, vous auriez repoussé ses menteuses paroles d'amour avec indignation, avec mépris ; vous ne lauriez pas aimé.

— Et je ne serais pas aujourd'hui dans un abime dont mes regards épouvantés n'osent sonder la profondeur.

— Si profond qu'il soit cet abime. Marie, vous en serez retirée.

Elle secoua douloureusement la tête.

— Ne doutez pas, Marie, oh ! non, ne doutez pas ! Je vous ai dit et je vous répète que je suis venu ici pour vous protéger et, s'il le faut, pour vous défendre. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

— Oui, André, car toutes vos paroles sont celles d'un véritable ami, d'un frère.

Le jeune homme eut un doux sourire.

— Mais, acheva la jeune fille, que pouvez-vous faire pour la maheureuse Marie Sorel ?

— Ce que je peux faire pour vous ? tout tout ! s'écria-t-il avec feu.

— Hélas ! votre bonne volonté ne peut rien contre un mal sans remède.

— Nous verrons, Marie, si réellement je ne veux rien. Maintenant il faut que je vous dise p ourquoi le comte Maxime de Rosamont vous a abandonnée.

— Vous le savez ??

—Le comte vous a déclaré qu'il ne vous verrait plus, que tout était fini entre vous parce qu'il se marie mardi prochain.

(Suite à la page 41)

DECLARATION ASSERMENTEE

Une Mère de Neuf Enfants Dit Sous Serment Comment les Fruit-a-tives l'Ont Débarrassée de la Constipation et de l'Indigestion

Mme Normandin, Montréal, souffrait tellement d'indigestion que la vie lui était insupportable. Elle est maintenant tout à fait bien. Elle veut que d'autres reçoivent le même soulagement, et elle a raconté son cas sous serment afin que tous sachent que ce qu'elle dit est la vérité. Voici ses paroles:—"Après les repas, je me sentais lourde et étourdie. Je souffrais beaucoup d'indigestion. Tout ce que je mangeais formait une boule dans l'estomac et des gaz qui me donnaient des brûlements. Après avoir pris des Fruit-a-tives, je constatai que mon indigestion disparut. Je me sens maintenant vive et énergique toute la journée."

Depuis plus d'un quart de siècle, les Fruit-a-tives ont apporté un soulagement durable à des milliers d'hommes et de femmes qui souffraient d'indigestion, de constipation, etc.

Copie de la déclaration assermentée de Mme Normandin sera adressée sur demande. Ecrivez à Fruitatives Limited, Ottawa, Canada.

FRUIT-A-TIVES—25c et 50c PARTOUT

FEMMES MALADES

Vous résigner à souffrir ne vous profitera en rien car la maladie fera des progrès qui vous forceront à recourir à une opération coûteuse et souvent fatale. N'est-il pas plus sage d'employer sans tarder les PILULES FEMOL qui depuis plus d'un quart de siècle ont assuré la santé à des milliers de femmes malades.

Procurez-vous en une boîte aujourd'hui même. En vente partout $1.00 la boîte de 60 pilules.

INSTITUT GAZO (S.A.)
Place Royale—Montréal.

PILULES FEMOL

UNE BELLE TAILLE

AUX LIGNES HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous ? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

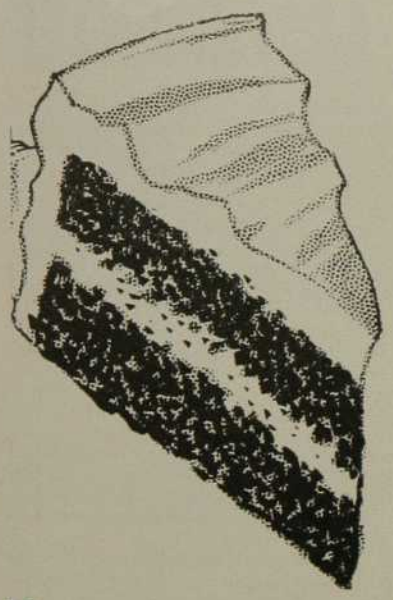
vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Agents
SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

Ayez toujours du Liniment Egyptien Douglas à l'écurie, pour usage immédiat. Enlève les excroissances de chair et les inflammations, le « crapaud » des sabots et l'infection des pis de vaches.



Plus d'Incertitude dans la Préparation des Pâtes

La meilleure manière de soigner votre réputation de pâtissière est encore d'employer la Farine Préparée Brodie XXX.

Vous avez là, en effet, une farine qui contient les trois ingrédients importants, poudre à pâte, soude et sel — toujours difficiles à mesurer — dans les proportions strictement voulues pour faire des gâteaux, galettes et croûtes de tartes légères et de bon goût. Ne préparez plus vos pâtes au hasard et économisez du temps en employant la Farine Préparée Brodie XXX. Dans toutes les bonnes épiceries.

Faites venir nos bonnes recettes, expédiées gratis sur votre simple demande.

FARINE PRÉPARÉE XXX BRODIE

Bas de soie gratis

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de soie façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury, Montréal

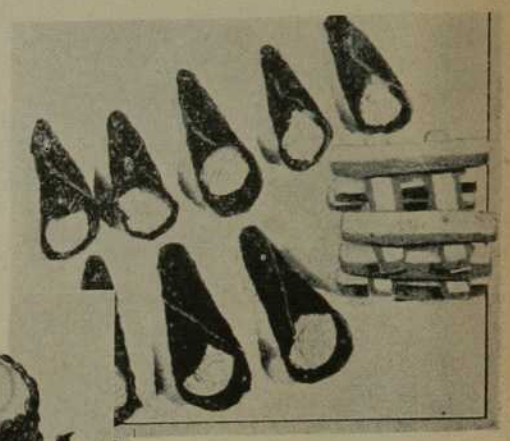
La CUISINE des FETES

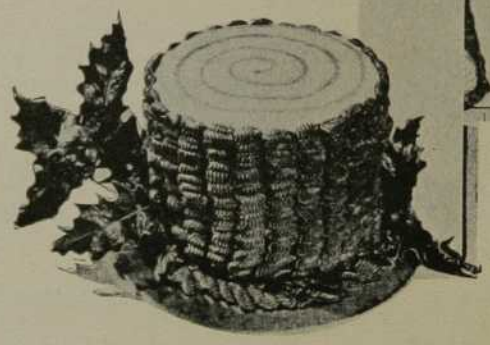
BUCHE DE NOEL

Battez le beurre et le sucre en crème. Tamisez la farine, la poudre à pâte et une pincée de sel. Battez bien les oeufs et ajoutez-les, alternativement avec la farine, au beurre et au sucre battus en crème, puis incorporez aux écorces d'orange et de citron. Versez dans un moule à gâteau rond doublé de deux épaisseurs de papier graissé. Faites cuire à four modéré pendant 1 heure ½. Puis retirez du fourneau. Enlevez le papier, laissez-le refroidir et enlevez-en un morceau sur le dessus pour faire une suface bien unie. Préparez un glaçage à l'eau et au sucre que vous étendrez sur le dessus. Avec le tube à décorer ordinaire vous disposez du glaçage sur le dessus de manière à imiter les veines d'un tronc d'arbre.

Vous faites ensuite votre chocolat pour en recouvrir votre gâteau, tel que vous le voyez sur notre illustration.

6 onces de farine
1 c. à thé de poudre à pâte
Sucre à glacer, beurre et cacao pour le glaçage
6 onces de cassonade
Ecorce râpée d'une orange
3 oeufs
6 onces de beurre
Ecorce râpée d'un citron
2 onces de farine de maïs





N'oubliez pas d'inclure, parmi les bonnes choses que vous ferez à Noël, des doigts de dame et des gaufres à la crème.

PATE D'ABATIS DE VOLAILLE

Préparez les abatis et mettez-les dans une casserole. Ajoutez un oignon pelé, des grains de poivre et une branche de persil. Recouvrez d'eau froide et amenez à ébullition. Mettez une pincée de sel, recouvrez et laissez mijoter 2 heures. Retirez et laissez refroidir. Couvrez le fond d'un plat à tarte beurré de petits morceaux de steak enfarinés. Ajoutez le bouillon des abatis et assaisonnez. Recouvrez le plat de pâte de la manière habituelle. Passez le dessus à l'oeuf battu. Faites cuire à four vif pendant 1 h. ½. Servez avec pommes en purée et choux de Bruxelles. Assez pour cinq personnes.

TOMATES CUITES FARCIES DE MAIS

Vous connaissez certainement une bonne recette de tomates farcies. Celle-ci requiert des tomates de grosseur moyenne, de la crème, de la chapelure frite, un oeuf, du blé-d'Inde, du lait et comme assaisonnement: sel, sucre et paprika.

FAVEURS POUR LA TABLE DE NOEL

La table de Noël serait incomplète sans les faveurs. On peut les faire facilement et à peu de frais. Il en est une spécialement appelée *Faveur Trois-Dans-Une* qui peut être faite d'étincelante Cellophane et servir de support pour les cartes de convives, de chapeau de boutonnière ou parure de robe.

On peut employer une couleur s'harmonisant aux autres décorations de la salle à manger. Pour le chapeau qui forme la robe de la poupée, coupez une pièce de Cellophane dix pouces de largeur par 24 pouces de longueur. Collez les deux extrémités de 10 pouces ensemble et pliez un des côtés de 24 pouces sur 1½ pouce pour former le rebord du chapeau.

Prenez ensuite le côté non replié de 24 pouces, plissez par le haut, tenez-le solidement entre les doigts et attachez-le avec un fil métallique recouvert, coupé environ 10 pouces de longueur. Tirez les bouts du fil à peu près deux pouces pour former une longueur suffisante à attacher la tête de la poupée. La tête de la poupée peut être coupée d'images de magazines, montées sur du carton, ou encore de petites têtes gommées qui se vendent dans les rayons de papeterie. Si on se sert de ces dernières collez-en deux ensemble en mettant le fil métallique entre elles.

Pour le chapeau de la poupée, coupez une pièce de Cellophane 4 pouces par 3½ pouces ensemble et relevez ensuite le petit rebord de ¾ de pouce. Plissez maintenant l'autre bout et attachez-le avec du fil métallique. Pour le jabot du cou, coupez une bande de Cellophane de 2½ pouces de largeur par 18 pouces de longueur. Repliez cette bande sur la longueur et plissez sur une aiguille à tricoter. Glissez ensuite un court bout de fil métallique entre la bande et nouez solidement autour du cou de la poupée.

La décoration du chapeau de la poupée est faite d'une bande de Cellophane de 7½ pouces par 1¼ pouce. Plissez sur la longueur et attachez dans le haut du chapeau de la même manière que le jabot. La carte de convive est coupée de mince carton selon la forme désirée. Le nom de l'invité est écrit sur la carte qui est placée sur le rebord en avant du chapeau de la poupée.

Cette faveur sera grandement appréciée de vos invités et peut servir en plusieurs

occasions. Vous pouvez vous procurer le matériel nécessaire chez votre marchand de papeterie.

(Suite de la page 39)

— Il se marie! Cette pensée m'est venue.

— En cherchant à vous expliquer sa conduite envers vous.

La jeune fille hocha la tête et essuya son visage couvert de sueur et de larmes. André reprit:

— Le comte de Rosamont, pressé par sa mère et d'autr es personnes de sa famille, qui voulaient à tout prix mettre une digue à ses débordements, le comte de Rosamont épouse Mlle Louise de Noyons, vieux nom dont la noblesse, dit l'armorial de France, remonte à Philippe-Auguste.

"Mlle Louise de Noyons a vingt-deux ans elle est assez jolie et a la distinction des femmes de sa race. Le comte de Rosamont l'aime-t-il ? Je n'en sais rien. Il pourrait bien n'y avoir là qu'un mariage de convenance.

"Mlle Louise de Noyons avait d'abord voulu entrer en religion; mais elle ne voulait pas cela bien énergiquement, puisqu'elle a tout à coup changé d'idées. Peut-être la chaleur des regards du comte Maxime a-t-elle fait fondre s on désir de se donner à la vie religieuse. En effet, on dit que Mlle de Noyons est fort éprise du comte de Rosamont.

"Le comte a une fortune personnelle évaluée à deux millions et la fortune de la comtesse, sa mère, est plus considérable encore. Quant au marquis de Noyons, il doit être inmmensément riche puisqu'il donne à sa fille une dot d'un million et demi.

"La semaine dernière, le marquis a donné une grande fête en son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain. C'était la signature du contrat.

"Après-demain, lundi, à deux heures de l'après-midi, aura lieu le mariage civil, et le lendemain, comme je viens de vous le dire, la bénédicction nuptiale sera donnée aux époux à Sainte-Clotilde, la nouvelle église.

"Après la cérémonie, il y aura réceptiton ouverte et lunch à l'hôtel du marquis. Le soir même les époux partiront pour la Suisse et se rendront ensuite en Autriche et en Allemagne. A moins que quelque chose d'imprévu ne les arrte en route, ils disent voyager jusqu'à la fin de septembre.

— Vous êtes bien renseigné, André, soupira la jeune fille.

Il ébaucha un sourire.

— Mais, André, comment avez-vous pu savoir tout cela?

— Je voulais savoir, Marie, et j'ai employé les moyens nécessaires.

— Et sans vous, mon ami, je ne saurais rien, je n'aurais peut-être jamais rien su.

— C'est possible, cette ville de Paris est si grande.

La jeune fille hocha de nouveau la tête en murmurant:

— Il se marie ! C'est bien, qu'il soit heureux! Moi, résignée à mon sort, je souffrirai!

— Non, non, Marie, répliqua vivement le jeune homme, vous ne souffrirez pas!

Elle le regarda fixement.

— Ah! André, fit-elle, si vous saviez...

Et elle éclata en sanglots déchirants.

— Marie, vous oublierez, cet homme, vous cesserez de l'aimer.

— Oui, je le crois, car l'amour doit s'éteindre lorsqu'il n'est plus vivifié par l'estime. Mais, mais...

Ses sanglots redoublèrent.

Le jeune homme s'agenouilla devant elle et, s'emparant de ses mains:

— Marie, chère Marie, dit-il d'une voix vibrante d'émotion, écoutez-moi: Je vous aime, je vous aime! Oh! ce n'est pas une affection ordinaire que j'ai conçue pour vous; c'est un sentiment plus tendre et en même temps plus puissant, plus absolu que l'affection d'un ami. Il me semble que l'année même de votre première communion, ce que j'éprouve aujourd'hui était déjà dans mon coeur. Ce sentiment, dont je savoure la douceur exquise, s'est développé et, constamment, a grandi, grandi.

"Je vous aime, Marie, et je ne saurais pas bien vous dire comme je vous aime. Je voudrais ne faire qu'un avec vous, souffrir de vos souffrances, avoir toutes vos douleurs, et si vous deviez mourir, mourir avec vous. A ce moment, près de vous, vous tenant enveloppée dans mon regard, il me semble que mon être tout entier se fond dans des délices infinis.

"Oh! oui, Marie, je vous aime, je vous aime bien, de toutes les forces de mon coeur, de toute la puissance de mon âme, comme vous méritez d'être aimée! A l'amitié d'enfance a succédé l'amour. Cela devait être. Tout jeunes nous nous aimions tant! C'est l'amour, Marie, c'est l'amour qui m'a révélé toutes les délicatesses qui sont en vous, qui m'a fait voir toutes vos perfections et m'a fait connaître moi-même. C'est l'amour qui a mis en moi tout ce que le coeur d'un homme peut avoir de dévouement, de tendresse et d'idolâtrie pour la femme aimée, adorée!

D'un mouvement brusque, comme effrayée, elle retira ses mains qu'il pressait dans les siennes, et s'écria:

— André, taisez-vous, je ne veux pas que vous me parliez ainsi!

— Marie, répondit tristement le jeune homme, vous ai-je donc offensée en vous faisant connaitre un secret que mon coeur ne pouvait plus garder, en prononçant des paroles qui me brûlaient les lèvres?

— Vous ne m'avez pas offensée ; mais pourquoi jeter à mes oreilles des paroles que je ne dois pas entendre?

— Mais je vous aime!

— Des paroles que je ne dois pas entendre, reprit-elle, et qui peuvent me faire douter de la sincérité de votre amitié.

— Mais, alors, Marie, vous n'avez donc pas confiance en moi?

— Ah! répondit-elle avec un accent de douleur profonde, je ne sais plus si je dois avoir encore confiance en quelqu'un.

— Mon Dieu, mais quelle est donc votre pensée? Et comment donc avez-vous interprété mes paroles ? Ah! je crois comprendre !... De grâce, Marie, ne voyez pas en m oi un homme pareil à celui qui est venu chez vous ce matin.

"J'ai droit à votre confiance et je vous la demande entière; vous saurez tout à l'heure si j'en suis digne et vous jugerez de ma sincérité. Je vous en prie, ne soyez pas dure pour moi; ce que vous venez de dire m'a navré et j'ai senti que mon coeur, qui ne bat que pour vous, allait se briser.

VOUS POUVEZ TOUJOURS VOUS FIER A LA "MAGIC"!

GATEAU MARIGOLD

—appétissant à voir et simple à faire!

Défaites en crème ½ tasse shortening; incorporez en battant lentement 1¼ tasse sucre. Ajoutez les jaunes bien battus de 3 oeufs et mélangez en battant. Ajoutez 1 c. à thé vanille. Tamisez 2¼ tasses farine à pâtisserie (ou 2 tasses farine à pain) avec 3 c. à thé Poudre "Magic" et ¼ c. à thé sel. Ajoutez au premier mélange, alternant avec ⅔ tasse lait. Incorporez les blancs d'oeufs battus ferme. Cuisez à four modéré (375° F.) environ 25 min. dans 3 moules à gâteau graissés. Refroidissez. Etendez garniture entre les étages. Couvrez dessus et côtés de Givre 7-Minutes (p. 14, nouveau Livre de Cuisine "Magic"). Décorez de tranches de bananes.

GARNITURE AU CITRON:

Mélangez 3 c. à soupe cornstarch avec ½ tasse sucre. Ajoutez ½ tasse eau. Cuisez au bain-marie jusqu'à épaississement, brassant constamment. Ajoutez 1 jaune d'oeuf battu. Cuisez encore 2 minutes et retirez du feu. Ajoutez 2 c. à soupe jus de citron, l'écorce râpée de ½ citron et 1 c. à soupe beurre. Laissez refroidir. Etendez sur le gâteau. Ajoutez 1 couche de tranches minces de bananes et recouvrez-les également avec un peu plus de la garniture.

VOUS ne pouvez faire un bon gâteau si vous n'employez pas de bons ingrédients. La poudre à pâte surtout est importante.

Une poudre à pâte inférieure donne forcément un gâteau médiocre. Elle vous expose même à la perte totale de tous vos autres ingrédients. C'est pour cela qu'il est de bonne économie de toujours exiger la "MAGIC"—la poudre sur laquelle on peut *se fier* et que les plus grandes autorités culinaires au Canada emploient et recommandent.

Avec la "Magic," vous avez la certitude d'obtenir des résultats satisfaisants. Sa qualité supérieure ne varie jamais.

Cela ne vaut guère la peine de risquer de perdre pour 35 à 60 sous de bons ingrédients à gâteau à seule fin d'épargner quelques sous sur une boîte de poudre à pâte douteuse. Pour être certaine, cuisez avec la "Magic." Elle coûte *moins de 1c par cuisson* et vous assure des résultats supérieurs. Commandez-en une boîte chez l'épicier.

FABRIQUEE AU CANADA

Tested and Approved by Chatelaine Institute Chatelaine Magazine

"NE CONTIENT PAS D'ALUN"—Cette déclaration sur chaque boite est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.

POUR CUIRE A LA MAISON, vous voudrez avoir le nouveau Livre de Cuisine "Magic." Vous y trouverez des recettes pratiques et éprouvées de délicieux gâteaux et autres pâtisseries exquises. Postez ce coupon.

GILLETT PRODUCTS, Fraser Avenue, Toronto 2 LS-12

Veuillez m'envoyer un exemplaire *gratuit* de votre fameux Livre de Cuisine "MAGIC."

Nom_____

Rue_____

Ville_____ Prov._____

GIN de KUYPER

1.00 la bouteille de 10 onces
2.30 la bouteille de 26 onces

"CETTE RÉELLE SAVEUR DE HOLLANDE"

3.30 la bouteille de 40 onces

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, DISTILLATEURS Rotterdam, Hollande.

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Pour préparer des plats appétissants et sains pour bébés et malades

LA GÉLATINE en poudre instantanée

Cox

Fabriquée en Ecosse

MEDICAMENT TOUJOURS PRET.— Vous n'avez pas besoin de médecin pour les maux ordinaires si vous avez à la main une bouteille d'Huile Eclectrique du Dr Thomas. Pour la toux, les rhumes, gorge sensible, troubles pulmonaires elle est inestimable pour les écorchures, brûlures, meurtrissures, foulures, elle est insurpassée tandis que pour les coupures, points douloureux et toutes choses semblables, elle est un guérisseur non douteux. Elle n'a pas besoin d'autre témoignage que son usage et satisfera chacun par son efficacité.

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER

la guitare hawaienne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaienne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251-S RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

"Marie, si vous m'enlevez mon courage, je ne pourrais plus parler, et cependant il faut que je parle, j'ai tant de choses à vous dire... Voulez-vous m'entendre?

— Je vous écoute, André.

— Vous m'avez demandé ce qui m'avait amené à Paris, et j'ai répondu évasivement à cette question. Eh bien, c'est pour vous, Marie, pour vous seule que je suis venu à Paris.

— Pour moi?

— Oui, Marie. Quand j'eus appris dans quelle situation vous vous trouviez, si je n'avais pas eu pour vous un amour que rien ne peut briser, ni même altérer, si, enfin, je ne vous avais plus estimée, je serais reparti immédiatement pour Longereau et ne me serais plus occupé de vous. Je suis resté, n'ayant qu'une pensée : vous venir en aide, à l'heure où vous auauriez besoin dun ami sûr et dévoué.

"Alors, Marie, vous étiez heureuse; mais je pressentais que le malheur pouvait vous menacer, je sentais son approche et, sans cesse, je veillais sur vous, prêt à intervenir et à vous crier: Je suis là, rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre!

"Mes pressentiments ne m'ont jamais trompé et vous le voyez, marie, je suis auprès de vous.

— Hélas! André, vous ne pouvez rien.

Mais si, mais si, je peux beaucoup, au contraire.

— Vous obéissez en ce moment à un sentiment généreux, malheureusement...

— J'obéis à la voix de mon coeur qui parle éloquemment, l'interrompit-il, j'obéis à un besoin absolu de mon âme.

— André...

— Je vous en prie, laissez-moi parler. Dans les premières années de notre enfance, nous nous aimions comme soeur et frère. Mais n'étiez-vous pas un peu ma petite soeur? Ma mère étant morte en me mettant au monde, ce fut votre mère qui me donna son lait, qui m'éleva. Mon frère de lait mourut et je devins pendant plusieurs années l'unique enfant de Claudine Sorel.

"Quand vous vintes au monde, Marie, j'étais déjà grand, j'avais huit ans. Je ne puis me rappeler sans émotion la grande joie que votre naissance causa à votre mère; cette joie, je la partageai; j'étais si heureux d'avoir une petite soeur! Car jusqu'au jour où j'entrai au lycée de Dijon et même après, je ne vous appelais pas autrement que ma petite soeur.

"La maison de mon père n'était qu'à quelques pas de celle de vos parents et j'étais plus souvent chez maman Sorel que chez mon père. Je jouais avec vous, et vous ne parliez pas encore que déjà je vous faisais rire aux éclats. Quand vous pleuriez, je mettais tout en oeuvre pour calmer vos petits chagrins; je vous berçais pour vous endormir. Q uede fois ne vous ai-je pas portée dans mes bras! Je vous ai aidée à balbutier les premiers mots. Ah! Marie, comme je vous aimais déjà!

"Vous grandissiez. Lorsque j'arrivais chez votre mère, vous accouriez vers moi, me tendant vos petits bras; je vous prenais dans les miens, et avec des petits cris joyeux, vos douces lèvres roses se collaient sur mes joues.

"Voilà mes souvenirs, Marie, que pour rien au monde je ne voudrais oublier.

"Plus tard, vous souvenez-vous de nos longues courses dans les champs et à travers la prairie; de nos jeux innocents sur les bords fleuris de l'Armançon ; des fleurs champêtres que nous cueillions ensemble pour en faire un gros bouquet que vous aviez peine à porter dans vos bras?

— Je me souviens de cela, André.

— Vous aviez six ans, puis sept ans, puis huit ans. Moi, j'étais lycéen, à la veille de devenir bachelier. Vous souvenez-vous aussi, Marie, des baisers que nous échangions sur les étroits sentiers, au miieu des grands blés mûrs?

Elle répondit par un mouvement de tête.

— Eh bien, Marie, reprit-il, le jeune garçon a toujours ressenti dans son coeur la douceur des baisers donnés par la fillette.

"Le jour de votre première communion, je me trouvai à Longereau. J'étais étudiant en droit, je prenais mes inscriptions et travaillais ferme. Votre mère demanda à mon père de me permettre d'assister, le soir, au repas de famille donné en votre honneur ; la permission fut accordée et j'eus le bonheur de passer cette joyeuse soirée assis à côté de vous. Vous n'étiez plus une gamine, Marie, vous étiez une jeune fille, et il me semblait que votre robe blanche était celle d'une mariée... Ah! comme déjà vous étiez belle!

"Je sortis de votre maison, ce jour-là, avec une impression qui ne devait plus s'effacer. Je vous revis aux vacances et encore aux vacances les deux années suivantes. Mon père, alors, prit ombrage de l'affection que je vous témoignais, de la familiarité qui existait entre nous et me défendit, sour peine d'encourir son courroux, d'avoir encore avec vous ces relations amicales qui m'avaient été si précieuses, si chères.

"Vous avez connu mon père, vous savez s'il était impérieux, dur souvent, et combien, en tout, il était absolu. A moins d'entrer à l'état de révolte uverte, ce qui n'était pas dans mon caractère, il fallait me soumettre à la volonté paternelle.

"Mais mon père n'avait plus rien à me défendre. Il était trop tard, il ne pouvait plus empêcher ce qu'il redoutait. J'avais fait l'analyse de mes sentiments et facilement découvert que mon coeur ne m'appartenait plus; je vous l'avais donné. J'étais à vous pour la vie et je sentais bien que nulle puissance au monde ne pourrait rompre le lien qui m'unissait à vous.

"Vous aviez eu la douleur de perdre votre père. Quand un nouveau malheur vous frappa dans la perte de votre mère, j'étais chez un avoué à Dijon, apprenant les règles tortueuses de la chicane. Je ne fus instruit de la mort de maman Claudine que beaucoup plus tard, de sorte que, à ce douloureux moment, je ne pus ni vous voir, ni vous adresser une parole de consolation.

"Et cependant, au milieu des paperasses nauséabondes de mon avoué, c'était à vous, Marie, à vous que je pensais sans cesse.

"Quand je vins à Longereau, votre tante était venue chercher l'orpheline, vous étiez partie pour Paris, et j'appris que votre maison et les quelques champs que vous possédiez avaient été vendus.

Oh! comme, dès ce moment, j'aurais voulu pouvoir me rapprocher de vous! Mais mon père, mon terrible père était là. Et puis, vous étiez si jeune encore ! Et, d'ailleurs, quand même je serais venu alors habiter à Paris, qu'aurais-je pu faire? Il fallait me résigner à une séparation momentanée.

"Je vous ai revue l'année dernière quand vous êtes venue à Longereau pour toucher de l'argent chez le notaire.

— Quoi, vous étiez à Longereau à cette époque?

— Oui, et gardé à vue par mon père à cause de votre présence dans le pays. Il avait deviné mon amour et craignait sérieusement que je me laissasse aller à quelque coup de tête.

"C'est derrière les persiennes d'une fenêtre que trois fois dans la journée je vous vis passer dans la rue.

"Ce que j'éprouvai, je ne saurais vous le dire; tout mon sang bouillonnait dans mes veines, mon coeur voulait s'échapper de ma poitrine pour s'élancer vers vous, j'étais comme fou. Et je restais cloué derrière cette persienne, ne voulant pas braver la colère de mon père, ne voulant pas, surtout, faire un éclat qui aurait pu tourner contre vous.

"Entrepreneur de travaux pubics, ayant travaillé plus de vingt ans, mon père avait acquis une belle aisance ; mais il parlait plus de ses déboires, de ses revers, de ses pertes que de ce qu'il avait gagné; de sorte qu'on ignorait absolument quelle pouvait être sa fortune.

"Un de ses oncles, également entrepreneur de travaux publics, résidant en Egypte depuis de longues années, était mort instituant mon père son légataire universel. Mon père recueillit l'héritage; mais il n'a jamais dit, ni à moi, ni à personne, de quelle somme cet héritage était venu augmenter sa fortune personnelle.

"C'est seulement après sa mort, lorsque je fus obligé de m'occuper de ses affaires devenues les miennes que je connus le chiffre exact de sa fortune. Ce chiffre m'étourdit, je ne pouvais y croire. Vous devez comprendre ma surprise, ma stupéfaction, Marie; vous avez vu vivre mon père modestement, mesquinement, presque en avare, et il possédait une fortune très considérable.

VI—AMOUR ET BONTE

La jeune fille, qui avait écouté avec intérêt, la tête inclinée, se redressa lentement.

— Vous êtes riche, André, dit-elle, j'en suis heureuse pour vous; vous êtes généreux, vous êtes bon, vous ne méprisez pas les petits et vous compatissez aux souffrances des autres ; cette fois, l'aveugle fortune est tombbée en d'excellentes mains; vous pourrez faire beaucoup de bien.

— Autant que cela me sera possible Mais, pour moi, qu'est-ce que c'est que la fortune? Peu de chose, je dirai même rien, si elle ne peut me donner le bonheur auquel j'aspire. Marie, mon plus vif désir est de partager cette fortune avec vous, je la mets à vos pieds.

Elle se méprit encore sur les intentions du jeune homme.

— Ah répliqua-t-elle avec une sorte d'aigreur, les hommes sont tous les mêmes, et les meilleurs oublient le respect qu'ils doivent à la femme, même à une femme comme moi. Pour eux l'argent est tout, l'argent peut tout. L'argent, l'argent! Les hommes s'imaginent que rien ne saurait résister à la puissance de l'argent, de l'or. Et vous, André, ajouta-t-elle amèrement, vous me croyez une de ces filles vénales dont la conscience s'endort aux miroitements du luxe et qui foulent aux pieds leurs sentiments et leurs croyances. Il est vrai que dans ma déplorable situation je dois m'attendre à tout et que j'ai perdu le droit de me montrer indignée.

— Marie, Marie, s'écria le jeune homme, les yeux pleins de larmes, c'est un fer rouge que vous enfoncez dans mon coeur. Est-il possible, mon Dieu, que vous pensiez que je viens vous proposer d'être mon amie ? Vous, mon amie! Oh! non, oh! non! C'est mon nom que je vous offre, Marie, et je m'agenouille de nouveau devant vous pour vous supplier de devenir ma femme.

Il était agenouillé, courbé, le visage sur les genoux de la jeune fille.

— Votre femme, moi! exclama-t-elle éperdue.

— Oui, oui, ma femme, la compagne de ma vie que je me suis depuis longtemps choisie.

— André, vus perdez la raison.

— Rien, en ce moment, ne me trouble l'esprit, Marie; si je devenais fou, fou de douleur et de désespoir, c'est que vous me repousseriez.

— André, relevez-vous ; je suis honteuse et je souffre cruellement de vous voir dans cette position.

Il obéit.

— Mais, malheureux, reprit-elle, à quelle étrange suggestion obéissez-vous donc?

— Je vous aime, Marie, et je n'obéis qu'à mon coeur.

— Et vous voulez m'épouser, moi !

— Oui, car je veux avoir le droit de vous protéger, car je veux que vous ayez tout le bonheur que vous méritez.

— Je suis indigne de vous!

— Non, non!

— André, à Longereau je n'avais que mon honnêteté et ma sagesse, mais j'avais cela. Aujourd'hui je n'ai plus rien. Je suis flétrie, souillée!

— Je vous aime, je vous aime, Marie, et votre malheur me fera vous aimer plus encore, si c'est possible.

Il pleurait à chaudes larmes.

— André, mon ami, revenez à vous, réfléchissez: ce que vous voulez est impossible.

— Quand il s'agit de vous, tout est possible pour moi.

— Non, vous ne pouvez pas épouser une femme qui a été l'amie d'un autre.

— Vous ne lui appartenez plus, à cet autre.

— André, je l'ai aimé.

— Oui, vous l'avez aimé et peut-être l'aimez-vous encore.

— Hélas!

— Mais je saurai le chasser de votre coeur et de votre pensée. Voyez-vous, je vous entourerai d'une sollicitude si grande, d'une si vive tendresse, que votre coeur ne pourra rester fermé longtemps à tant d'amour et de dévouement: vous m'aimerez!

— Je ne peux plus aimer, André, je n'ai plus le droit d'aimer.

— Ah! ne dites pas cela!

— Anlré, ce n'est pas un coeur brisé comme le mien qui peut répondre aux battements du vôtre; c'est une jeune fille chaste, immaculée, au coeur pur que vous devez aimer et prendre pour compagne. Je pense plus à votre avenir que vous-même, mon ami d'enfance, et croyez-le, j'ai grand souci de votre considération, de votre honneur. Il vous faut renoncer à votre projet.

— Jamais!

— Encore une fois, je ne p eux pas être votre femme.

— Dites que vous ne voulez pas.

— Si, je ne veux pas.

Le jeune homme tressaillit violemment, devint très pâle et porta ses deux mains à son coeur.

— Marie, dit-il d'une voix éteinte, vous me tuez!

— André, mon ami, ce que je veux, surtout, c'est vous sauver vous-même, c'est que vous ne vous laissiez pas aller à un entrainement fatal. Songez un peu plus à ce que vous êtes et voyez mieux ce que je suis. Les jeunes filles honnêtes ne manquent pas; vous trouverez facilement celle qui sera vraiment digne de votre amour celle qui sera fière de porter votre nom et aura le droit d'être heureuse auprès de vous.

— Pour moi, répondit-il d'une voix oppressée, il n'y a qu'une seule femme au monde, vous. Les autres, je ne les regarde pas, je ne les vois pas. Ecoutez, Marie, écoutez ce que je vais vous dire: Je suis entré ici ayant des idées bien arrêtées, avec une résolution fermement prise. Si j'ai quelque chose de la nature de mon père, c'est la volonté; rien ne peut la faire fléchir.

"Avant de venir vous trouver, j'avais tout examiné, tout calculé, tout décidé. Elle m'ouvrira le ciel ou fera de moi un désespéré, me suis-je dit, si elle me repousse, je n'aurai plus qu'à mourir. Et la pensée du suicide ne m'a pas fait rembler.

— Malheureux!

— Je vous l'ai dit, Marie, je suis résolu. N'ayant plus l'espoir du bonheur rêvé et ardemment désiré, que ferais-je de la vie? Elle me serait à charge et je la prendrais en dégoût. Si je dois vivre pour souffrir, je n'ai pas besin de vivre La vie n'a de charme que pour les heureux. Le désespéré, celui qui voit son avenir brusquement formé, meurt sans regret. Moi, Marie, froidement, disant à la vie : "Je ne veux plus de toi", je me coucherai dans la tombe en prononçant une dernière fois votre nom adoré.

Le jeune homme avait parlé avec calme et avec un accent qui avait fait frissonner la jeune fille.

— André s'écria-t-elle, vous ne parlez pas sérieusement, n'est-ce pas ? vous ne feriez pas une chose pareille?

(A suivre dans le prochain No)

LE BAUME PERSAN plaît particulièrement à la femme élégante. Stimulant la peau, assouplissant sa texture, il crée et conserve le teint d'un charme exquis. D'une odeur agréable. D'usage agréable et rafraîchissant. Spécialement recommandé pour calmer et dissiper la rugosité et l'irritation. Protège et relève le teint le plus délicat, lui donne un charme d'éternelle jeunesse. Le Baume Persan est l'article de toilette indispensable.

Venez célébrer gaiement

NOEL et le JOUR DE L'AN

à QUÉBEC cette Année

● **Le temps des Fêtes prend un cachet tout spécial dans le cadre pittoresque et historique de la vieille capitale. Une atmosphère de gaieté et d'entrain règne pendant cette période de réjouissances dans la somptueuse enceinte du Château Frontenac, où des visiteurs de partout se réunissent pour célébrer la Noël et la venue de l'an neuf.**

● **L'administration du Château Frontenac fait des préparatifs élaborés pour la circonstance. Rien n'est négligé pour rendre le séjour à l'hôtel aussi agréable et varié que possible: cuisine exquise et abondante, musique, danse, chansons, réveillons, joyeux carillons — tout contribue à créer une ambiance de gaieté et de cordialité dans l'enceinte du Château.**

● **Les sports d'hiver contribueront aussi à occuper agréablement le temps — la patinoire et la glissoire de la Terrasse seront ouvertes aux visiteurs si la température le permet.**

● **Venez à Québec pour les Fêtes! Le Château Frontenac vous réserve la plus cordiale hospitalité.**

SPORTS D'HIVER

Ski
Traîneau
Patin
Toboggan
Curling
Raquette
Hockey

Billets aller - retour à prix spéciaux pour Noël et le Jour de l'An.

Prix au Château à partir de

$7.00 par jour par personne, système américain, pour chambre avec bain et repas.
$4.00 par jour, système européen, pour chambre simple avec bain.
$7.00 par jour, système Européen, pour chambre double avec bain.

Renseignements complets de tout agent de chemins de fer ou du gérant du Château.

Château Frontenac

UN HOTEL DU PACIFIQUE CANADIEN

De l'Amour au Crime

par Jacques Brienne

No 13 *(Suite et fin)*

VI

— Ma chérie, alors tu voulais mourir?... Mais si tu meurs, je mourrai aussi. Car je ressens la même honte et la même douleur... Tu voulais mourir? Tu m'avais donc oublié, ou bien tu voulais me laisser porter seul mon fardeau?

— Charles!

— Tu n'as pas pensé à moi.

Elle eut un cri pour protester.

—Je ne pense qu'à toi, Charles, depuis deux jours. J'ai deviné que c'était pour souffrir que tu entreprenais ce voyage. Oui. J'ai eu ce pressentiment hier et je n'ai pu dormir de la nuit. Je te raconterai tout plus tard. Je t'ai écrit d'ailleurs. Enfin, après le déjeuner, ne pouvant plus tenir en place, folle de terreur, je me suis fait conduire ici. Je voulais être près de toi pour prendre ma part de ta peine...

— Tu m'aimes donc, Marguerite?

— Je t'aime Charles, beaucoup plus que tu ne le crois et que je ne le croyais moi-même. Mais je ne puis pas être ta femme.

— Alors je ne veux pas de ton amour.

— Je ne suis pas digne de toi.

— C'est fou ce que tu dis là.

— Je suis la fille d'un criminel.

— Oublions un instant nos parents pour ne penser qu'à nous, Marguerite, tu le sais, je t'aime depuis l'enfance...

— Moi aussi.

— Ne m'interromps pas... Je t'aime et maintenant surtout, après ce que je viens d'apprendre, il ne me reste plus que cet amour. J'ai perdu, hélas, le respect de ma mère. Des souvenirs empoisonnés pèseront à jamais sur moi. Si je dois encore renoncer à mon amour, renoncer à toi, je préfère mourir. Parle maintenant... Va, ne crains pas de me faire de la peine... La mort ne m'effraie pas, tu dois bien le comprendre, toi qui a eu la même pensée. Il ne m'en coûtera pas de mourir!

— Je ne veux pas que tu meures.

— Je ne puis vivre si je dois te perdre.

— Je désire que tu sois heureux.

— Heureux, je ne puis l'être sans toi!

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. Elle regarda, autour d'elle, l'eau de l'étang, où elle avait voulu s'ensevelir, comme pour les prendre à témoin de la sincérité de ses paroles.

Puis elle dit d'une voix grave:

— Je te le jure, Charles, je voudrais redevenir comme une enfant que tu guiderais par la main... Je voudrais perdre la mémoire pour tout apprendre de toi.

—Si tu m'aimes, Marguerite, je saurai refaire ta vie et la mienne.

— Je t'aime, Charles. Serais-je ici si je ne t'aimais pas?

— Alors, tu consens... tu seras ma femme?

— Avec joie si dans un an tu veux encore de moi.

— Je comprends, tu désires un an pour oublier le passé...

— Oui, pour oublier, et aussi pour te donner le temps de réfléchir et encore pour que tu puisses t'apercevoir combien j'ai changé! Le malheur est un grand maître, Charles, j'ai subi sa dure épreuve et j'en sors transformée.

— Tu redeviens toi-même; car tu as toujours été douce et bonne...

— C'est toi, Charles, qui es la bonté même!

— Marguerite, je t'aime, vois-tu, comme tu ne peux pas l'imaginer. Mon coeur éclate rien que d'entendre ta voix, et ce n'est pas un vain mot je n'aurais pas pu vivre sans toi... Mais ne restons pas ici. La nuit est fraîche. Viens. Veux-tu que nous rentrions au château?

— Pas encore.

— Alors marchons. J'ai tant de choses à te dire!

La main dans la main ils allèrent le long de l'étang calme et mystérieux, miroir d'argent où se reflétait la lune.

Longtemps ils marchèrent ainsi, évoquant le passé, cherchant un remède aux douleurs du présent.

Maintenant ils se sentaient forts à deux pour supporter l'avenir, pour exécuter la volonté du mort.

Les coupables—le père de Marguerite, la mère de Charles!—expieraient leurs crimes.

Mais l'humiliation devant leur enfants n'était-ce pas le pire des châtiments, n'était-ce pas l'expiation même que Théodore avait voulu leur imposer?

Pour une mère baisser la tête et rougir devant son fils, n'est-ce pas la plus cruelle des souffrances?...

A présent ils parlaient de toutes ces choses avec tristesse et mélancolie, mais sans cette amertume haineuse qui avait un instant gonflé leur coeur. L'amour désarme la haine. Et puis, Charles et Marguerite n'auraient pas été les enfants de Théodore et de Valentine, les deux victimes qui reposaient tout près de là, au champ des morts, s'ils avaient été insensibles à tout sentiment de pitié!

Le lendemain, dans l'après-midi, ils rentrèrent à Paris.

Ils avaient décidé d'un commun accord la ligne de conduite qu'ils adopteraient vis-à-vis de leurs parents en ces circonstances tragiques où la destinée faisait d'eux des justiciers. Marguerite ne paraîtrait pas rue du Cherche-Midi. Elle attendrait à l'hôtel. Charles avait exigé qu'ele s'abstint. Il avait voulu empêcher cette entrevue atroce où la fille devrait maudire le père qui avait tué son aïeul. Il n'avait pas voulu qu'elle assistât aux scènes, dont l'idée seule le faisait frémir, où allait se dénouer le drame qui avait rapproché Maurice et Sidonie.

Il avait prérérê assumer seul l'épouvantable devoir que son père lui avait imposé.

Il était maintenant un homme et il le montrerait.

Il arriva donc seul à la fabrique.

Maurice s'y trouvait.

Mais Sidonie était déjà sortie.

Charles apprit — avec quel serrement de coeur!—qu'elle assistait à une matinée chez le maestro Luigi Camparosa.

Il pénétra dans le cabinet de travail où se tenait son beau-père.

Dès que Maurice l'aperçut, il se leva vint à lui la main tendue.

C'était leur première rencontre depuis que Charles était sorti du régiment.

— N'approchez pas, s'écria le jeune homme d'une voix assourdie mais terrible. N'approchez pas; il ne saurait plus rien y avoir de commun entre le meurtrier de M. Verdurel et moi! Attendez un instant, je vais chercher ma mère. Il faut qu'elle soit là quand nous règlerons nos comptes!

Il jeta à l'assassin un regard qui ajouta, si possible, à l'émotion poignante que ses paroles venaient de provoquer et il partit, ayant refermé violemment la porte, à la recherche de Sidonie.

Sans se soucier des catastrophes prochaines dont elle prévoyait cependant l'imminence, Sidonie, comme si elle eût voulu braver le destin, avait passé des heures ce jour-là à se parer et à se rendre plus belle.

Le ténor Camparosa donnait de cinq à sept une audition dans le grand salon de l'hôtel qu'il venait de louer dans le quartier du parc Monceau.

Sidonie devait chanter un duo avec lui et elle avait voulu paraître à ses côtés dans tout son éclat.

Elle s'était vêtue d'une robe de tulle en soie sur transparent couleur soufre, bordée de fourrures de prix.

Quand Charles arriva chez le ténor quand, malgré les domestiques, il eut pénétré dans le salon où se tenaient les invités, tout de suite il aperçut sa mère, debout à côté de l'Italien sur l'estrade dressée à l'extrémité de la salle.

Elle était éblouissante sous la lumière des grands lustres.

Et le pauvre garçon éprouva à la voir si belle et à la savoir si infâme, une telle douleur qu'il crut que la respiration allait lui manquer!

En un instant son front devint pourpre, puis pâle, comme s'il allait se trouver mal.

Il ferma les yeux pour ne plus la voir.

Mais elle chantait et sa voix, chaude, harmonieuse et pénétrante lui fit encore plus de mal.

Il pensait à son père, à ce qu'il avait dû souffrir. Ah, pas plus que lui en ce moment. Car c'était sa mère et malgré tout il l'aimait!

Elle chantait le duo de *Samson et Dalila*.

Et Dalila perverse et fatale, elle invitait Samson à l'aimer, à la prendre dans ses bras.

Sans se soucier des yeux d'une salle entière braqués sur elle, elle jetait vers le beau ténor qui plastronnait à ses côtés des regards pleins de flammes et de convoitises.

Charles devina l'ardeur de ces regards et il ne put écouter plus longtemps les paroles provocantes de la courtisane biblique.

Une rage folle s'emparait de lui.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promi de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangle et s'enfuit. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, « faute de preuve ». Le jugement le laisse compromis. Il sollite puis obtient un emploi en Italie.

Les frasques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de commettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme demandera le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.

Commencé dans le numéro du 22 septembre 1934

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

Il se sentait maintenant capable de faire un malheur.

Brutalement, sans se préoccuper des protestations indignées qu'il soulevait, il fendit la foule des auditeurs et soudain... le son de la voix s'étrangla dans la gorge de Sidonie.

Elle venait de l'apercevoir, et son air de démence et la colère qui brillait dans ses yeux l'avaient fait frémir.

Ce fut alors, dans la salle, une véritable panique.

Tous les assistants s'étaient levés:

— Que se passe-t-il?

Mais déjà Charles, repoussant le ténor d'un geste brutal et le soufflet ant d'un injure, avait saisi sa mère par le bras et l'entraînait vers la sortie.

— Suis-moi, criait-il, suis-moi. Ce n'est pas ici ta place Sors, pour n'y plus rentrer de cette maison où tu n'aurais jamais dû paraître!

Et elle le suivait, les yeux baissés, pour échapper aux regards de la foule. Et elle ne protestait pas; elle ne disait pas un seul mot. Elle aurait voulu parler qu'elle n'aurait pas pu, car son trouble était formidable.

Dès qu'elle avait vu Charles surgir du milieu de l'assistance, une voix avait murmuré en elle:

— C'est la vengeance de Théodore!

Et, glacée de terreur, elle avait compris que cette fois, elle n'échapperait pas au châtiment.

Durant le trajet du parc Monceau à la rue du Cherche-Midi, dans le coupé qui ramenait la mère et le fils, ni l'un ni l'autre ne desserra les dents. Ils évitaient de se regarder. L'heure de l'explication fatale arriverait toujours assez tôt! Cependant Sidonie sentait gronder en elle une colère que le sentiment de son impuissance ne faisait qu'accroître. Ce n'est qu'avec peine qu'elle contenait l'explosion de sa fureur.

Quand la voiture se fut arrêtée devant le perron de l'hôtel:

— Montons, ordonna Charles.

Il écarta brusquement les domestiques.

— Laissez-nous.

Il introduisit sa mère dans le cabinet de travail de Dormeuil, et il eut soin de s'assurer que la valetaille ne pourrait venir écouter leur conversation dans le salon voisin.

Maurice, depuis le départ de Charles, était resté accroupi sur un fauteuil.

Lui aussi avait compris aux premiers mots que l'heure douloureuse était arrivée. Mais sa décrépitude morale et physique était telle qu'il n'essayait même pas de lutter. La noce l'avait usé. Il n'y avait plus aucun ressort en lui. Il était résigné à tout et prêt à accepter n'importe quel verdict.

Quand Sidonie entra, il ne releva même pas la tête. En le voyant ainsi, affalé et pitoyable, Sidonie haussa les épaules d'un air de mépris et de dégoût.

— Voilà l'homme que j'ai aimé et dont j'ai tenu la destinée entre mes mains!

Cette attitude de son complice lui parut tellement honteuse que par réaction elle redressa la tête, décidée à ne pas plier au premier souffle de l'orage.

Elle prit même l'offensive, dès que Charles revint.

— M'expliqueras-tu, enfin, lui dit-elle, ce que signifie...

Mais elle n'acheva pas.

Charles dirigea sur elle un tel regard qu'elle baissa les yeux. Elle comprit que devant son fils, elle était d'avance désarmée et que Théodore avait su choisir le seul justicier qui pût l'atteindre et la faire vraiment souffrir.

— Te souviens-tu, dit-il, du jour où mon père est mort? Te souviens-tu de ce qu'il t'a dit, il y a quinze ans, sur son lit d'agonie?

Elle se mit à trembler.

— Tu t'en souviens, n'est-ce pas, tu sais qu'un châtiment t'a été promis. Et dis-moi qu'as-tu fait depuis pour mériter ton pardon, un pardon qu'il t'accorderait aujourd'hui si tu avais tenté le moindre effort pour le mériter?

"Tu ne réponds pas. Eh bien, ce que tu as fait, je vais te le dire. Tu as remplacé le mari vertueux et bon, dont tu n'étais pas digne, par un homme qui lui te valait. Tu m'as donné pour père un assassin!

Sidonie sentait la sueur perler à son front.

— Charles, aie pitié, s'écria-t-elle en se jetant à ses genoux, cherchant à passer les bras autour du corps de son fils.

Mais il la repoussa durement.

—Pitié, dis-tu? Est-ce que tu as eu pitié, toi, du pauvre homme que tu as conduit prématurément au tombeau ? Est-ce que tu as eu pitié de Marguerite, dont tu as dilapidé la fortune, dont tu aurais pu pervertir l'âme, malheureuse, par les abominables exemples que tu lui as donnés! Non, non, ne parle pas de pitié. Tu n'en es pas digne!

Et montrant Maurice plus mort que vif sur son fauteuil bas:

— Regarde ton complice regarde cet homme que tu as préféré à mon père! Il ne demande pas pitié, lui, le misérable ! Regarde-le donc, affalé dans son ignominie, ce lâche qui a tué, ce parricide qui a osé porter des mains criminelles sur son bienfaiteur!

Tout en parlant, Charles s'était avancé vers Maurice, les yeux étincelants, le bras levé.

Et, dans sa colère, ne sachant plus ce qu'il faisait, peut-être allait-il le frapper, le souffleter du revers de la main.

Mais une voix supplia derrière lui:

— Charles, ne frappe pas, c'est mon père!

Il se retourna et il vit Marguerite tout en pleurs, Marguerite qui n'avait pas eu la force de tenir sa promesse et de demeurer à l'hôtel pendant qu'un drame se jouait chez eux.

A la voix de sa fille, Maurice s'était soulevé, les yeux hagards, comme dressé par un ressort.

Il essaya lui aussi de se jeter aux genoux de son enfant.

— Pardon, cria-t-il dans un sanglot.

Mais Charles était entre eux et, d'ailleurs, la jeune fille avait reculé d'instinct pour éviter son contact.

Alors, il s'effondra de nouveau sur le siège et un silence lugubre, que ne troublait que le bruit des larmes, plana sur eux.

Charles se ressaisit le premier.

— Nous savons tout, dit-il. Vous vous en doutez bien, n'est-ce pas ? Mais le secret restera entre nous. Ceux qui ont le plus souffert de vos crimes ne les ont pas dénoncés. Le sentiment auquel ils ont obéi vous sauvera une fois de plus de la justice des hommes. Mais une vie d'expiation va commencer pour vous. Vous vieillirez pauvres et dans la solitude...

— Oui, murmura Dormeuil, je m'en irai loin, si loin que vous n'entendrez même plus parler de moi.

— Vous vous en irez, répliqua Charles, cest entendu. Et c'est une punition bien légère pour tous les crimes que vous avez commis ! Mais avant de partir vous demanderez pardon à Jean Bernard, à l'innocent que vous avez laissé accuser.

Puis, se tournant vers sa mère, il ajouta:

— Tu vas quitter, à l'instant, ces robes, ces bijoux, ces falbalas qui ne sont plus de saison. Tu vas t'habiller comme une femme de ta condition, simplement. Tu feras toi-même ton ménage. Dès demain tu quitteras cet hôtel pour reprendre ton ancien appartement. Je veux que tu redeviennes humble et pauvre, comme jadis.

Sidonie avait écouté jusqu'alors en silence, la tête basse, les paroles de son fils. Mais quand elle connut l'étendue du sacrifice qu'il exigeait d'elle, elle releva la tête, un éclair brilla dans ses yeux, et un cri de révolte s'échappa de sa gorge oppressée:

— Non, non!...

Mais son fils lui lança un tel regard et ce fut d'une voix si terrible qu'il l'interrompit pour lui demander:

— Que dis-tu?

Qu'elle baissa de nouveau la tête, comprenant bien qu'elle ne serait pas la plus forte et qu'elle avait enfin trouvé son maître.

Alors c'était donc fini? Oui, oui, c'était fini...

Finie la vie de luxe et de gaspillage qu'elle avait si ardemment désirée.

Finies, les saisons à Dinard, les soirées au théâtre, les rendez-vous avec le beau Luigi.

Alors, à quoi bon vivre?

Déchoir? Jamais?

La médiocrité lui faisait horreur, et puis elle ne voulait pas devenir un sujet de compassion ou de mépris pour tout l'entourage qu'elle avait éclaboussé de son luxe insolent.

Une résolution farouche parut dans ses yeux.

— Viens, dit-elle à son fils. Accompagne-moi jusqu'à mon cabinet de toilette. Puisque tu exiges que je redevienne une femme pauvre, je vais te remettre moi-même toutes mes parures, tous mes bijoux, tout ce qui a fait ma joie et mon orgueil.

Il la suivit.

Il pénétra derrière elle dans la grande pièce meublée avec un raffinement de luxe inouï.

Elle pressa un bouton électrique et toute la pièce s'illumina.

D'un geste large elle lui montra tous les bibelots qui l'encombraient.

— Tiens, dit-elle, prends tout cela.

Elle s'approcha de la coiffeuse, surchargée d'objets de prix ; elle saisit au milieu d'eux un flacon en or et, d'un mouvement brusque, elle le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

Charles avait vu le geste, mais il n'avait pas compris ce que sa mère faisait.

Tout à coup, il la vit pâlir; puis elle poussa un cri semblable à un hoquet.

Il se précipita.

Il n'était que temps : elle allait tomber.

C'est la Saison des
TARTES
N'oubliez pas que les fêtes prochaines ne seront pas complètes sans un assortiment de délicieuses et appétissantes tartes.
Et surtout quelle aide précieuse les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" vous apportent pendant cette saison d'activité. Et elles sont très faciles à préparer.
En vente chez les marchands généraux 7-28

Garniture de Tartes
(PIE FILLING)
"Meadow-Sweet"
CITRON FRAMBOISES
ANANAS ORANGES
FRAISES CERISES, ETC

SENSATIONNEL!
Un nouveau rasoir qui rase à sec
▼
. . . SANS LAME
. . . . SANS MOUSSE
. . . . . SANS LOTION
On ne saurait rien imaginer de plus pratique ni de plus économique. Le Schick tond la barbe aussi ras que la meilleure lame. Vous ne pouvez pas vous couper. Bon pour de nombreuses années et absolument garanti. Pour plus de renseignements, écrivez à l'une des adresses ci-dessous :
En vente chez
HENRY BIRKS & SONS LTD.
Montréal, Québec, etc.
J B. LASNIER PERE, ENR G
Lévis, P.Q.
E. HARVEY
Beauharnois, P.Q.
Si vous n'en trouvez pas dans votre voisinage, envoyez-nous $15.00 et vous recevrez un rasoir à l'essai de 30 jours. Argent remboursé si vous n'êtes pas satisfait.
SCHICK DRY SHAVER
of Canada Ltd.
414 ouest, rue St-Jacques, Montréal.

DOLLFUS-MIEG & Cie
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
COTON
LIN & SOIE
POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER
D·M·C
MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE
SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT
ARTICLES DE Ire QUALITÉ
POUR OUVRAGES DE DAMES
MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT

Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable.

700 chambres à partir de $2.50 par jour
700 bains

HOTEL PARAMOUNT
CHARLES L. ORNSTEIN, Manager
46th Street, West of Broadway, NEW YORK

HEMORROIDES

L'Onguent du Dr Chase soulage la démangeaison, les sensations de brûlures et de piqûres presqu'immédiatement; depuis un demi siècle, ellee ont prouvé leur efficacité comme traitement dans cette torturante affection. Pourquoi prendre le risque d'une opération quand cet onguent peut vous soulager?

L'ONGUENT du Dr. CHASE

COUPON D'ABONNEMENT — LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à *La Revue Populaire*.

NOM _____

ADRESSE _____

POIRIER, BESSETTE CIE LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Il la soutint dans ses bras.

— Adieu, Charles murmura-t-elle. Ton père est bien vengé!...

Tous les soins furent inutiles.

Sidonie avait su choisir un poison mortel; une de ces préparations à base d'aconit qui, prises à forte dose, procurent, au lieu d'un soulagement momentané, le repos éternel...

Le lendemain une note publiée dans les journaux annonça que madame Dormeuil, s'étant sentie souffrante, au sortir d'une matinée, avait voulu prendre un calmant, mais que se trompant de flacon elle avait absorbé vingt grammes d'aconit et qu'elle était morte entre les bras de son fils peu d'instants après...

***

Plusieurs mois ont passé.

Une animation bruyante règne à la gare de Lyon.

C'est l'heure où partent les rapides dans touts les directions; vers le Midi ensoleillé, vers Marseille, porte de l'Orient, vers Nice, séjour des heureux de ce monde, vers la Suisse, vers l'Italie.

Sur le quai, pendant qu'on forme le troin, un groupe stationne. Un jeune homme et une jeune fille causent avec animation. Deux personnes plus âgées les écoutent en silence, le front embrumé de mélancolie.

Le jeune homme porte l'uniforme militaire.

C'est Pierre, le fils de Lina, qui accomplit son service à la caserne de la Pépinière, près de l'église Saint-Augustin, et qui a obtenu la permission de la nuit ce soir-là.

Et la jeune fille qui l'accompagne, c'est Jeannine, sa douce et charmante fiancée, installée depuis quelques mois à Paris avec son grand-père.

Pierre et Jeannine, Jean Bernard et Lina sont venus à la gare pour dire adieu et souhaiter bon voyage à Charles Rozet qui va partir pour l'Italie.

Et si Jean et Lina sont tristes c'est qu'ils se rappellent leur propre départ, il y a plus de quinze ans, à cette même gare, par ce même train!

Au jourd'hui c'est un jeune homme qu'ils ont appris à aimer en peu de temps, qui part comme eux jadis, poussé par le même désir de trouver, loin de Paris, la paix de l'esprit, la tranquillité du coeur qui lui sont indispensables pour se reprendre à vivre après la crise qu'il vient de traverser.

Comment Jean et Lina ne seraient-ils pas émus?

Comment pourraient-ils détacher leur pensée des événements anciens et des événements récents non moins tragiques: la mort de Sidonie, l'aveu de Maurice, l'humiliation du coupable devant ses victimes.

Tout s'est passé comme Charles l'avait décidé.

Le meurtrier a demandé pardon à l'innocent qu'il avait laissé accuser et les explications qu'il a données du crime ont été telles que jamais le mari ne pourra soupçonner le rôle involontaire que sa femme y a joué.

Puis, comme il l'avait spontanément promis, Maurice est parti, chargé d'opprobre et de mépris.

Mais il n'est pas allé bien loin.

Sa santé déjà compromise n'a pu résister à tant d'épreuves.

On a dû l'enfermer dans une maison privée où sont hospitalisés des éclopés de la vie, vieillards qui ont trop vécu et qui expient, au déclin de leur existence, les folies de leur jeunesse et leur âge mûr.

Du moins, avant d'entrer pour toujours dans la retraite qui d'ordinaire précède de peu la mort, Maurice a accompli une bonne action.

C'est assurément la seule de sa vie.

Mais s'il est vrai qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui persévèrent, il lui en sera, sans doute, tenu grand compte.

Quelques jours avant les tragiques événements provoqués par la lettre de Théodore, le père de Marguerite avait reçu une convocation du procureur de la République qui l'avait fort surpris.

Et sa surprise était devenue de la crainte quand le magistrat lui avait fait connaitre le motif pour lequel il le convoquait:

— Il s'agit, monsieur, du drame qui a coûté la vie à votre beau-père, il y aura bientôt vingt ans. Vous savez qu'un avocat, Me Pierre Marty, avait trouvé, rue de Bagneux, la nuit du crime, un sac en or qui contenait une bague ornée d'un magnifique saphir, le saphir qu'un journaliste appela par la suite: le *Saphir rouge*. Personne ne l'a réclamé et nous n'avions jamais pu établir si cette pierre avait appartenu ou non à votre beau-père. Vous vous rappelez tous ces détails?

— Parfaitement.

— Eh bien, aujourd'hui, nous avons la preuve que le saphir appartenait à M. Verdurel. Cela ne nous avance pas beaucoup d'ailleurs, je m'empresse de l'ajouter. J'ai revu le dossier et je n'ai pas réussi mieux qu'autrefois à percer le mystère qui entoure ce drame. Au surplus, la prescription est acquise et la justice des hommes désarmée. Mais ce saphir appartient, à n'en pas douter, aux héritiers de la victime et j'ai voulu vous le rendre pour que vous le remettiez à votre fille.

Maurice prit en tremblant la bague précieuse et bien qu'il lui tardât de quitter le Palais de justice, il crut devoir demander une explication:

— Comment avez-vous pu savoir que ce bijou appartenait à mon beau-père?

— C'est bien simple. Quand le hasard s'en mêle il devient le plus utile des auxiliaire de la justice. Vous savez, ou vous ne savez pas qu'un antiquaire d'Amsterdam a été récemment victime d'un attentat, suivi d'un vol important. En compulsant ses livres on a trouvé la description minutieuse de la bague qui nous intéresse, l'indication de l'année où M. Verdurel la lui a achetée et même le prix qui l'a payée. Ce nom de Verdurel a frappé le chef de police d'Amsterdam qui s'est rappelé l'assassinat de votre beau-père. Il m'a écrit. J'ai vérifié les renseignements quil me donnait. Le doute n'est plus possible. La bague vous appartient. Vous n'avez plus qu'à signer ce reçu et à l'emporter...

Maurice emporta le saphir de M. Verdurel, le saphir que Valentine avait voulu donner à Georges Anderson comme un gage d'éternel amour et qu'elle avait laissé tomber lorsqu'elle avait aperçu son mari qui sortait, en se cachant, de la fabrique où il venait de commettre un crime.

Il l'enferma dans le tiroir de son secrétaire et quand Sidonie fut morte, quand il fut sur le point de quitter pour toujours l'hôtel du Cherche-

Midi, il se demanda ce qu'il ferait de cette pierre mystérieuse.

Et il pensa que le mieux était tout simplement de la donner à Marguerite.

Mais en remettant le bijou à la jeune fille, il évita de mettre en cause sa mère. Ce fut la seule bonne action de sa vie, le seul mensonge désintéressé qu'il commit. Il déclara que c'était lui qui, après le crime, avait perdu le sac en or qu'un avocat devait trouver quelques heures après.

Marguerite reçut—avec quelle émotion, on le devine—la bague merveilleuse.

Souvent, elle la regardait avec une admiration mêlée de crainte, avec une sorte de respect superstitieux.

Son père avait-il dit vrai ? Peut-être, qui sait?

Elle ne savait si ce bijou, que son aïeul destinait à sa mère et que son père disait avoir dérobé en une nuit de honte, devait lui être cher ou odieux.

Elle pressentait que l'histoire de cette pierre bleue était plus compliquée et sans doute plus triste encore qu'elle ne le supposait.

Et à contempler ce magnifique bijou, elle se rappelait ce qu'elle savait du passé; elle se rappelait aussi ce qu'un grand romancier a écrit:

"Les pierres précieuses sont l'appât favori du démon. Beaucoup d'entre elles ont été la cause d'une mauvaise action. Les plus belles, si elles pouvaient parler, raconteraient des histoires sinistres. Chacune de leurs facettes correspond à un crime. Elles sont les grandes pourvoyeuses des bagnes et des prisons."

Les réflexions que fit Marguerite à ce sujet la conduisirent à penser que ce bijou devait lui être cher, et quand Charles exprima le désir de partir pour l'Italie, elle eut l'idée de le lui donner comme un gage de tendresse et aussi comme un témoin du passé.

Car elle ne voulait l'épouser que lorsque, ayant eu le temps de bien réfléchir, il pourrait lui tendre la main sans arrière-pensée.

Mais c'étaient là des scrupules exagérés que se forgeait la pauvre enfant.

Charles l'aimait passionnément et les épreuves qu'elle avait endurées n'avait fait que grandir son amour.

Il ne vivait plus que pour elle.

Et s'il allait momentanément en Italie, comme Jean Bernard jadis, c'était pour laisser le temps faire son oeuvre d'apaisement, c'était aussi pour se perfectionner dans les affaires, dans cette maison Rupelli où Jean l'introduisait, mais ce n'était certes pas pour oublier celle qui bientôt deviendrait sa femme...

A la gare Jean et Lina, Pierre et sa fiancée les attendaient.

Charles et Marguerite arrivèrent ensemble.

Lina et Jeannine embrassèrent la jeune fille.

Les hommes se serrèrent la main.

— J'ai retenu votre place, dit Jean. Je vous ai choisi un bon coin.

— Merci, monsieur Bernard, que de bontés vous avez eues pour moi et quelle reconnaissance je vous dois!

— Allons donc, mon ami, c'est moi qui éternellement vous serai reconnaissant de ce que vous avez fait!

Bien des mères ont raison de bénir le Mother Graves' Worm Exterminator parce qu'il a soulagé les enfants de leurs souffrances et leur a rendu la santé.

Lina voulut couper court à cette scène d'attendrissement. Elle demanda:

— N'est-ce pas l'heure du départ?

—Non, nous avons encore un quart d'heure.

Lina était pleinement heureuse.

Avec Dormeuil avait disparu pour elle le spectre du passé.

Elle avait le sentiment que maintenant plus rien ne menacerait son bonheur.

Pierre achèverait son service militaire.

Puis il épouserait Jeannine, la charmante et aristocratique petite dentellière qui, en attendant, vivrait auprès d'elle.

Jeannine était devenue l'amie de Marguerite. Les deux jeunes filles avaient sympathisé dès le premier jour. Et il avait été décidé que la fiancée de Charles attendrait le retour de l'exilé volontaire chez le commandant de la Fresnaye. Les Bernard habitaient tout à côté. Les trois familles n'en formeraient plus qu'une. La bienveillance de Jean, la bonté de Lina ressereraient l'intimité née de malheurs communs...

Quinze minutes passent vite et le train va partir.

Charles a fait ses adieux à Pierre, à Jeannine, à Jean, à Lina. Il leur a confié sa fiancée. Et maintenant, seul avec elle, car par discrétion ses amis se sont un peu éloignés, il échange avec la fille de Valentine les dernières promesses, les derniers serments.

Il lui donne la bague des fiançailles.

— Ce n'est pas un bijou de prix, dit-il. Mais je pense qu'elle ne t'en sera pas moins chère. Cest un souvenir de famille. C'est la bague que la mère Arsène portait au moulin...

Deux larmes brillent dans les yeux de la jeune fille.

— Oh, mon Charles, je la préfère au plus riche joyau ! Et moi aussi, d'ailleurs, j'ai pensé à te donner un souvenir de famille, un gage de tendresse, une pierre merveilleuse qui sera comme un symbole de notre amour, de cet amour qui s'est fortifié dans les malheurs et dans l'adversité.

— Je devine, ma chérie, ce que tu vas m'offrir, et pourquoi tu veux me l'offrir.

— Oui, tu as compris, c'est le "saphir rouge" que je veux te donner.

— Pourquoi lappelles-tu encore le saphir rouge? Regarde, il est redevenu bleu, bleu comme l'azur des cieux après l'orage.

— Garde-le précieusement, Charles.

— Il ne me quittera plus.

— Pense à moi en le regardant.

— C'est le reflet de tes yeux et le reflet de ton âme que je verrai à travers la limpidité de son eau!

— Qu'il soit désormais le témoin muet de nos douleurs et de nos joies, lui qui a déjà vu tant de douleurs et tant de joies!

— Et surtout qu'il nous soit une leçon durable qu'il n'y a pas de bonheur en dehors du devoir...

— En dehors du devoir et de l'amour!...

Le train allait partir.

Ils échangèrent le dernier baiser souriant à travers leurs larmes, le regard invinciblement attiré par le précieux joyau où la lueur bleu du saphir étincelait parmi le rayonnement des diamants.

FIN

FAITS à savoir

FAIT 1.

La coutume de préparer des "Paniers de Noël" est assez ancienne, elle tire son origine de l'habitude que les compagnies de navigation avaient, de placer à bord des navires en partance, une boite dans laquelle les passagers déposaient des cadeaux. Au retour, le contenu de ces boites était distribué aux pauvres.

FAIT 2.

Il n'y a pas de plus joyeux "Panier de Noël" qu'un carton de White Cap. Lorsque vous commanderez le vôtre, rappelez-vous de vos amis et faites-leur cadeau d'un carton. (Ces cartons contiennent une ou deux douzaines.)

Frontenac White Cap ALE

F-8

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à *La Revue Populaire.*

Nom .....

Adresse .....

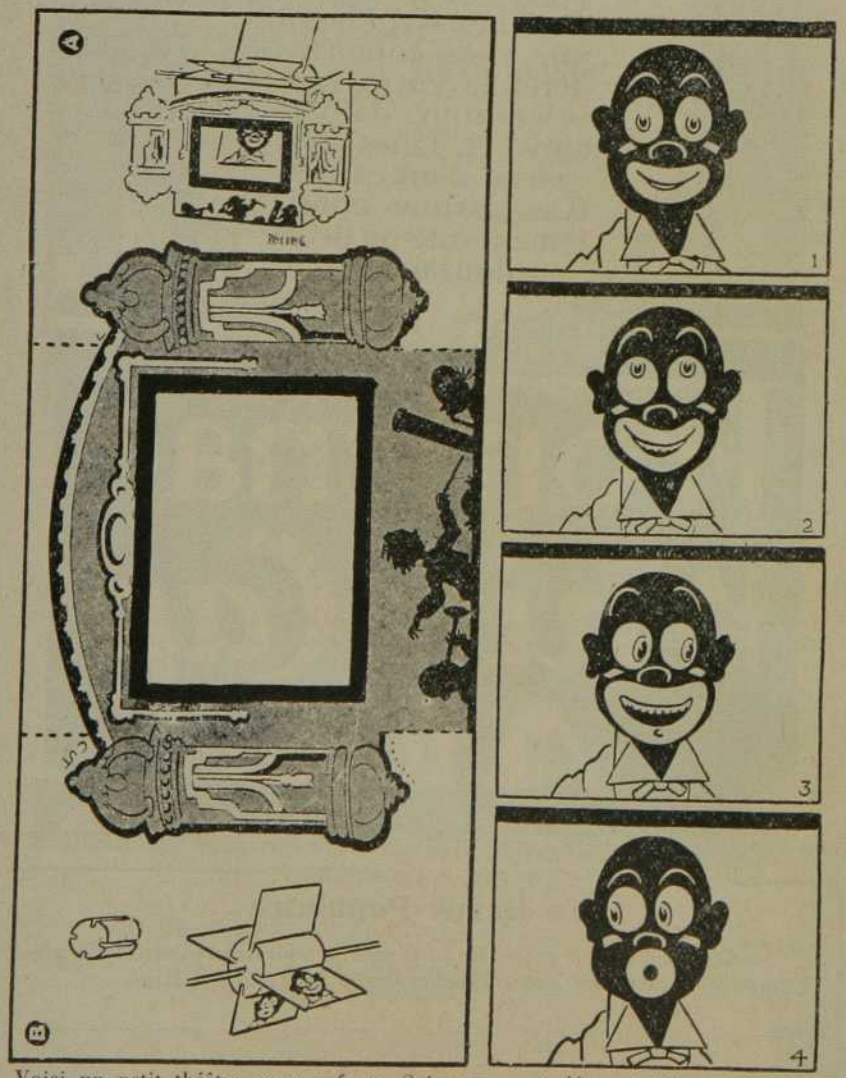
POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

PAGE À DÉCOUPER

LA JOLIE GARDE-MALADE

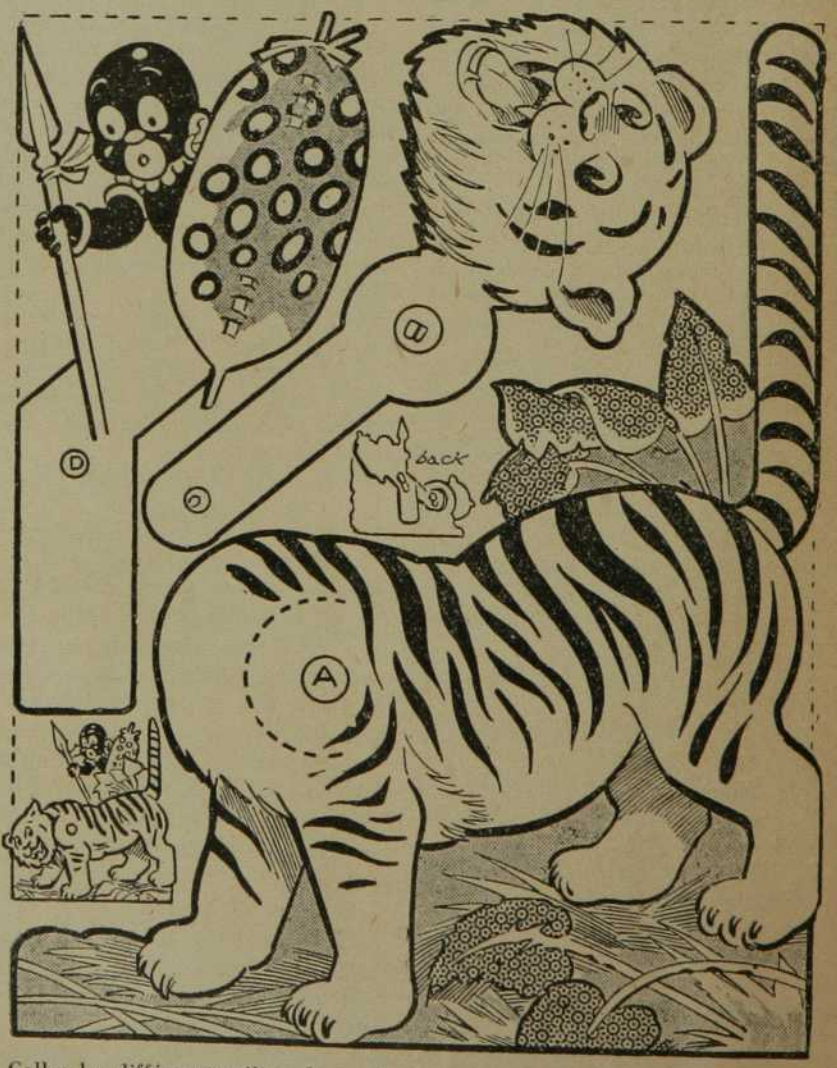
Rien de plus amusant pour une fillette que ces poupées qu'elle fabrique elle-même. Grâce aux dessins ci-dessus, elle peut l'habiller pour donner les soins à un malade ou pour une promenade à l'extérieur afin de se reposer.

OMBRES ANIMEES



Voici un petit théâtre pour enfants. Soigneusement découpé, l'écran a un bel effet. Vous n'avez qu'à faire tourner rapidement les quatre têtes de nègre pour les voir s'animer.

LE NEGRILLON CHASSEUR



Collez les différentes pièces de ce dessin sur un carton. En vous guidant sur le modèle-miniature, à gauche, vous pouvez rendre vivante cette scène de la brousse africaine.

CONSEILS A LA FEMME

Par Germaine Taillefer

Pour les peaux sèches

Pour entretenir la peau en bon état, et en même temps éviter les rides et les gerçures, les peaux sèches se trouvent bien du régime suivant: deux fois par semaine, après un nettoyage du visage avec de l'eau tiède et un bon savon, enduisez le visage de bon beurre de table très fin et conservez ce beurre sur la peau trois heures environ. Essuyez avec soin et faites un lavage à l'eau à peine chaude. Faites ensuite votre maquillage comme vous en avez l'habitude. Ce traitement régénère les peaux sèches.

Nez brillant ou gras

Les badigeonnages à l'eau soufrée, au savon ou au jus de citron sont très efficaces pour lutter contre cet inconvénient. On conseille également des ablutions à l'eau de goudron. Il faut éviter les lotions à l'alcool tout autant que les corps gras. Faites des lavages alternés à l'eau très chaude, puis froide, très chaude, froide, etc. Certaines personnes ont pratiqué avec succès des lavages à l'eau d'alun. Il faut éviter, en tout cas, d'irriter la peau et arrêter tout traitement qui aurait cet inconvénient.

Le teint clair

Un teint clair sied aux blondes et à certaines brunes aux yeux clairs. Pour éclaircir la peau du visage, lotionnez-le avec le mélange suivant: versez dans une chopine d'eau de pluie filtrée, le jus d'un citron frais et une cuillerée d'essence de roses.

La peau des bras

Les lotions quotidiennes à l'eau tiède additionnée de teinture de benjoin blanchissent les bras, et les frictions au citron produisent le même effet, mais sont moins douces. Si le haut des bras est hérissé de petits grains rugueux, désagréables à voir avec les manches courtes, on peut les faire disparaître en pratiquant des frictions vigoureuses au gant de crin, ou avec une brosse assez dure et du savon. Faites suivre cette friction d'une application de glycérine.

Comment calmer l'irritation du visage causée par le froid

Mélanger à de la pommade de concombre, de préférence fraîche, quelques gouttes de teinture de benjoin et le quart du poids de la pommade d'eau de laurier-cerise.

Particules plates, floconneuses

Voilà pourquoi

Old Dutch

n'égratigne pas

Et cela parce qu'Old Dutch est fait de pure "seismotite", un agent nettoyeur et polisseur fin, floconneux d'origine volcanique, exempt de gravier rude et dur, ni d'abrasifs grossiers. Vous pouvez employer Old Dutch sur toute surface où l'eau peut être employée pour le nettoyage.

Fabrication canadienne

Old Dutch coûte moins cher dans son emploi. Ses particules plates, floconneuses couvrent une plus grande surface que ne le font les grosses particules graveleuses qui se trouvent dans les nettoyeurs ordinaires. Il en résulte qu'Old Dutch est plus avantageux et couvre plus de verges carrées de nettoyage sans égratignures par sou déboursé.

Old Dutch est idéal pour tout nettoyage à partir des ustensiles de cuisine et des planchers jusqu'à la verrerie et les métaux... il polit tout en nettoyant la porcelaine, l'émail, la marqueterie, etc. Aucun autre nettoyeur ne peut faire autant à un prix aussi minime, ni si bien à aucun prix.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix: $1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.

Les Tables et Chaises Pliantes

HOURD

CHEZ VOTRE FOURNISSEUR

SOLIDITÉ • FABRICATION SUPÉRIEURE • QUALITÉ

HOURD & COMPANY LIMITED • LONDON • CANADA • MAISON FONDÉE EN 1867

Et l'Enfant-Jésus acquitta sa dette

(Suite de la page 13)

passés en son pays. Après la mort de ses parents que le chagrin avait tués tous deux en très peu de temps, se trouvant seule et quasi sans ressources en face de l'existence, elle prit courageusement son parti et entra dans une maison de couture où elle arriva rapidement à une très bonne situation, personne n'ayant comme elle le talent de draper les étoffes chatoyantes et soyeuses sur les clientes qui se présentaient . . . Et ce fût là qu'elle rencontra celui qui devait être son mari et qu'elle perdit si peu de temps après une heureuse union . . .

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'entrée de la jeune femme à la clinique . . . La malade avait tout doucement repris connaissance, et avait appris de la bonne soeur qui la soignait avec un dévouement maternel ce qui lui était arrivée, et ce que faisait pour elle le monsieur qui l'avait sauvée et amenée à la clinique, lui taisant toutefois le nom de Paul de B. . . ., lequel tenait essentiellement à garder l'anonymat, et s'était même abstenu de se montrer à elle depuis qu'elle était sauvée, se contentant chaque jour de faire garnir sa chambrette des plus belles roses que pouvait fournir Montréal.

Un jour pourtant, elle pria tant la soeur de lui permettre de voir son sauveur, que celle-ci pria Paul d'acquiescer à sa demande, disant que sa petite malade serait si heureuse de le voir, de lui parler.

Le lendemain il se présenta donc à elle, et la première parole de la pauvrette fut:

— Ah! pourquoi donc ne m'avez-vous pas laissé mourir? Vous savez bien pourtant que je ne puis plus vivre? . . .

— Vais-je devoir vous gronder pour ma première visite? Ne dites donc plus cette vilaine chose et laissez-vous vivre bien tranquillement. La vie vous réserve encore de bons jours, croyez-moi, ma petite amie.

— Non, tout est fini pour moi maintenant . . .

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez fait appeler? . . . Vous n'êtes pas raisonnable. Je crois que j'ai eu tort de venir et qu'il vaut mieux que je vous laisse . . .

— Oh! non, ne partez pas . . . Et prenant la main du jeune homme tout ému, elle y déposa un long baiser tout arrosé de ses larmes, dans lequel il sentit passer toute son âme. Je voulais aussi vous dire merci, quoique, je vous le répète, vous eûssiez dû me laisser partir . . . Je ne vous suis rien . . . vous ne me connaissiez même pas . . . que vous importait que je disparusse? . . .

— Et votre âme, ma pauvre amie, et votre âme? . . . Vous n'y songez donc pas? . . .

— C'est vrai . . . mais j'ai tant souffert . . . Puis après un silence elle ajouta, regardant Paul en plein dans les yeux: Dites, voulez-vous me dire votre nom?

— Oh! oh! que vous êtes curieuse? . . . je vous le dirai plus tard. Maintenant, reposez-vous, laissez-vous bien soigner et sous peu je reviendrai vous voir, soit moi, soit ma soeur, car j'ai une gentille et bonne petite soeur. Vous l'aimerez bien et elle vous aimera bien. Reprenez confiance dans la vie, et à bientôt . . .

Et le jeune homme, troublé jusqu'au plus profond de lui-même quitta la malade après lui avoir encore recommandé le calme et surtout l'espoir en l'avenir et une confiance illimitée dans la Providence.

Puis il rentra à pieds à son hôtel, la mine réjouie, le coeur content, mais content comme il ne l'avait jamais été, revoyant encore devant lui les yeux doux de la petite malade et sentant encore sur sa main la ferveur de son baiser . . . et il frissonnait en tout son être . . . Aimait-il? . . .

En rentrant, il trouva sa soeur qui l'attendait dans le fumoir.

— Hé bien, mon frérot, comment va notre malade?

— Bien, Cécile, bien; elle est sauvée et pourra sortir d'ici à une ou deux semaines.

— Sortir?. . . Mais où ira-t-elle, la pauvre? Retrouver son appartement solitaire et retomber dans son chagrin? . . .

— C'est vrai . . .

— Ecoute, Paul, puis-je te faire une proposition?

— Une proposition? Et laquelle?

— Je suis souvent bien seule ici, et souvent aussi la journée me semble longue . . . Si nous fermions l'hôtel pour le restant de l'hiver et partions pour la Floride? . . . Voilà deux ans que nous n'y sommes allés . . .

— Je ne demande pas mieux, mais je ne vois pas . . .

— Nous prendrons avec nous ta protégée à laquelle tu parais porter un si grand intérêt. Elle dit ces mots avec un sourire des plus malicieux: Si toutefois cela ne te dérange pas? . . .

— Que dis-tu? Emmener la petite malade avec nous à Miami? . . .

— Mais certainement!

— Quoi, tu ferais cela?

— Oui, avec le plus grand bonheur, mon petit frérot.

— Oh, que tu es bonne! . . . que je te remercie! . . .

— Pourquoi donc es-tu si ému? Est-ce que par hasard . . .

Paul détourna les yeux . . . La soeur, toute jeune qu'elle était, avait deviné le motif de son émotion: il aimait, le grand sceptique aimait . . . et la soeur savait bien que si son frère aimait, il ne pouvait aimer qu'un être ayant toutes les qualités et digne du nom qu'il voulait lui donner. Et Paul, ne pouvant contenir plus longtemps tous les sentiments dont il se sentait envahi, prit sa petite Cécile dans les bras et l'embrassa longuement sans prononcer une parole. . . Ils s'étaient compris tous deux au même instant . . .

▼

— Mais, ma soeur, que veut dire tout cela? . . . Ces envois de lingerie si fine et de robes . . . Depuis la visite de la soeur de ce monsieur qui ne veut pas se laisser connaître, je crois vraiment rêver . . .

— Non, ma chère enfant, vous ne rêvez nullement. . . Le bon Dieu vous a arraché par la main de ce monsieur à une mort qui vous eût privée de Lui durant toute l'éternité . . . Il veut maintenant vous faire reprendre courage et même goût à la vie et vous bénit d'une manière que je dois vraiment qualifier de miraculeuse . . . Ecoutez-moi bien maintenant: j'ai une importante communication à vous faire . . .

(Suite à la page 57)

EVOCATION

Poème inédit

Après avoir conquis, par un labeur immense
Et des luttes sans fin le droit à l'existence,
Après avoir vaincu les reptiles géants
Et les monstres sortis de leurs gouffres béants,
L'homme, à peine affranchi d'alarmes millénaires,
Vit surgir devant lui son plus rude adversaire.

Dans l'ombre s'avançait un être cauteleux,
Ayant la haine au coeur et la menace aux yeux;
Cet ennemi nouveau semblait inexorable,
Et l'homme, stupéfait, reconnut son semblable.
Alors, une clameur monta vers l'horizon,
Et le combat reprit, farouche, sans raison.

Il dure depuis que les hommes croient sur terre
A la pérennité de leur trône éphémère;
Depuis que l'intérêt, l'envie ou bien l'orgueil
Ont mis leur sceau maudit jusque sur le cercueil.
Et la Science est venue, avec tout son cortège,
Aggraver en horreur la lutte sacrilège.

Sur ce drame fétide où la mort, en hurlant,
Jetait un monde entier dans un chaos sanglant,
Un rayon d'or venu de l'éternel mystère,
Vint se poser un jour, illuminant la terre;
Et, prodigieux répit dans l'ouragan d'excès,
Une voix prononça des paroles de paix.

Dix-neuf cents ans et plus sont retournés en cendre
Sans que la voix clémente ait pu se faire entendre;
Gangrené jusqu'au coeur et dément désormais,
Aux mots de trêve, l'homme a répondu : Jamais !
Et, depuis lors, le monde a pullulé d'apôtres
Prêchant à des bandits : Tuez-vous les uns les autres . . .

Noël est de retour, homme n'entends-tu pas
La Mort, dans le lointain, s'avancer pas à pas ?
N'entends-tu pas déjà les angoissants vacarmes
Des forges qu'on active et des peuples en armes ?
Vois ce spectre là-bas, grimaçant et blafard . . .
Tu voudrais reculer ? Hélas, il est trop tard ! . . .

FERNAND DE VERNEUIL

Subtle

Le cadeau d'une présentation parfaite qui lui plaira, – un carafon de London Club, le gin *extra sec* classique des santés des jours de fête.

25 oz. $2.20
40 oz. $3.30

Ces Cadeaux-Etrennes feront beaucoup d'Heureux

. . . et il y a des Porte-plume, Porte-mine et Garnitures de Bureau Parker à tous les prix.

Un porte-plume ou porte-mine de fabrication Parker est plus qu'un cadeau ordinaire. Tous les jours, d'année en année, leur beauté et leur utilité rappellent toujours la personne qui l'a donné. Et la qualité Parker est si bien connue, que l'on ne saurait manquer d'admirer votre générosité.

Peu importe vos moyens, il y a un cadeau Parker pour toutes les bourses et toutes les occasions. Pour ceux qui sont ultra-modernes, il y a le Parker Vacumatic contenant 102% plus d'encre. Son fut laminé a tout l'éclat velouté de la Nacre et du Jais, tout en étant transparent si tenu à la lumière—on voit quand le remplir. Sa plume de platine et d'or, au bout d'iridium, écrit de deux façons. C'est le chef-d'oeuvre magistral du monde du porte-plume.

Mais s'il est trop cher, vous avez un grand choix de Porte-plume et Porte-mine Parker moins coûteux. Les Parker Moderne, Parker Première ou Parker Duofold de renommée mondiale—tous ont le fut incassable aux couleurs chatoyantes, la plume si unie écrivant sans pression, et un joli porte-mine assorti.

Même si les vôtres et vos amis possèdent un porte-plume vieux jeu, un Parker sera le bienvenu. S'ils ont déjà un porte-plume Parker, une base qui le rendra doublement utile en le transformant en une luxueuse Garniture de Bureau leur fera grand plaisir.

Demandez à voir ce magnifique assortiment de cadeaux Parker à tous les prix. Soyez sans crainte . . . *si vous avez donné un Parker, vous n'auriez pu faire mieux!*

Parker

Porte-plume, Porte-mine, Garnitures de Bureau

Porte-plume **$2.75** *à* **$10** *Porte-mine* **$1.25** *à* **$3**

Bases pour Garnitures de Bureau, à partir de **$2**

Parker VACUMATIC

Fut laminé avant l'éclat chatoyant du Jais et de la Nacre lie-de-vin ou argentée. Tenu à la lumière, le Jais devient transparent—montre quand le remplir. Contient 102% plus d'encre. Ecrit de deux façons.

Porte-plume Senior **$10.**
Standard ou de Dame **$7.50**
Porte-mine assorti **$2.50**

Parker VACUMATIC JUNIOR

En Nacre argentée ou lie-de-vin et Cristal transparent. A l'air de Nacre et Jais quand rempli. L'encre est visible!

Porte-plume Junior ou de Dame **$5.**
Porte-mine assorti **$2.50**

Parker Duofold

En Vert Marin, Lie-de-vin et Noir, Vert Jade ou Noir

Porte-plume Senior **$7**
Junior ou de Dame **$5**
Porte-mine Assortis **$3** *at* **$2.50**

Parker Première

En Bleu et Noir, Acajou et Blanc, ou Gris et Rouge.

Porte-plume **$3.50**
Porte-mine assorti **$1.50**

Parker Moderne

En Bronze et Bleu, Onyx, Vert et Or ou Noir.

Porte-plume **$2.75**
Porte-mine assorti **$1.25**

Parker Garnitures Duette

Parker PREMIERE, Garniture complète dans bel écrin **$5**
Parker MODERNE, Garniture complète dans bel écrin **$4.**
Parker VACUMATIC, Garnitures dans beaux écrins **$7.50, $10** *et* **$12.50**

Parker Garnitures de Bureau

En marbre d'Italie, Onyx de Pedrara, Onyx vert du Brésil, Vitrolite Noire et Chrome.

Bases sans porte-plume, à partir de **$2.**
Garnitures de Bureau complètes avec porte-plume, à partir de **$4.75**

Prix des Bases pour Garnitures de Bureau illustrées ci-dessus (Porte-plume en sus)
M.S., **$2;** *K.O.* **$5;** *E.E.O.* **$17.50**

OFFRE SPECIALE POUR LES FETES

Signature gravée Gratis

Chaque achat de Porte-plume Vacumatic Parker ou Garniture Duette, sera accompagné cette année d'un Bon Spécial qui vous donne droit à avoir la signature du futur propriétaire gravée GRATIS sur le fut du porte-plume (ou porte-plume et porte-mine).

Ceci rend votre cadeau *absolument personnel*—difficile à perdre ou à voler—établit l'identité du propriétaire à la banque ou à l'hôtel. Demandez ce Bon quand vous faites votre choix. Ce service *gratuit* n'est valide que pour les Vacumatic Parker et jusqu'au 15 janvier 1935.

Quink

Partout **15** *et* **25** *sous.*

On nous demande souvent: "Quelle est l'encre à employer dans un porte-plume réservoir?" Nous recommandons la Quink de Parker, l'encre miraculeuse qui nettoie une plume en écrivant.

Vous pouvez donner un cadeau Parker à tous

LE RESCAPE

(Suite de la page 9)

Et puis, tu vas tâcher voir à te reposer un peu. Je prends le quart. Je te réveillerai et tu prendras le quart à ton tour.

Jean-Marie ne dormit pas, — dormir dans une pareille situation est impossible — mais il s'assoupit un peu. La douche des vagues, à chaque instant, le réveillait. Autour de lui les étoiles se reflétaient dans le creux sombre des vagues. Tournant la tête, il voyait presque au-dessus de lui et un peu en arrière l'étoile polaire. Le courant les drossait fidèlement vers le Sud-Ouest. Aussi bien, le vent était tombé.

Il cria à Penmarch qu'il allait, à son tour, prendre le quart. Il vit confusément, dans la nuit, l'ombre du vieux s'incliner. Jamais il n'avait eu pareille sensation de l'immensité.

Il manoeuvra son espar, moins pour avancer que pour lutter contre le froid. C'était, maintenant, de froid qu'il souffrait. Du froid et aussi de la soif. De nouveau, il pensa à son orange. Devant Penmarch il n'aurait pas osé la sortir de sa poche. Il eut fallu partager. Mais le vieux dur-à-cuire ne lui avait-il pas enseigne que, seuls résistent au naufrage les égoïstes? Alors? Il se prêenseigné que, seuls résistent au nau- il la remit dans la poche du ciré.

Un jour rose pâle se leva quelque part dans la direction de la lointaine Islande. Avec le soleil, l'espoir grandit au coeur de Clinfoc. Aux quatre coins de l'horizon désert traînaient, comme désoeuvrés, ces mélancoliques bancs de brumes, hôtes habituels des mers arctiques. Quelques oiseaux de mer rasaient la crête des vagues, entraînés loin de la terre dans leur chasse. Penmarch redressa péniblement son buste et tourna vers Jean-Marie une figure verdie, dans laquelle les yeux brillaient d'un éclat malsain.

— J'ai soif.

Ceci fut dit d'une voix que Clinfoc ne connaissait pas. La veille, Penmarch avait parlé avec netteté et assurance. Il ne lui restait plus, maintenant, qu'un organe ridiculement bas. Jean-Marie, aussi avait soif. Il pensa à l'orange. Une fois de plus il résista à la tentation de la partager. Cet immense horizon ne révélait pas la moindre voile.

Le matelot recommença de pagayer. L'espar était lourd et le travail semblait ironiquement inutile. Pourtant c'était le seul moyen de se réchauffer. Clinfoc faisait des gestes tout mécaniques. Il ne semblait plus y avoir dans sa pauvre cervelle place pour une idée.

Les heures du jour se traînèrent. Jean-Marie, maintenant, tenait les yeux obstinément fermés. La vue des vagues qui couraient tout autour de lui le fatiguait. Et même les yeux clos, il voyait devant lui une mer verte et grise balafrée de raies parallèles.

Une autre douleur était celle que lui causait le sel. Sa figure, ses lèvres, ses mains, tout son corps étaient gerçés par les embruns. Un peu de sang suitait. Le flot mordait cruellement chaque écorchure.

Il y eut une brusque secousse. Clinfoc rouvrit les yeux. L'avant du mât se cabrait maintenant, hors de l'eau. Et Penmarch avait disparu. Il fallut un moment avant que Jean-Marie comprit. Se détachant avec précaution, il réussit à s'avancer de quelques pieds, afin de remettre le mât en équilibre. De là il vit que les drisses dont Penmarch s'était attaché, portaient la marque d'une section nette. Le vieux marin s'était saisi de son couteau. Sans doute le découragement l'avait pris. Ou bien il avait agi sous l'impulsion de la fièvre. Clinfoc regarda autour de lui. Mais rien n'apparaissait. Les bottes pleines d'eau, l'autre avait sans doute coulé à pic. Alors Jean-Marie tira l'orange de sa poche et la mangea lentement. Il faisait durer le plaisir.

La nuit vint et, pour la première fois de sa vie, le matelot connut le mal de mer. Un instant il eut envie, lui aussi, de tirer son couteau, d'en finir d'un seul coup. A ce moment-là il se rappela du mot de Penmarch: "On n'est jamais perdu tant qu'on a la force d'espérer."

Il chercha cette force en lui et la trouva.

▼

Sur la dunette de la *Ste-Yvonne*, le patron Leblanc prenait une hauteur de soleil. Son vieil octant tout piqué de sel à l'oeil, il voyait l'image inversée de l'horizon. Le soleil, pâli par le verre fumé, échancré par la mer, descendait lentement. A côté de lui, Devéhat, une vieille toquante dans son énorme poing, comptait les secondes:

— Cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante, un, deux, trois, quatre, cinq . . .

Au moment où Leblanc se préparait à crier: "Top!", une voix parvint de l'avant.

— Epave à babord.

Le patron poussa un juron, et faillit laisser tomber l'octant. Devéhat dit:

— Il y a quelqu'un sur l'épave.

(Suite à la page 52)

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Les Mots Croisés du "Samedi"

LES DIX GAGNANTS

Problème Numéro 156

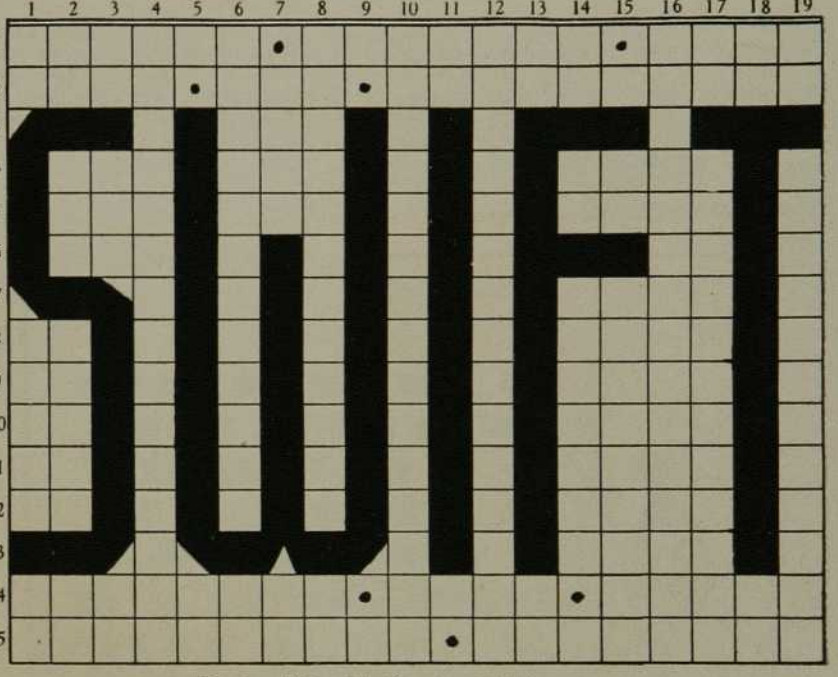
(Bovril)

DIX JEUX DE CARTES

Mlle Thérèse Savard, 1, rue Smith, Chicoutimi, P. Q.; M. Jean-Louis Duhaime, Maison Ste-Claire, Trois-Rivières, P. Q.; Mlle Marie-Louise Lebel, 14, rue Meadow, North Adams, Mass. U.S.A.; Mlle Monique Jenkins, 26, Ave Mont-Marie, Lévis, P. Q.; M. Guy Francoeur, 124, 7ième Rue, Québec, P. Q.; Mme R. Chs Terreau, 410 St-Cyrille, Québec, P. Q.; Mlle Gertrude Trépanier, 350, rue Richelieu, Québec, P. Q.; Mme A. Mireault, 7559 De Gaspé, Montréal, P. Q.; M. Georges Boivin, 3300 boulev. Gouin, Ouest, Cartierville, P. Q.; Mlle Laura Sicotte, 10866, rue Clarke, Ahuntsic, Montréal, P. Q.

SOLUTION DU PROBLEME No 157

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 158



Dernier délai: 21 décembre inclusivement.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ..... PROV. .....

Adressez vos solutions à :

LES MOTS CROISES, *Le Samedi* 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Can.

HORIZONTALEMENT

1. Cuisse ou épaule fumée du cochon. — Substance onctueuse servant à préparer les aliments. — Substance grasse du porc.
2. Du verbe crier. — Ancienne forme de *oui*. — Petits instruments servant dans la cuisine.
3. Fille de Cadmus et d'Harmonie.
4. Rivière, en espagnol.— Anagramme de *dur*. — Qui a une saveur désagréable.
5. Ville forte du Wurtemberg, sur le Danube. — Adj. dém. — Regarda au travers d'un oeuf.
6. Première syllabe du nom vulgaire d'une mouche africaine. — Partie dure du corps humain.
7. Anagramme de *lacs*.
8. Préfixe qui indique répétition. — Embarras, ennui.
9. Douze mois. — Anagramme du mot anglais *rugs*.
10. Deux lettres de *C. O. D.* — Anagramme de *soin*.
11. Adverbe de lieu. — Fils de Pandion et roi d'Athènes.
12. Vu le jour.—Quatre lettres de *maure*, transposées.
13. Partie courbée en arc par laquelle on prend un panier.
14. Anciens titres, chartes, manuscrits. — Nuages. — Bout d'une pièce de bois qui entre dans une mortaise.
15. Éminent au suprême degré. — Espace de six mois.

VERTICALEMENT

1. Jésus-Christ (abr.). — Tranche très mince de lard qu'on fait cuire avec des oeufs. — Carte à jouer.
2. Coups de baguettes donnés sur le tambour (renversé). — Temps où les animaux recherchent les femelles pour l'accouplement. — Qui n'est point due. — Petit ruisseau.
3. Troisième note de la gamme. — Pron. pers. de la 3e pers. plur. — Créditeur (abréviation).
4. Appareil enregistrant les variations atmosphériques.
5. Préfixe.
6. Taches noires. — Deux lettres de *vie*.
7. Couleur bleue extraite des feuilles de l'indigotier. — Pron. rel. invariable.
8. Vice du glouton. — Pron. pers. 3e p.
10. D'une manière autoritaire.
11. Est, en anglais.
12. Qui appartiennent à la sténographie.
13. Pron. de la 3e pers. — Le même que le premier du 13 vertical.
14. Préposition. — Avant-midi (abr.). — Du verbe *causer*.
15. Troisième note de la gamme. — Qui indique de l'arrogance (féminin).
16. Se dit des faisceaux composés de liber et de bois (fém. plur.).
17. Article simple (renv.) — Etat d'une personne rassasiée.
18. Deuxième note de la gamme. — Métal précieux.
19. Deux lettres de *dos*. — Fabrique des habits (C).

"MES NERFS" disait-elle

***—c'était, en réalité, ses* REINS**

Elle essayait de passer chaque journée le mieux qu'elle pouvait. Jamais confortable—toujours affligée. Vitalité, basse — le moral, plus bas encore. Elle n'avait pas penser à ses reins, jusqu'à ce qu'une amie lui suggère les Pilules Dodd pour le Rein. Cherchant un soulagement, elle prit immédiatement des Dodd. A cette sensation de "rendue à bout" fut bientôt remplacée par de l'énergie tenace et un sommeil bienfaisant. Le mal de tête, le mal de dos et tous les autres indices de reins anormaux disparurent rapidement.

Se sent bien maintenant—Grâce aux 41F

Pilules Dodd pour le Rein

NOTRE CONCOURS SPECIAL

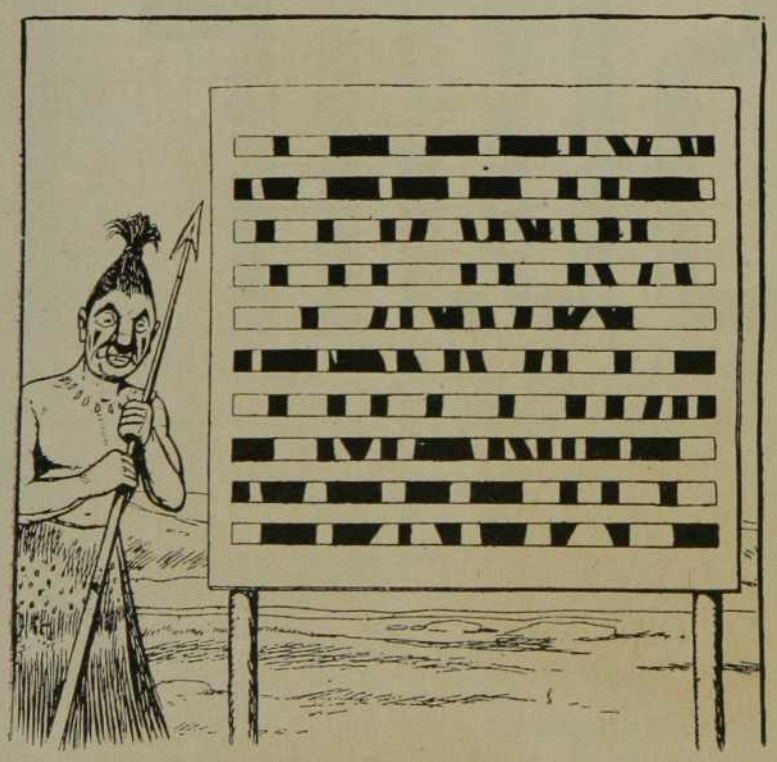
10 prix à gagner

EXPLICATION

Vous avez ici dix bandelettes à côté desquelles se tient un prisonnier capturé par les Zoulous. Vous devez reconstituer une phrase à l'aide de ces bandelettes. Découpez-les et placez-les 2 par 2, bout à bout, de façon à n'en avoir plus que 5 en hauteur. Vous devez les rapprocher ensuite en bon ordre les unes au-dessus des autres. Vous aurez alors une inscription de trois mots prédisant au prisonnier le sort qui l'attend. Collez les bandelettes sur un papier et envoyez-nous le tout avec le coupon.

Adressez à :

CONCOURS SPECIAL, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.



COUPON DU CONCOURS SPECIAL DU "SAMEDI"

No 4 — 22 décembre 1934

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ..... PROV. .....

(Les réponses seront reçues jusqu'au 21 décembre inclusivement.)

Nous choisirons dix bonnes solutions qui seront récompensées chacune d'un prix. Les DIX prix que nous donnerons ainsi chaque semaine, pour ce *Concours Spécial*, seront dix jolis jeux de cartes que nous vous expédierons par la poste. Les noms des DIX gagnants de la semaine dernière paraîtront dans *Le Samedi* de la semaine prochaine.

Les 10 gagnants de nos Jeux de Cartes

Mme IDA BEAUDETTE, 975 rue Couvent, St-Henri, Montréal, P. Q.
Mlle HELENA GAUTHIER, 3, ruelle Jalbert, Chicoutimi Ville, P. Q.
Mlle FERNANDE DAOUST, 90 rue Wilbrod, Ottawa, Ont.
Mlle YVETTE BLANC, 6772 rue Delanaudière, Montréal, P. Q.
Mlle IRENE GIROUX, 81 rue Bagot, Québec, P. Q.
M. GEORGES BORNAIS, 1399, rue Denoue, Trois-Rvières, P. Q.
M. ABONDIUS PLOUFFE, 79 Jacques-Cartier, Sorel, P. Q.
M. BERNARD PEPIN, 24 rue Ste-Anne, St-Hyacinthe, P. Q.
M. PAUL KAINE, 5, rue Ste-Ursule, Québec, P. Q.
M. P. E. LAGUEUX, Casier 183, THETFORD MINES, P. Q.

LE RESCAPE

(Suite de la page 51)

— M'est avis, dit une voix, que c'est un trépassé. Il n'a guère l'air en vie, ce chrétien-là.

Mais déjà Leblanc commandait:

— Mettez en panne. Et un doris à la mer, vite.

Deux hommes prirent place dans la légère embarcation, tandis que les autres laissaient filer les câbles le long des palans. Quelques minutes plus tard, les sauveteurs accostèrent prudemment l'épave. Ils en détachèrent Clinfoc, évanoui, mais vivant encore.

Dans le poste d'équipage, des gaillards robustes s'affairèrent. Les mains enveloppées de laine, ils frictionnèrent le corps amaigri, tandis que le grog chauffait sur le poêle.

— C'est Clinfoc, le gars à la Legouen, dit l'un d'eux.

— Un de ces faillis chiens de *La Paimpolaise*, grommela un autre. Encore un bateau au fond de l'eau parce que le patron, ni l'équipage ne savaient pas s'arrêter de boire.

— Sacrée *Paimpolaise*! Elle a toujours porté la guigne avec elle. Ousqu'elle était, la morue refusait de mordre. Ou bien c'était la tempête qui se levait.

— Elle est au diable, à c't'heure.

— En attendant, je parie que ce citoyen-là va nous apporter la poisse.

C'étaient pourtant de braves gens. Mais le matelot est volontiers superstitieux. De plus, ils avaient toujours haï *La Paimpolaise* et tout ce qui la touchait.

— On ne peut pourtant pas rejeter un chrétien à la mer.

— Non! bien sûr! N'empêche qu'il est dommage que ce sacré Devéhat ait de si bons yeux. Le type n'en avait pas pour longtemps . . . A c't'heure je te parie une bolée de cidre pour le jour qu'on touchera terre, notre pêche est fichue. Un gars comme ça qui vient d'un mauvais bateau, c'est assez pour gâcher toute une campagne.

Cependant, sous la friction vigoureuse des deux matelots, Clinfoc revenait à la vie, tout doucement. Il roule autour de lui des yeux couleurs de mer.

— Apporte le grog, dit l'un des hommes qui le soignaient.

— Voilà, mon gars! . . . Aide-moi à lui faire boire le boujaron.

Quand Jean-Marie fut sur pied, le jour suivant, marchant encore d'un pas chancelant, les détails du naufrage commencèrent de lui revenir un à un. Il revit le mur de glace. Il se rappela le choc brutal qui l'avait lancé à la mer. Il entendit le bruit du navire fracassé. Mais rien de tout cela ne l'ennuyait profondément. Un autre souvenir le harcelait, celui de l'orange.

Il se disait:

— Peut-être que si j'avais partagé avec lui, Penmarch vivrait encore . . . Jésus-Marie! dire que c'est peut-être moi qui l'ai tué . . . Un gars qui en était à son troisième naufrage . . . Un assassin, voilà ce que je suis . . . Un assassin.

Cette pensée l'éloigna encore des hommes qui l'avaient secouru. Eux, le voyant taciturne, disaient:

— C'est une tête qui n'a jamais été trop solide . . . Ce coup-ci l'a achevée . . .

Devéhat, le bel esprit de l'équipage, renchérit:

— Clinfoc qu'on l'appelle . . . Il serait mieux nommé Loufoque . . . Si jamais je vois encore un type sur une épave, tu peux m'en croire, je regarderai de l'autre bord.

Et Leblanc, le patron, ajouta:

— On n'avait vraiment pas besoin d'une bouche de plus à nourrir.

M. CONSTANTIN-WEYER

Décembre

Tu m'écris : « Je m'ennuie tant de toi.
Encore quelques paraphes de ski sur ma montagne
Et je rentre à Paris me terrer pour des mois.
Ton cher visage partout m'accompagne.
N'évoque désormais mon absence qu'en pensant au retour. »
— Il n'eige, mon aimé, il neige ici depuis plusieurs jours.

Je reçois aujourd'hui
Des bonbons et des fleurs, un énorme colis.
Que cela est beau et bon et appréciable;
Mais qu'une seule ligne de ton écriture détestable,
Après ce nouveau retard, m'eût été chose plus douce.
— Il neige encore aujourd'hui, il neige par petites secousses.

Enfin te voici rentré
Et tu parles sans arrêt, ayant tant à raconter.
Tu parles et parles, avec quelle gaieté !
Sans plus me regarder ni m'interroger
Et je frissonne un peu d'aussi longs discours.
— Il neige, aimé, vois comme il neige sur notre amour !

Extrait de « Les Tentations » SIMONE ROUTIER

REVE D'ENFANT

(*Suite de la page* 10)

aux vêtements multicolores: elles suivaient le même chemin, mais la petite apparition tourna à gauche et Justine et Madeleine purent la voir rejoindre à un campement de bohémiens qui s'étaient abrités contre un mur du parc du château.

Quand la petite fille se retourna, Madeleine fut éblouie, car elle portait au cou et aux bras de nombreuses verroteries qui semblèrent à cette dernière les trésors de Golconde.

Justine, ayant ralenti sa marche par curiosité, repartit d'un pas vif pour rattraper le temps perdu. Elle n'eut pas le loisir de regarder Madeleine qu'elle tenait par la main, sans cela elle eût été frappée par l'expression à la fois rêveuse et volontaire de ses yeux.

Et Madeleine pensait.

"Comme je voudrais avoir aussi de beaux colliers. Comme je voudrais vivre dans ces voitures attelées de chevaux aux harnais de toutes les couleurs. Ces voitures roulent toujours et ainsi je pourrais voir beaucoup de pays comme les grands-pères du salon!

"Comment faire pour fuir?"

L'imagination des enfants est fertiles et leur volonté très grande aussi souvent.

Madeleine et les jumeaux couchaient dans une chambre au rez-de-chaussée, un couloir donnant de plain-pied dans le jardin avait accès dans cette chambre et Madeleine savait que, depuis longtemps, la fenêtre du couloir fermait mal. Quelle facilité pour sa fuite! Elle connaissait aussi, pour en avoir escaladé les branches, certain arbre qui permettait d'arriver sur le mur derrière lequel était justement la petite troupe. Madeleine sait, par les contes, que les bohémiens emmènent les enfants. Son frère et sa soeur, très actifs, dorment à peine couchés. Justine ou Julie partent aussitôt pour ranger la vaisselle et les parents lisent ou font de la musique. Pourvu que maman joue du piano ce soir!

Et tout arriva à souhait pour favoriser la fuite de Madeleine.

Les Bohémiens, ayant terminé leur repas, étaient rentrés dans les voitures; seul, un homme, qui faisait une ronde avant de se coucher, aperçut Madeleine sur la crête du mur et se précipita pour la recevoir. Après examen, il jugea bonne l'aubaine qui lui amenait une nouvelle recrue pour son cirque. Sans perdre de temps, il mit l'enfant dans sa voiture, non sans l'avoir, par précaution, dissimulée sous des vêtements et donna l'ordre de partir pour la ville, où la troupe devait donner représentation à l'occasion de Noël.

La petite caravane se mit en marche et arriva à la ville, mais ne s'y arrêta pas. Le chef ordonna d'aller directement au port où il savait trouver un bateau en partance pour l'Angleterre.

A Kermonoël, tout le monde se levait de bonne heure, mais les enfants n'étaient réveillés que vers huit heures. Quand Julie, préposée au réveil ce matin-là, découvrit après avoir ouvert les volets, l'absence de Madeleine, elle reçut au coeur un coup si fort qu'elle demeura quelques instants immobile, médusée. Brusquement, elle se rappela qu'elle venait, à l'instant même, de fermer la fenêtre du couloir donnant sur le jardin: d'un bond, elle y fut, fouillant tous les recoins sans ombre à cause de l'hiver qui avait arraché aux arbres leurs dernières feuilles. Alors, ce fut la course affolée vers la maison, l'annonce de l'épouvantable nouvelle, la pâleur du père, les larmes de la mère, l'affaissement douloureux de la grand'mère. Le père, d'un élan, bondit à son tour dans le jardin où il essaya vainement de retrouver les traces de l'enfant, le grand vent de la nuit précédante les ayant effacées.

Justine accourut de la cuisine: elle révéla la présence, hier, des bohémiens, là, derrièce ce mur. Le père, sautant alors sur son cheval, se mit à leur poursuite. Il s'arrêta pour demander des renseignements aux rares passants, mais personne ne put lui en donner. Il galopa jusqu'à la ville et, pas plus heureux dans ses recherches, revint tristement chez lui, après avoir prévenu la police.

Madeleine, qui s'était endormie du bon et lourd sommeil de l'enfance, ne se réveilla même pas pendant la traversée. Elle eut un moment de grand effroi quand un grand diable noir, l'homme qui l'avait reçue dans ses bras lors de sa fuite, la réveilla en la secouant fortement. Il lui fallut un peu de temps pour se remettre. Quand elle se rendit compte de la vérité, la brave Madeleine éclata en gros sanglots.

Le grand diable lui intima l'ordre de se taire d'une manière si rudement péremptoire que, domptée, elle obéit et, seules, de grosses larmes continuèrent à couler sur ses joues.

La petite fille fut dépouillée de ses vêtements et revêtue d'oripeaux semblables à ceux qu'elle avait tant enviés en les voyant sur le dos de la petite bohémienne de la route.

(*Suite à la page* 55)

Réduction Extraordinaire!

COWAN'S
PURE PERFECTION
COCOA

UNE LIVRE *maintenant* 27¢

UNE ½ LIVRE *maintenant* 15¢

La qualité n'a pas changé

OFFRE SPECIALE
FAITES VITE!
PRESENTEZ CE COUPON A VOTRE EPICIER

Ce coupon vaut 5c

du prix d'une boite d'une livre de Cowan's Perfection Cocoa tel qu'annoncé par votre épicier, si présenté le ou avant le 31 décembre, 1934. Découpez-le, remplissez-le, et présentez-le à votre épicier aujourd'hui même.

NOM DU CLIENT _____

ADRESSE _____

Epiciers: 5 sous seront remboursés si le coupon est présenté le ou avant le 14 janvier, 1935. Signez ci-dessous:

The Cowan Company, Ltd., 1100 rue Craig E., Montréal: Nous avons alloué 5c pour ce coupon sur le prix d'une boite de Cacao Cowan Perfection en vertu de l'offre ci-dessus. *Signature de l'épicier* _____

REFUSEZ LES IMITATIONS

BRISE PAR L'ASTHME. — La force du corps et la vigueur de l'esprit sont inévitablement amoindries par les accès d'asthme. Qui peut vivre par les accès d'attaques imminentes et garder son corps et son esprit en pleine efficacité? Le remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg dissipe ces nuages en supprimant la cause. Il soulage. Il rend le malade à sa force normale et à sa quiétude mentale.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement Confidentielle.

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher, près Bernard
Boite Postale 2353 — Dépt. 2
Montréal, Canada.

Les mères prudentes et expérimentées savent quand leurs enfants sont malades des vers et elles ne perdent pas de temps à leur donner Miller's Worm Powders, le plus effectif vermifuge. Il nettoie absolument le système des vers et redonne des conditions de santé sans lesquelles il n'y a aucun confort pour l'enfant ou d'espoir de croissance robuste. C'est l'exterminateur de vers qui inspire le plus confiance.

DANS LA PEUR

(Suite de la page 7)

Fiévreux, troublés, hors d'eux, incapables de s'expliquer, ils balbutiaient des mots incohérents.

— Mais madame, s'écria la duchesse, la porte s'ouvre en dehors. Laissez-moi votre place: j'aiderai Lionel mieux que vous.

Dominée par cette voix résolue, Mme Blavaine s'écarta. Elise et Lionel purent ouvrir la porte. C'était, dans le couloir, dégringolant des galeries, par un escalier de côté, un effroyable torrent, une cohue d'hommes et de femmes ahanant de terreur. Enchevêtrés, ils se déchiraient, s'écrasaient, se broyaient entre les murs.

Elise, hésitante, reculant d'instinct, demandait à son mari:

— Faut-il se jetter là-dedans?

Mais Lionel, grelottant, comme saisi déjà par la démence de cette marée vivante, ne lui répondait pas, ne semblait plus la connaître, ne regardait plus que Mme Blavaine. Une éclaircie se produisant tout à coup dans la foule, il cria:

— Glisse-toi! faufile-toi! Sors, mais sors donc vite!

A ce tutoiement, bien que les yeux de son mari fussent ailleurs, Elise crut qu'il lui parlait. Et elle allait s'enfoncer dans la foule quand elle sentit que Mme Blavaine la tirait en arrière, la bousculait furieusement pour passer devant elle. Indignée, elle résista, murmurant:

— Vous allez me faire tomber, madame! Lâchez-moi, nous passerons bien tous trois!

Mais elle fut subitement arrachée de la porte, brutalement poussée, collée à la cloison de la loge. Et, glacée d'horreur, elle vit son mari livide, les lèvres blanches, les dents serrées, son mari, la face convulsée d'une expression féroce et lâche, les prunelles toutes claires d'une lueur de folie, qui l'acculait au mur, lui enfonçait cruellement son poing crispé dans la poitrine, ses bagues dures en pleine chair, et hurlait à l'autre femme, d'une voix d'angoisse et de passion:

— Mais qu'est-ce que tu attends? Passe, je t'en conjure, passe vite!

Ah! la vision de cauchemar! L'atroce parole surgie du fond ténébreux de l'âme, sous la montée de la peur! Ah! comme la poussée du bestial instinct de vivre arrachait le sourire, crevait le masque, montrait à nu la hideur du mensonge et de la trahison!

Elise ne résista plus, laissa passer la femme et l'homme; puis, elle se traîna sans force, se laissa tomber sur une chaise de la loge et, fermant les yeux de douleur, cachant son visage dans ses mains, brisée, l'âme morte déjà, elle attendit la mort.

Elle n'entendait plus qu'une rumeur lointaine de fleuve qui s'écoule, elle ne pensait plus, elle ne percevait plus rien de ce qui se passait. Mais l'horrible image restait fixée au fond de ses yeux. Elle revoyait l'homme blême, aux traits décomposés, qui, en bête aux abois, l'avait brutalisée, meurtrie, frappée, afin de sauver *l'autre*! Et prise de désespoir, de dégoût infinis, la petite duchesse sanglotait sans pouvoir verser de larmes:

— Ah oui! qu'ils passent . . . qu'ils passent . . . qu'ils retournent à la vie . . . Si la vie est ainsi, je préfère la mort! . . .

Elle n'avait plus peur: elle attendait les flammes comme une délivrance comme la purification, l'oubli, l'anéantissement de ce souvenir d'horreur tragique . . .

Cependant quelques bruits renaissaient autour d'elle. Aucun embrasement de flammes, aucune suffocation de fumée. Mme d'Albigny rouvrit les yeux. La salle restait illuminée, l'atmosphère était respirable, on n'avait même pas baissé le rideau de fer. Elle crut sortir tout à coup du cauchemar. Penchée, elle aperçut les planches de la scène mouillées; des pompiers, très gais, après la fausse alerte, roulaient, emportaient leurs tuyaux, et trois machinistes remplaçaient déjà le portant à peine noirci d'une mince léchade de flamme. Le régisseur, les figurants, rassurés, venaient constater le dégât léger, tandis que, à l'orchestre, dans les loges, quelques spectateurs, craintifs encore, regagnaient leurs places.

Dix minutes après, devant la salle à demi remplie, on refrappait les trois coups, les acteurs reparaissaient, recommençaient le dialogue, et la pièce reprenait son cours.

Elise ne pouvait plus écouter, ne pouvait plus regarder. Les yeux de férocité claire, la voix d'angoisse et de passion l'obsédaient. Il lui semblait que les places abandonnées près d'elle et derrière elle ouvraient, tout à l'entour, un vide immense. Soudain, une petite toux sèche, nerveuse, embarrassée, la fit tressaillir, se retourner. Lionel venait de rentrer, le plastron un peu cassé, l'habit froissé, mais le visage apaisé, la mine froide et hautaine. Il s'approcha de la jeune femme et payant d'audace, souriant comme si rien d'effroyable ne s'était passé, il murmura:

— Vous avez très bien fait de ne pas sortir de cette loge, ainsi que je vous conjurais de le faire. Mme Blavaine s'est tirée de cette cohue à demi écharpée. Ayant tout de suite su qu'il n'y avait aucun danger, je vous ai laissée pour mettre cette peureuse en voiture. Ah! par contraste, chère amie, que vous m'avez parue admirable de sang-froid!

La malheureuse femme se détourna sans répondre. Ce sourire, qu'elle admirait il n'y a pas une demi-heure, lui semblait à présent un ignoble rictus d'hypocrisie. Elle comprenait qu'elle ne pourrait plus jamais se trouver devant cet homme sans se rappeler la face convulsée, l'expression féroce, les prunelles claires de ce fou qui, dans sa peur et sa force de lâche, avait repoussé sa femme pour sauver sa maîtresse! A demeurer sous le regard de ce mari devenu tout à coup l'étranger perfide qu'on redoute, elle avait l'impression d'être enveloppée de mensonge et de trahison! Ah! combien le sentir, silencieux et guetteur, derrière elle, si près d'elle, cela lui semblait encore plus tragique que leur lutte effrenée et sauvage contre la porte!

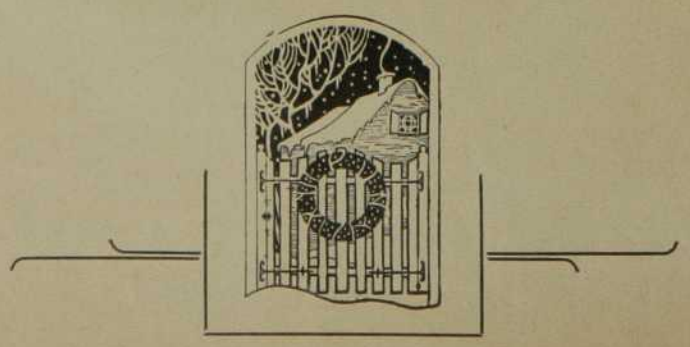
Et la petite duchesse songeait encore:

— Tout mon amour, tous mes espoirs et toutes mes illusions viennent d'être anéantis par ce petit bout de toile peinte qui n'a même pas flambé!

Mais voyant que, de plusieurs loges, on la lorgnait, non pas pour elle, mais pour ses diamants, elle leva vite ses jumelles devant ses yeux, afin de cacher ses larmes qui, cette fois, coulaient . . . Et, pénétrée de toute sa misère de millionnaire, elle pensa, toute frémissante en face d'un danger plus terrible:

— Maintenant, comme cela va m'être difficile de vivre. . . et c'était, tout à l'heure, si facile de mourir!

CHARLES FOLEY



D'un regard circulaire elle la chercha et la vie tapie tout contre l'une des voitures et ce fut un adoucissement au si grand chagrin de Madeleine.

Par la suite, les deux enfants partagèrent la même couche, subirent les mêmes assouplissements brutaux, ensemble elles eurent la honte de tendre la main. Ce qui augmentait la solitude de Madeleine, c'est que Sonia ne parlait pas un mot de français, pas plus que les habitants des villes ou villages où la horde stationnait.

Peu à peu, Madeleine se familiarisa avec la langue du pays et aussi avec les plus difficiles acrobaties: bientôt, elle parut en public et sa grande jeunesse et sa jolie figure lui valurent des applaudissements nombreux.

Quelques longues, monotones et tristes années s'écoulèrent. La jeune acrobate était devenue un docile et bel animal: les exercices physiques très violents avaient endormi son imagination et son esprit de révolte.

Un jour, le cirque s'arrêta dans un port. Madeleine, libre par hasard, alla, tout en flânant, regarder les bateaux. Tout à coup, elle revit la mer et fut reprise par elle. Son désir de vivre lui fut redonnée en un instant par le vent qui venait du large et sentait si bon. Elle s'approcha, parla avec des marins et apprit que le lendemain, à la première heure, le plus grand des bateaux qui dormait dans le port lèverait l'ancre pour les Indes. Les Indes, pays enchanté!

Pouvoir y partir; être, pour de longs jours, prisonnière de la mer, subir sa douceur, sa tendresse, ses caresses, subir aussi ses coquetteries qui deviennent rage et menace de mort, être sa proie docile et volontaire, se sentir toute petite entre la mer et le ciel!

Madeleine, ayant retrouvé son âme première, se demande immédiatement comment échapper au grand diable noir. Demain matin, le bateau prend le large! Vite, pour n'être pas coupçonnée, elle rentre au campement.

Madeleine se surpassa à la dernière représentation! Elle connut, ce soir-là, pour la première fois, la griserie du succès, les rappels nombreux et le grand diable noir, lui-même, daigna la féliciter.

La représentation terminée, elle regagna la voiture comme d'habitude et se glissa près de Sonia qui dormait déjà, ayant terminé son travail depuis assez longtemps. Madeleine fit taire les battements de son coeur pour mieux écouter les bruits de la petite tribu qui s'atténuèrent pour s'éteindre peu à peu.

REVE D'ENFANT

(Suite de la page 53)

Après un temps assez court qui lui parut une éternité, elle parvint à s'échapper sans bruit, emportant quelques provisions de bouche qu'elle avait dérobées, le grand diable ne lui donnant pas d'argent de poche. Elle courut vers le quai où, seuls, quelques marins ivres étaient attardés et son audace étant, une fois de plus, favorisée, elle parvint sans difficulté à descendre dans la cale du bateau où elle se dissimula derrière des fûts de whisky. Là, elle attendit patiemment le jour et quand le bateau leva l'ancre, elle crut voir s'entr'ouvrir la porte du paradis.

Plusieurs heures se passèrent sans encombre. Elle économisait le plus possible sa nourriture et sa vie de recluse lui semblait enviable. Quand un marin descendait faire une ronde, elle se faisait encore plus immobile, mais, un jour sa présence fut révélée par un fâcheux éternûment.

Alors, elle dut paraître devant le capitaine, homme bon, mais sévère, qui menaça de la faire rapatrier en Angleterre. Madeleine, n'ayant ni papiers, ni billet et ne voulant pas révéler son véritable nom, paraissait suspecte, naturellement. Elle était, disait-elle, acrobate et s'était dissimulée pour aller aux Indes chercher un engagement.

Tous les passagers étaient vivement intrigués et intéressés par cette jolie jeune fille, presque une enfant. L'un d'eux s'avança alors vers le capitaine et lui demanda la permission de faire passer à Madeleine une sorte d'examen professionnel, ce qui lui fut accordé. La jeune acrobate retrouva là tous les succès du cirque et le passager, qui n'était autre qu'un impresario, lui fit signer un engagement et paya son voyage.

Alors, Madeleine ne quitta plus le pont et, heureuse, communia avec la mer de toute son âme. Plus le bateau approchait des Indes, plus le ciel était lumineux et les flots bleus, et c'était pour la passagère une initiation, car elle ne connaissait que des cieux brumeux. Ce voyage fut si agréable pour Madeleine qu'elle en fut toute transformée.

Son impresario, frappé par sa nouvelle beauté, lui fit donner, dès l'arrivée, d'excellentes leçons de danse. Grâce à sa sensibilité et à son intelligence, elle conquit vite une célébrité méritée.

Ce fut alors les tournées à travers les Indes, dont elle admira toutes les richesses.

Un jour, un grand maharajah, celui qui, disait-on, possédait le plus grand nombre de richesses, voulant la voir danser, la fit mander en son palais. Madeleine crut voir réaliser le conte de fée le plus merveilleux quand elle pénétra dans la salle des fêtes. Vite dominée par son art, elle se mit à danser, et toutes ces richesess ne semblèrent exister que pour rehausser sa grâce.

Le maharajah fut ébloui, mais son fils devint éperdûment amoureux; si éperdûment qu'il en perdit le boire et le manger. Il rechercha Madeleine, désirant la voir sans en être vu, il lui fit aussi offrir des présents, pierres précieuses au reflets de soleil.

Le maharajah, donnant une fête à laquelle étaient conviés les officiers de la marine française, se souvint de la jolie danseuse qui lui avait fait si grande impression, et de nouveau la fit prier de danser en son palais. Elle y revint.

Ce n'était pas une danseuse, c'était une petite idole parée de riches étoffes et de beaux diamants, c'était une femme inaccessible, un rêve: c'était l'amour! L'âme de Madeleine dominait toute l'assemblée, il semblait à tous ceux qui la regardaient qu'elle était une petite chose paradisiaque qui apportait à chacun la réalisation de sa chimère.

Tout à coup, un jeune aspirant s'approche et fixe les yeux de la danseuse, ces yeux déjà connus et jamais oubliés. Elle s'arrête, charmée à son tour et, fixant les yeux de l'homme qui lui fut destiné de toute éternité, elle tournoie sur elle-même, sans volonté cette foi. Le jeune aspirant la reçoit dans ses bras ému de tout son amour partagé, car en s'évanouissant, Madeleine a murmuré: Joël!

Le maharajah, à qui fut contée l'histoire de Madeleine, lui offrit comme cadeau de fiançailles le plus beau des colliers de ses coffres.

Madeleine, en trouvant l'amour, avait enfin réalisé le plus beau rêve.

Elle revint confiante, comme autrefois, en son grand ami Joël, heureux aussi de la retrouver si belle et si digne de son amour. Le ciel gris de son Armor lui parut plus éblouissant que les cieux d'Orient, car il était illuminé par les yeux bleus profonds et changeants de son Joël.

Les parents, un peu vieillis par de longues années de séparation douloureuse, retrouvèrent vite leur sérénité. Seule la bonne grand'mère manquait à l'appel.

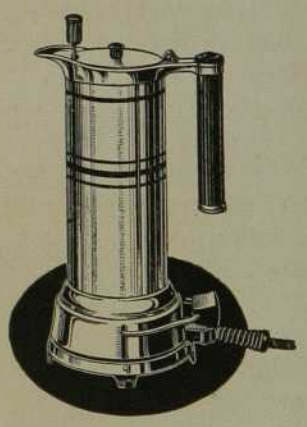
Et ce fut une nuit de Noël que furent célébrées les fiançailles de Madeleine et de Joël; les arbres avaient, par souci du décor, revêtu de beaux manteaux de neige et l'Océan chantait sa magnifique chanson pour que Madeleine ne put rien regretter des Indes magiques.

AVENA

LES PLUS BEAUX CADEAUX SONT SOUVENT LES PLUS UTILES

Nous prenons de plus en plus la bonne habitude de donner aux Fêtes des cadeaux utiles et, parmi ceux que nous recevons, c'est bien souvent les plus pratiques qui nous font le plus plaisir. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à dire qu'un sac à eau chaude peut constituer un cadeau des mieux accueillis, qu'il s'agisse du sac pour bébé ou du sac à eau chaude ordinaire dont les usages sont si nombreux qu'aucune famille, grande ou petite, ne saurait s'en passer. La beauté des sacs à eau chaude Viceroy, dont la forme et la couleur sont particulièrement soignées, leur utilité et leur solidité les classent indiscutablement dans la catégorie des cadeaux.

POUR FAIRE DU BON CAFE



Il est indéniable que le café est un bon stimulant. Un petit déjeuner est sans saveur si on n'y sert pas de café. Mais la préparation de ce breuvage exige quelque soin. Une bonne cafétière chromée fabriquée par la Flexible Shaft Company, porte le nom de *Sunbeam*, un nom bien connu des ménagères. Ce nouveau modèle de Maxwelton Brass a été longuement éprouvé avant sa mise sur le marché. Aussi on peut être assuré de sa construction solide et de son excellent rendement.

La cafétière *Sunbeam* ne se vend que $12.95, y compris une base électrique, et le panier intérieur amovible. La cafétière contient 7 tasses.

"Mais, malgré qu'il n'y eût pas de fée, je savais bien que le meilleur cadeau, les braves gens, durs à la peine, le possédaient déjà, c'était le courage, l'ardeur et surtout la confiance que donne aux laborieux l'habitude du travail, qui n'effraie aucun des solides gars des champs, pas plus que les filles qui feront, plus tard, à leur tour, des fermières accomplies, pareilles à celles que j'ai vues procédant, à côté de leurs maris, aux travaux de campagne.

"Je suis revenu à la ville.

"J'ai entendu les concerts de tambourinaires de Provence et tous les Noëls chantés dans les vieux patois de nos provinces, les "caroles" traditionnels qu'on entend encore dans beaucoup de bourgades et les "nau" de Poitou et les "noé" de Bourgogne.

"Mais, dans la ville moderne, ce n'est plus la même chose, on réveillonne bien encore un peu en revenant de la messe de minuit et j'ai vu, sur des tables modestes, le boudin arrosé de vin blanc et, parfois aussi, la salade d'oranges chère à certains gourmands . . .

"Me voici maintenant dans un faubourg parisien, un faubourg bruyant et laborieux où, durant tout le jour, les ateliers s'emplissent d'une multitude de travailleurs, et le soir, plus loin, s'éclairent les logis exigus où les familles s'entassent.

"Il n'y a souvent qu'une cheminée.

"Et, là aussi, le papa, qui est las d'une journée où ses mains et son corps se sont éreintés soit sur les chantiers, soit dans les usines devant les machines, le papa et aussi la maman me réclament des jouets pour leurs petits.

"Oh! Ce ne sont plus de beaux jouets compliqués. Beaucoup se contentent de peu et ils ont rogné sur leurs salaires pour que l'enfant ait du bonheur . . .

"Alors, je m'efforce de leur en donner le plus que je peux . . . Je pense au chômage qui a réduit bien des budgets déjà maigres. Je sais que mon cadeau est attendu, que ce sera le réconfort pour les parents parce que ce sera la joie du petit . . . et que les enfants joyeux donnent du courage au père pour reprendre avec plus d'ardeur dans l'effort le rude labeur quotidien.

"— Les temps sont bien durs! dit la femme.

"Mais l'homme répond:

"— Ça ira bien ou mal, mais ça ira tant que j'aurai de bons bras.

"Après, le petit sera grand et il travaillera comme moi!"

"Et pour terminer, il faut que je vous raconte ce qui m'a le plus attendri.

NOEL ! . . . NOEL ! . . .

(Suite de la page 34)

"Figurez-vous que j'étais descendu dans une cheminée où il n'y avait pas de feu.

"Et je me retrouvai dans une petite pièce, à peine meublée, où il n'y avait qu'une vieille femme qui travaillait devant une machine, malgré l'heure avancée, éclairée par une mauvaise lampe.

"A côté d'elle, une petite fille était couchée dans un pauvre petit lit.

"Ah! je vous avoue bien que ce pauvre intérieur ne respirait pas l'aisance.

"La grand'mère paraissait un bien faible soutien pour le petit être qui dormait là.

"Pourtant, sans souci de ses yeux fatigués, derrière ses lunettes, la brave vieille travaillait avec acharnement, achevant un lot de confections qu'elle devait sans doute livrer le lendemain.

"On entendit le bruit saccadé de la machine.

"Et voilà soudain que la petite se réveilla.

"Elle se dressa sur son lit et appela:

"— Grand'mère! Grand'mère! Est-ce que tu crois que le père Noël m'apportera quelque chose? J'ai été bien sage, tu sais.

"La grand'mère eut un pauvre sourire.

"— Oh! dit-elle, le père Noël ne nous trouvera peut-être pas, tu sais.

"— Si. J'ai mis mon soulier et je lui ai demandé de m'apporter une boîte de couture, tu sais, comme à Irma, la petite fille qui vient à l'école avec moi . . . Il y a tout dedans pour coudre . . . Et je voudrais tant apprendre vite à coudre pour t'aider à travailler.

"Mais la grand'mère se récria.

"Elle prit sa petit fille dans ses bras, elle la serra bien fort contre elle et déposa un baiser sur son front.

"— Ma petite chérie, lui dit-elle, il ne faut pas être trop exigeante, vois-tu! Il ne faut pas trop demander au père Noël. Il a tant de petits enfants à satisfaire.

"Pense qu'il ne peut pas te donner des belles choses comme aux enfants des riches."

"— Et pourquoi donc? . . .

"— Parce que . . . parce que ça te rendrait trop fière . . . On ne doit pas être trop orgueilleuse, ni envier toujours ce qu'ont les autres.

"Nous ne sommes pas trop malheureuses, puisque je peux encore travailler . . .

"Le père Noël t'apportera une poupée comme l'année dernière."

"— Oh! C'est une poupée de rien du tout. J'aimerais mieux la boîte de couture, comme Irma . . .

"Mais la grand'mère ne répondait pas; elle berçait sa petite fille.

"Celle-ci referma les yeux et, bientôt, je vis la grand'mère, vaincue par la fatigue, qui s'endormait, elle aussi, sur sa machine . . .

"Alors, vous ne savez pas ce que j'ai fait? . . .

"Eh bien! J'ai mis dans le soulier de la petite une belle boîte à couture . . . et dans la boîte un des billets que m'avait donnés la grande dame chez qui j'étais passé en premier . . . La grand'mère, si courageuse, méritait bien cela, n'est-ce pas? . . .

"Je vous raconterai ainsi cent autres histoires.

"Elles prouvent toutes que chacun chez nous travaille et a confiance.

LE PÈRE NOËL

Pour copie conforme, SIMONE BRIDIER

LE LOUIS D'OR

(Suite de la page 31)

de son gilet et de son pantalon, son porte-cigares, son mouchoir, tout ce qui pouvait servir de récipient. Et il jouait toujours, et il gagnait toujours comme un furieux comme un homme ivre! et il jetait ses poignées de louis sur le tableau, au hasard, avec un geste de certitude et de dédain!

Seulement, il avait comme un fer rouge dans le coeur, et il ne pensait qu'à la petite mendiante endormie dans la neige, à l'enfant qu'il avait volée.

— Elle est encore à la même place! Certainement, elle doit y être encore! . . . Tout à l'heure . . . oui, quand une heure sonnera . . . je me le jure! . . . je sortirai d'ici. . . j'irai la prendre, toute endormie, dans mes bras, je l'emporterai chez moi, je la coucherai sur mon lit . . . Et je l'élèverai, je la doterai, je l'aimerai comme ma fille, et j'aurai soin d'elle toujours, toujours!

Mais la pendule sonna une heure, et le quart, et la demie, et les trois quarts . . . et Lucien était toujours assis à la table infernale.

Enfin, une minute avant deux heures, le chef de partie se leva brusquement et dit à voix haute:

— La banque a sauté, messieurs. Assez pour aujourd'hui.

D'un bond, Lucien fut debout. Ecartant avec brutalité les joueurs qui l'entouraient et le regardaient avec une envieuse admiration, il partit vivement, dégringola les étages et courut jusqu'au banc de pierre. De loin, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut la petite fille.

— Dieu soit loué, s'écria-t-il. Elle est encore là.

Il s'approcha d'elle, lui saisit la main:

— Oh! qu'elle a froid! Pauvre petite!

Il la prit sous les bras, la souleva pour l'emporter. La tête de l'enfant retomba en arrière sans qu'elle s'éveillât:

— Comme on dort, à cet âge-là!

Il la serra contre sa poitrine pour la réchauffer, et, pris d'une vague inquiétude, il voulut, afin de la tirer de ce lourd sommeil, la baiser sur les yeux.

Mais alors il s'aperçut avec terreur que les paupières de l'enfant étaient entr'ouvertes et laissaient voir à demi des prunelles vitreuses, éteintes, immobiles. Le cerveau traversé d'un horrible soupçon, Lucien mit sa bouche tout près de la bouche de la petite fille; aucun souffle n'en sortit.

Pendant qu'avec le louis d'or qu'il avait volé à cette mendiante, Lucien gagnait au jeu une fortune, l'enfant sans asile était morte, morte de froid!

Etreint à la gorge par la plus effroyable des angoisses, Lucien voulut pousser un cri . . . et dans l'effort qu'il fit, il se réveilla de son cauchemar sur la banquette du cercle, où il s'était endormi un peu avant minuit et où le garçon du tripot, s'en allant le dernier vers cinq heures, l'avait laissé tranquille, par bonté d'âme pour le décavé.

Une brumeuse aurore de décembre faisait pâlir les vitres des croisées. Lucien sortit, mit sa montre en gage, prit un bain, déjeuna et alla au bureau de recrutement signer un engagement volontaire au 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

Aujourd'hui, Lucien de Hem est lieutenant; il n'a que sa solde pour vivre, mais il s'en tire, étant un officier très rangé et ne touchant jamais une carte. Il paraît même qu'il trouve encore moyen de faire des économies; car l'autre jour, à Alger, un de ses camarades, qui le suivait à quelques pas de distance dans une rue montueuse de la Kasba, le vit faire l'aumône à une petite Espagnole endormie sous une porte, et eut l'indiscrétion de regarder ce que Lucien avait donné à la pauvresse. Le curieux fut très surpris de la générosité du pauvre lieutenant.

Lucien de Hem avait mis un louis d'or dans la main de la petite fille.

FRANÇOIS COPPÉE

Et l'Enfant-Jésus acquitta sa dette

(*Suite de la page 50*)

— Que vous êtes donc mystérieuse, ma soeur . . .

— Demain matin vers neuf heures, vous serez habillée et toute prête à partir . . . La jeune demoiselle dont vous avez parlé viendra vous prendre en auto et vous irez avec elle à la gare d'où vous partirez avec elle encore.

— Mais, ma soeur, que sont devenus mes meubles et tout ce qu'il y a dans mon appartement? Et que va dire la maison de couture où je dois rentrer? . . .

— Ne vous inquiétez pas, mon enfant, vos protecteurs ont pourvu à tout, et vous retrouverez tout bien intact après votre guérison complète et votre retour à Paris . . .

— Ils me connaissent donc?

— Oui . . . Et maintenant, achevons à nous deux de faire votre malle que l'on vient prendre à quatre heures ce jour, et la valise que vous emporterez avec vous demain en voyage.

Et joignant le geste à la parole, la bonne religieuse tout en souriant aida sa petite amie à faire sa malle, tout en évitant de parler de l'événement qui intriguait à un si haut point la désespérée d'hier.

— Hé bien, madame, êtes-vous prête? On vous attend en bas . . .

— Oui, ma soeur, je suis à vous. Et la pauvre petite femme dans un élan subit se jeta au cou de la bonne religieuse qui venait prendre sa valise, ne pouvant entre ses larmes que lui dire une seule chose: "Que le bon Dieu est bon! que le bon Dieu est bon!" Puis descendant le grand escalier de marbre de la clinique, elle trouva à la dernière marche la soeur de Paul qui l'attendait souriante.

— Et maintenant, ma nouvelle amie, nous allons achever votre convalescence à Miami . . .

— A Miami? . . . Mais, mademoiselle, je ne . . .

— Allons, allons, pas de mots maintenant . . . l'auto nous attend, et le train, lui, n'attend pas . . . Et sur ces paroles, les deux nouvelles amies, après avoir encore remercié la soeur de toutes ses bontés et attentions, sortirent de la clinique et pénétrèrent dans la limousine dont le chauffeur tenait la portière ouverte.

Le voyage fut un enchantement continuel durant lequel les deux femmes apprirent à se connaître et s'apprécier davantage. A leur arrivée à Miami elles trouvèrent Paul qui les avait précédées de quelques jours afin de mettre en ordre la petite villa qu'il possédait, enfouie dans les fleurs et la verdure non loin de la grande bleue . . .

▼

Il serait oiseux pour moi, ami lecteur, de vous raconter ce que fut ce séjour dans la Floride . . . Tout ce qu'il m'est possible de vous raconter, c'est qu'un matin Paul et Hélène, puisque tel est le nom de notre petite malade, se promenaient parmi les mimosas, sous un soleil radieux, et que Cécile qui lisait, ou du moins faisait semblant de lire, entendit très distinctement ces mots, prononcés néanmoins à mi-voix par Hélène: "Oui, Paul, vous êtes un bon et noble coeur, et je sais que je serai heureuse avec vous . . . Oui, j'accepte de devenir votre femme." Et cette phrase fut suivie d'un baiser si sonore, que tous les oiseaux qui les surveillaient, narquois, dans les bocages, s'enfuirent à tire-d'aile, en faisant entendre de petits rires moqueurs. Le mariage fut célébré à Miami en toute simplicité, car les grands bonheurs aiment à rester cachés . . .

Maintenant, toutes les théories de Paul de B . . . sur l'amour s'étaient écroulées, et le grand sceptique d'hier comprenait que vraiment une vie sans amour ne peut s'appeler une vie . . .

Quand donc vint le printemps, ils retournèrent à Montréal . . . Mais laissons s'écouler dans leur intimité le séjour à Montréal et l'été à Cartierville, et retrouvons-nous à la veille de Noël de la même année . . . Paul est parti le matin faire ses dévotions ainsi que chaque jour à l'église de sa paroisse; mais ce jour-là il prie avec plus de ferveur, car il est dans l'attente à tout instant d'un grand événement . . . La messe terminée, il regagne à pas pressés son hôtel . . . Sa soeur encore l'attend.

— Hé bien, Cécile?

— Mon frérot chéri, tu as un gros garçon.

Il n'en écoute pas davantage et vole plutôt qu'il ne monte l'escalier monumental de l'hôtel conduisant à la chambre où repose sa femme. Quoique bien faible, elle l'attend, lui ouvre les bras en lui murmurant tout bas: "Mon Paul, le petit Jésus de Noël a acquitté sa dette, il m'a rendu ce qu'il m'avait enlevé."

A. C. DE LA LANDE

Essayez EMU un vin de l'Empire
TYPE "SHERRY"

Pleine Force
Pureté Garantie

venant d'Australie

Qualité supérieure—Bas prix à cause de la Préférence Impériale

FORCE . . . saveur . . . exquise maturité —voilà ce que vous remarquerez dans l'Emu, vin australien type "Sherry". Cela vous surprendra qu'un vin aussi bon puisse se vendre à prix aussi modique. L'Emu est un vin de l'Empire entrant au Canada sous le tarif de la préférence impériale; c'est pour cela qu'il vous coûte moins cher que des vins étrangers de même qualité. La prochaine fois, demandez le vin

EMU
TYPE "SHERRY"
Bouteille de 26 onces, 75c

Lisez LA REVUE POPULAIRE
Arts, Lettres, Sciences, Histoire
UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO
Dans tous les dépôts de journaux – 15 cents

Il y a bien Mille Raisons

d'acheter

La Revue Populaire

mais une seule suffirait à justifier l'achat du numéro de DÉCEMBRE: le roman qu'il contient. Ce roman est d'un excellent écrivain qui nous a donné l'autorisation toute spéciale de le reproduire en inédit.

●

RANÇON D'AMOUR

par PIERRE DHAËL

AU COMPLET

dans

La Revue Populaire de Décembre

Pour que tout le monde lise

La Revue Populaire

DEUX DOLLARS ($2.00) seulement, *au lieu de* **$3.00**, pour recevoir tous les mois, pendant DEUX ANS, *La Revue Populaire*. Telle est l'offre exceptionnelle que nous faisons à *tout le monde* pour permettre à *tout le monde* de lire la plus grande revue canadienne-française.

Profitez-en tout de suite !

La Revue Populaire CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES : **15c**

UN ABONNEMENT DANS CES CONDITIONS CONSTITUE UN CADEAU TRES APPRECIABLE

CETTE OFFRE EST VALABLE POUR LE CANADA SEULEMENT

Coupon valide du 15 décembre 1934 au 1er janvier 1935

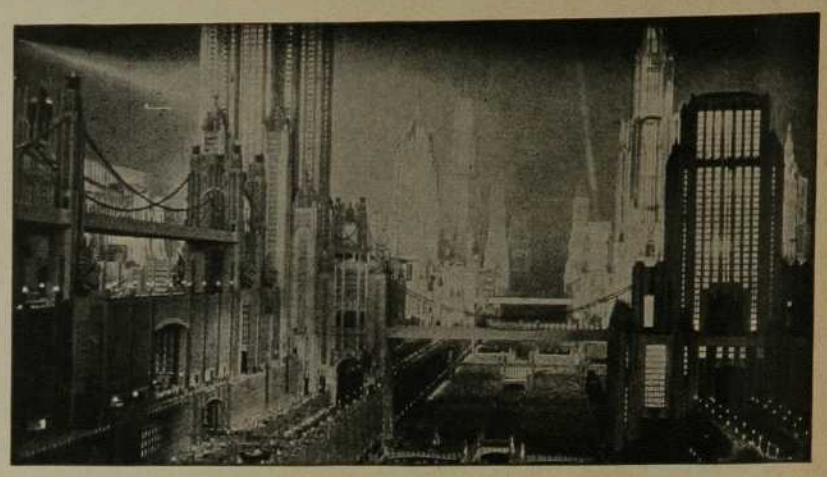
POIRIER, BESSETTE CIE, (limitée)
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-joint $2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Un américain qui craignait de se faire enterrer en état de léthargie, c'est-à-dire encore vivant, a fait installer un microphone dans son cercueil, ce microphone étant relié à un haut-parleur placé chez le gardien du cimetière. L'ordre a été donné de conserver cette installation pendant un an et d'en vérifier périodiquement le bon fonctionnement par l'intermédiaire d'une clochette également placée dans le cercueil et qu'on peut faire sonner de l'extérieur.

♠

Un restaurant de Copenhague peut servir à ses clients des sandwiches de 157 sortes différentes, depuis celles aux nids d'hirondelles jusqu'à celles à miel de fleurs de cactus. D'autre part, une compagnie américaine prépare de la crème à la glace avec 145 parfums différents.

♠

Un arbre qui pleure a été récemment découvert à Milton, dans le Massachusetts; les feuilles de cet arbre laissent continuellement échapper des gouttes d'eau et l'on pense que cette anomalie est due à une sorte de cancer de la racine de l'arbre.

♠

Il y a actuellement au moins sept cents manières différentes de jouer aux cartes ce qui, naturellement, suppose au moins dix fois autant de manières de tricher.

♠

Une femme est allée trouver un dentiste à El Paso, Texas, en lui demandant d'enlever tout l'or qu'elle avait dans les dents; cela afin de pouvoir payer une dette pour laquelle elle était poursuivie.

♠

Rôtir un boeuf entier est une opération assez délicate pour la mener à bien si l'on veut cuire convenablement toute la viande sans en brûler une partie. C'est la spécialité de Fred Tyler, le Stratford, Angleterre, à l'occasion de différentes fêtes. Depuis cinquante ans il a ainsi rôti au delà de sept cents boeufs.

Un étudiant hongrois vient de trouver, dans un magasin de curiosités et de vieilleries, une vieille peinture qu'il a achetée pour vingt-cinq sous. Des experts ont ensuite reconnu que cette peinture est un Titien et quelle vaut, au bas mot, vingt-cinq mille dollars.

♠

Un jeune chat a été transporté par chemin de fer, de Perth, Australie, à une maison de Narrogin, 120 milles plus loin. Neuf jours plus tard, le chat était revenu à son ancienne maison après avoir parcouru les 120 milles de retour au travers d'un pays qu'il n'avait jamais vu.

♠

Grand'mère à trente-deux ans et arrière-grand'mère à quarante-neuf, tel est le record peu banal d'une femme de Chicago dont la petite-filel, âgée de seize ans et mariée depuis un an vient d'avoir un bébé.

♠

Une demoiselle Marcelle Barbier, de Lyon, France, âgée de vingt-quatre ans, a dû reculer son mariage à cause du singulier extrait de naissance qui lui a été délivrée. Elle y était en effet inscrite comme garçon et, de plus, portée comme décédée depuis six ans. Il va falloir maintenant un jugement du tribunal pour rectifier la chose.

♠

Un amateur de Chicago s'est construit un petit sous-marin qui na que dix pieds de longueur et pèse mille livres; cet appareil qui peut descendre à une profondeur de dix-sept pieds pour se déplacer à une allure de promenade de six milles à l'heure.

♠

Un industriel prétend pouvoir fabriquer des chapeaux féminins pour l'été au prix de vente modique de dix cents. Ces chapeaux seront faits d'un seul morceau, en bougran façonné par pression et teint de diverses nuances.

♠

Il y a environ deux mille églises dans la ville de Londres seulement.

Turret
CIGARETTES
Greetings
Gold Flake
CIGARETTES
Winchester
CIGARETTES
Blended Right!
DONNEZ CIGARES CIGARETTES TABACS
LA PALINA
CIGARS
VIOLAS
SWEET
CAPORAL
Cigarettes
WILSON'S
BACHELOR
CIGARS

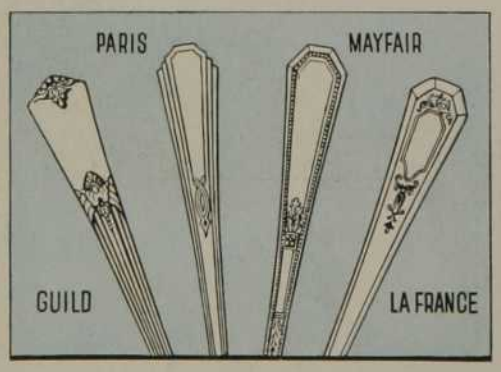
Ce qui fait le *Charme* de la Table

TOUTE hôtesse sait que le charme de sa table réside dans sa coutellerie, ces jolis morceaux d'argenterie d'une symétrie extrêmement soignée. Le style . . . le dessin attrayant . . . la distinction de l'argenterie Wm. Rogers & Son donneront à votre table un CHARME incomparable.

C'est plus que jamais le moment de remplacer votre argenterie par de la Wm. Rogers & Son, cette Argenterie célèbre depuis maintes générations par sa beauté durable et sa belle qualité. Les prix en sont aujourd'hui des plus raisonnables . . . les modèles n'en furent jamais plus attrayants.

Service de 6 cuillers à thé, $1.75. Service de 26 couteaux d'acier inoxydable à manche solide, dans un coffret d'acajou internissable, $19.00.

Quatre charmants modèles, à votre choix . . . Guild, Paris, Mayfair et La France. Services dans de jolis étuis et coffrets, depuis le service de 26 morceaux essentiels jusqu'au service complet de 144 morceaux.



Ecrivez pour recevoir un exemplaire de notre brochurette gratuite: "Votre Table" . . . qui renferme de nombreuses illustrations et vous indique comment dresser votre table pour toutes les circonstances.

International Silver Company of Canada Limited, Concourse Building, Toronto.

WM. ROGERS & SON.

Argenterie Originale Rogers

AN IS INTERNATIONAL SILVER CO. PRODUCT